

Le péché

Lauréats du 35^e concours littéraire

Critère 2010-2011



Remerciements

Le Concours littéraire Critère n'aurait pas pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires :

Le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec

L'Association générale étudiante du collège François-Xavier-Garneau

L'association de parents du collège François-Xavier-Garneau

La Fondation du collège François-Xavier-Garneau

La Coopérative du collège François-Xavier-Garneau

Le réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec

Éducation,
Loisir et Sport
Québec 



 **FONDATION**
du collège
François-Xavier-Garneau



Concours littéraire Critère

Organisé par le Collège
François-Xavier-Garneau,
avec le soutien financier des collèges participants
et de ses partenaires.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau

Claude Albert
Directeur du concours

Jean-François Bouffard
Conseiller à la Vie étudiante

Membres du jury

Camille Deslauriers
Université de Sherbrooke

Jocelyn Gilbert
Collège François-Xavier-Garneau

Denys Lelièvre
Collège François-Xavier-Garneau

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de L'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8310, poste 2406

Edition du Collège François-Xavier-Garneau

Mise en page
Jocelyn Gilbert

Révision linguistique
Claude Albert
Jocelyn Gilbert

Présentation des lauréats
Isabelle Gagnon

© Concours Critère
ISSN 1920-7050 Le péché

Sommaire

<i>Remerciements</i>	4
<i>Crédits</i>	5
<i>Préface</i>	9
<i>Avertissement</i>	19
Textes des lauréats	
<i>Où est le corps du soleil ?</i>	
Jonas Fortier	21
<i>Fleuves</i>	
Mireille Fournier	39
<i>Les arbres n'existent plus</i>	
Marie-Ève Groulx	61
<i>La plume humide</i>	
Nicolas Jodoin	87
<i>Le dragon à sept têtes</i>	
Miro Lagueux	101
<i>Je te porterai sur des kilomètres</i>	
Gabrielle Martin	115
<i>In Nomine Patris</i>	
Vincent Paquet	125
<i>Je suis sept</i>	
Karine Poirier	139
<i>Présentation des lauréats</i>	157
<i>Répartition des prix</i>	191

Préface

Le péché

Il est évident qu'un être humain isolé de la société ne peut pas vivre aussi aisément que s'il est entouré de ses semblables. En toutes circonstances, il se révèle beaucoup plus faible par lui-même qu'à l'intérieur d'un groupe, et livré à lui-même, il n'arrive jamais à comprendre aussi bien, à produire autant et à s'assurer un confort comparable. Sans aide et sans pouvoir bénéficier des produits de la civilisation, il devient beaucoup plus difficile pour lui d'assurer sa sécurité, avec des armes forcément plus rudimentaires et des abris en proportion de l'effort et de l'ingéniosité qu'il est capable de déployer. Mais aussi et surtout, il s'avère incapable d'analyser avec autant d'acuité le monde qui l'entoure, ce qui a de fâcheuses conséquences puisque l'intelligence que nous avons de notre environnement détermine notre capacité à le contrôler et à l'exploiter. Globalement, l'isolement n'amène rien de très positif, même au plan psychologique, puisque nous avons tous besoin de raconter notre expérience, de dire ce que nous sommes et parfois d'inscrire notre interprétation du réel dans des supports de signification permanents pour le bénéfice des générations futures. Cela a commencé avec les hommes et les femmes des cavernes et se poursuit aujourd'hui, sensiblement de la même manière, mais avec plus d'intensité compte tenu du développement exponentiel de la connaissance et des moyens de communication. L'*homo sapiens* est sans conteste un animal grégaire qui gagne énormément à se rapprocher de ses congénères pour décupler sa force, sa conscience et son pouvoir d'intervention dans la contingence.

Pour être forts et épanouis, nous avons besoin des autres. La faillibilité est une des caractéristiques fondamentales de toute personne et même s'il y a des gens qui accomplissent davantage que d'autres et qui ont un jugement plus aiguisé, il n'y a pas une seule journée où nous ne faisons l'expérience de nos limites. Nous ne pouvons tout faire nous-mêmes, et il est frustrant de ne pouvoir déplacer des montagnes, de ne pas être en mesure de tout accomplir et de tout posséder par nos propres moyens. À la longue, la vie fait en sorte que nous renoncions à beaucoup de choses en éprouvant un sentiment d'humilité, ce qui est la condition *sine qua non* de rapports sociaux vraiment amènes et constructifs. Parce que dès lors nous avons à nous tourner vers les autres pour combler nos manques, nous devons en appeler à la collectivité pour compenser des lacunes inhérentes à notre condition humaine.

Il ne fait aucun doute, dans cette perspective, que l'avancement ultra-rapide de la civilisation s'explique par notre capacité à former des sociétés cohérentes et productives. La conscience collective est beaucoup plus riche et fertile que la conscience individuelle, elle est incarnée par le contenu des bibliothèques dans lequel nous puisons à tout instant pour créer des instruments qui nous facilitent la vie et qui améliorent considérablement notre confort. Un individu seul pourrait difficilement créer, par exemple, un réfrigérateur, une cuisinière, une machine à laver, un téléphone, un téléviseur, une automobile, un navire, un avion, un ordinateur, sans parler d'autres objets qui nous paraissent banals dans le quotidien, mais dont la fabrication requiert un savoir considérable. Sans doute savons-nous comment les utiliser et en tirer profit, mais nous ne comprenons pas souvent de quoi ils sont faits et comment ils fonctionnent. Pour bien des choses, l'individu se montre étonnamment ignorant. Il se retrouve dépendant d'une intelligence sociale qui le dépasse et à laquelle il accepte de se soumettre pour avoir droit à sa part du gâ-

teau. Et plus son sort s'améliore, plus sa propriété s'agrandit, plus sa soumission devient volontaire et son attitude, conservatrice.

Dans toute généralisation, bien entendu, il y a quelque chose de faux. Les rapports entre l'individu et la société ne sont pas toujours aussi directionnels que nous le laissons entendre et il y a moult exemples d'affirmation individuelle remarquable qui n'auraient pu poindre dans un contexte social. La solitude et l'isolement sont des facteurs propices à la créativité. Peu d'œuvres de génie ont été signées par plus d'un individu. Il n'empêche que pour exploiter ces réalisations exceptionnelles et pour les transformer en confort, le travail d'équipe s'impose. L'exploitation du savoir est une entreprise impliquant beaucoup de gens et commandant une harmonisation des efforts et des talents dans un but commun. Ce but est d'ailleurs déterminé par l'intérêt social plutôt que par l'ambition de particuliers. Autrement ce serait le désordre et l'improvisation : la société a une capacité de production qui n'est décidément pas à la portée de l'individu.

Comme nous pouvons le constater, les avantages d'appartenir à une collectivité ne manquent pas. Nous avons tout naturellement tendance à former des équipes, des groupes, des clans et des rassemblements encore plus grands avec pour objectif de partager nos émotions, nos impressions, nos connaissances et notre vision du monde, ce qui confirme que nous comprenons les bienfaits des rapprochements avec nos semblables. Toutefois, il y a une difficulté. Nous ne sommes pas aussi naturellement tolérants envers nos congénères, nous devons faire un effort pour les fréquenter de près et contrôler une agressivité presque génétique que la culture est venue écrouer, mais qui risque de se libérer à tout moment. La vie dans une collectivité implique un lent processus d'éducation et l'acceptation de règles profuses qui garantissent son fonctionne-

ment et assurent sa pérennité. Or, pour n'importe qui, la nécessité d'accepter les dictats sociaux n'a jamais été une partie de plaisir, puisque cela revient à renoncer à une part de sa liberté pour obtenir des avantages qui ne sont pas toujours immédiats. Ce que la société donne d'une main, un confort supérieur, un statut amélioré, des privilèges, elle le reprend de l'autre en exigeant un labeur contrôlé dans un contexte que nous appelons le « marché du travail ». Il n'y a rien de gratuit dans ce processus d'échanges équilibrés, hormis ce que peuvent procurer la triche et la spéculation. La société attend de nous que nous soyons « rentables », faute de quoi elle se met à exercer une pression implacable de nature à briser n'importe qui.

Mais ce portrait de la répression sociale a quelque chose de déprimant. Personne n'a le goût de passer sa vie à œuvrer pour le bénéfice d'une collectivité abstraite, qui n'arrive pas toujours d'ailleurs à affirmer son identité. Nous ne sommes pas des bêtes de somme et si nous acceptons d'aliéner notre liberté au profit d'avantages matériels palpables, il est beaucoup plus difficile de nous soumettre pour autre chose. Pourtant, il y a des règles et des normes partout, écrites et non écrites, que nous devons respecter même quand cela ne paie pas. En amitié, en amour et dans la vie de famille, en particulier, les prescriptions implicites et explicites abondent et la plupart d'entre nous y assumons un rôle prévu par la société et que nous ne faisons qu'interpréter à notre manière. Nous nous révélons créatifs en quelque sorte à l'intérieur de balises établies avant nous, et quand nous nous aventurons à n'en faire qu'à notre tête, il semble que tout se mette à fonctionner de travers.

Pour nous venger de ce despotisme social, il y a moyen toutefois d'aller à l'encontre des attentes collectives. Nous avons besoin d'une soupape pour relâcher la pression au moment qui convient le mieux, d'un levier qui rétablit l'équilibre quand rien ne va plus.

C'est une question d'équilibre. Il convient alors de ne pas répondre aux attentes de la collectivité, temporairement ou de façon plus suivie, en improvisant ou selon un plan précis, pour avoir l'impression de vivre pleinement et à sa manière, d'une part, et pour forcer les normes et les règles à muter, d'autre part. À l'occasion, le fait de s'écarter de ce qui est exigé peut même devenir un mot d'ordre et une nécessité : une forme de solidarité bien particulière nous y pousse et lorsque nous sentons que cela est requis, sans même pouvoir nous l'expliquer, il arrive que nous ayons l'impression de bien agir, dans notre logique personnelle du moins, en devenant déviants. Une chose est certaine, c'est que des actes répréhensibles sciemment commis en relation avec une cause vexatoire sont toujours une source de plaisir immédiat qui peut en plus inciter à la récidive.

Prenons garde toutefois de mettre sur un pied d'égalité tous les écarts de pensée et de conduite. Ce ne sont pas toutes les infractions qui s'attirent de la complaisance : le crime n'appartient pas à cette catégorie parce qu'il a quelque chose de destructeur et qu'il est dénué d'avantages autant à court qu'à long terme. L'on peut dire toutefois qu'il en va autrement pour le péché, une forme de fronde tout à fait délibérée qui, même si elle présente des inconvénients notables quand on l'observe à courte vue, n'est jamais tout à fait dépourvue de sens quand on l'analyse dans une perspective plus large. Le péché n'est pas inoffensif et il fait régulièrement des victimes. En revanche, il a pour attribut de révéler ses causes qui ne sont jamais tout à fait innocentes et qui méritent d'être remises en question. Le crime attire des individus insatisfaits, ambitieux et rusés qui exercent une perversion dans le secret et l'anonymat pour leur propre bénéfice. Les pécheurs agissent délibérément sans trop de dissimulation, ils ont même besoin de témoins pour conférer une signification à leurs actes et ils en retirent une fierté évidente qu'ils

manifestent à l'envi dès que les circonstances sont favorables. Il y a des pénitenciers et des châtiments pour des gens qui commettent furtivement l'inavouable, mais il n'y a pas d'incarcération pour celles et ceux qui s'attaquent ouvertement à l'esthétique, à l'éthique et à la logique d'une collectivité dans ce qu'elle a parfois de sclérosé et d'obsolète.

En ce sens, le péché peut avoir quelque chose de constructif et de novateur. Lorsqu'il est commis de concert par de nombreux individus, il devient un ferment qui incite au changement et qui peut chambouler notre vision du monde. Les deux institutions sociales qu'il prend le plus volontiers pour cible se trouvent également à être les plus conservatrices, à savoir l'Église et la Justice. Cela n'étonne personne. Même s'il définit le droit commun avec des nuances qui témoignent de l'expérience d'une société, le Code des lois qu'utilisent les Forces de l'ordre n'est pas exempt de défauts, notamment le fait qu'il ait été établi surtout par des classes favorisées. Quant aux Canons de l'Église, dont découlent de nombreux ouvrages de liturgie et d'intervention sociale, ils suscitent encore plus de suspicion parce qu'ils ont été arrêtés une bonne fois pour toutes il y a quelque 2000 ans par des auteurs qui, adhérant à une idéologie, ont voulu y incarner la volonté d'un Dieu défunt, ressuscité et disparu.

L'immobilisme social et les vérités absolues constituent la principale cible du péché. Si les anthropologues et les sociologues sont capables de révéler beaucoup de choses à partir des artefacts que produit une civilisation, des études tout aussi significatives peuvent être faites en observant le péché et l'incidence qu'il a sur les mutations sociales. Par nature irrévérencieux et intrépide, le péché a quelque chose de résolument joyeux et festif : il se délecte du fait qu'il bafoue une interdiction clairement définie et acceptée par la

majorité bien pensante. Ici rien ne peut être flou ou ambigu : pour que le pécheur réussisse son entreprise, son action doit être immédiatement comprise en relation avec un code solidement ancré et admis. À cet égard, l'Église lui a beaucoup facilité la tâche en travaillant ardemment à définir les pensées et les comportements qu'il convient d'adopter en toutes circonstances.

Au Québec, le livre qui a le plus contribué à forger la morale de la population est le Petit Catéchisme. Il ne faut pas s'y tromper : il s'agit d'un écrit dont les postulats ont commandé une solide réflexion et des consultations qui ont occupé jusqu'à quatre décennies. Ce petit ouvrage destiné à encourager la piété et à faire connaître les Commandements de Dieu et de l'Église consacre autant de pages à énoncer ce qu'il convient d'éviter qu'à dire ce qu'il faut faire. Et cela paraît très significatif. Une pédagogie répressive y englobe une volonté d'encourager le bien par le bon exemple. Pour obtenir l'imprimatur, les livres publiés au Québec avant 1955 devaient adopter les principes moraux qu'exprimaient ses questions et réponses, d'où le fait qu'une conception spécifique et déterministe de la morale ait facilement pu atteindre la population par le truchement de l'école et des milieux culturels.

À bien des égards, les définitions des péchés mortels et véniels qu'on découvre dans le Petit Catéchisme sont délicieuses. À n'en pas douter, elles ont été très inspirantes pour des générations de pécheurs ! L'édition conçue pour les provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa et publiée en 1888, la plus diffusée de toute l'histoire de l'Église catholique canadienne, contient des formulations admirables de justesse et de précision :

Qu'est-ce que l'orgueil ? L'orgueil est une estime déréglée de soi-même, qui fait qu'on se préfère aux autres et qu'on veut s'élever au-dessus d'eux.

Qu'est-ce que l'avarice ? L'avarice est un attachement désordonné aux biens de la terre, et principalement à l'argent.

Qu'est-ce que l'impureté ? L'impureté est une affection déréglée pour les plaisirs de la chair.

Qu'est-ce que l'envie ? L'envie est une tristesse que l'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable du mal qui lui arrive.

Qu'est-ce que la gourmandise ? La gourmandise est un amour déréglé du boire et du manger.

Quelle est la gourmandise la plus dangereuse ? La gourmandise la plus dangereuse est l'ivrognerie, qui fait perdre la raison, rend l'homme semblable à la bête, et souvent le fait mourir.

Qu'est-ce que la colère ? La colère est un mouvement déréglé de notre âme, qui nous porte à nous venger, ou à repousser avec violence ce qui nous déplaît.

Qu'est-ce que la paresse ? La paresse est un amour déréglé du repos, qui fait qu'on néglige ses devoirs d'État et de religion, plutôt que de se faire violence.

Ces définitions du péché énoncent ce qu'il convient d'éviter pour mener une vie exemplaire, mais elles fournissent aussi tout ce qu'il faut pour ébranler l'ordre établi. La société québécoise d'aujourd'hui n'est plus aussi pusillanime qu'elle ne l'était parce que ces prescriptions ont souvent été interprétées à contresens. Petit à petit, vivre dans le péché relativement aux normes catéchistiques

est même devenu un signe de modernité. Dans tous les domaines d'activité, une évolution s'est fait sentir. Le cheminement emblématique qui mène du *Refus global* de Paul-Émile Borduas et *al.* en 1948 jusqu'à l'Exposition universelle de Montréal en 1967 pour aboutir à la découverte d'un répertoire inauguré par Michel Tremblay, a connu d'innombrables pendants dans notre société. Nos normes et nos règles ont changé progressivement, en même temps que les formes du péché qui s'y accrochent comme des sangsues.

Est-ce à dire que le péché représente un facteur d'avancement pour la collectivité ? C'est ce que l'expérience tend à montrer. En revanche, il ne fait aucun doute que les fondements éthiques qui assurent et perpétuent notre cohésion sociale demeurent en partie intouchables et immuables. Il y a quelque chose de fondamental dans les ordonnances du Catéchisme, quand bien même elles ont été composées il y a plus de 100 ans. Personne ne peut le nier. Mais ces valeurs morales intangibles doivent être modulées par des nuances évolutives et contemporaines pour espérer recueillir une quelconque crédibilité auprès de la population. Ce sont de pareils ajustements que provoque le péché, lui qui révèle par son action, avec une franchise et une acuité inégalées, ce que l'on ne pourrait discerner ailleurs.

Il y a de la rigueur et de la liesse dans le péché. Il suscite de l'excitation et de la jouissance, sans compter qu'il confère à celle ou à celui qui le commet un statut souvent amélioré. D'une certaine façon, les gens qui sortent des sentiers battus et qui agissent à contresens de ce qui est prescrit nous inspirent. C'est ce genre de pécheurs que nous avons convié les auteurs du Concours littéraire Critère 2010-2011 à représenter. Vivant ici ou ailleurs, dans un autre monde s'il le faut, ces adeptes de la désobéissance savent très bien ce que la société qui les prend en charge attend d'eux, mais ils

sonnent la charge contre elle pour qu'elle mûrisse. Autant le récit et la poésie que le théâtre ou l'essai ont servi à mettre en scène un conflit qui oppose le bien et le mal, dans une dynamique qui montre que les règles elles-mêmes sont faites pour être enfreintes. Il en est ressorti quelque chose de révélateur sur ce que nous sommes, et surtout sur notre volonté commune de lutter contre les instances qui nous contraignent.

Claude Albert

Avertissement

Dans le présent recueil, quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte et à des écarts de ponctuation pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

Où est le corps du soleil ?

Jonas Fortier*

*Encor s'il suffisait de quelques hécatombes
pour qu'enfin tout changeât...*

Georges Brassens

turbulent funk américain de voix toutes noires ça claironne et ça claironne depuis les radios de l'armée tandis qu'on se demande encore si le pays sur notre carte a forme de serpent de cravate ou bien de corbillard évidemment moi ce n'est pas que ce genre de philosophie m'intéresse non pas vraiment mon courage je le trouve dans des mots comme photophobique arc de cercle Tallahassee — faire montre de créativité est un gentil passe-temps — parfois le soir Duyen et moi on erre on se dégourdit les jambes parmi celles des charniers le long de la rivière et quel emmerdant bla-bla la fièvre m'inspire-t-elle

- regarde Saigon jaunir et rougir Duyen regarde l'eau se teindre dans son lit des couleurs de la République — regarde on voit reflétées sur l'onde mille étoiles vietnamiennes demain matin elles se seront entrebouffées il n'en restera plus une seule parce qu'elles se seront entrebouffées — et merde là-bas Duyen ce serait pas McNamara l'autruche du président qui vient nous repêcher — regarde-le à quatre pattes il se doigte exagérément en agitant le drapeau des grains de riz non mais Duyen contemple-moi ce pacha de Lyndon Johnson qui fait des bulles de savon juif

et je continue comme ça jusqu'à ce qu'enfin je m'endorme ou que Duyen enlève ses bottes et son pantalon — alors je me dévêts aussi on s'accueille mutuellement on gicle et dès la fin de l'amour les lance-flammes dans la rue se remettent à chanter du James Brown

c'est qu'on perd la tête je le dis ce n'est pas nouveau — pour ma part je me suis diagnostiqué toutes sortes de perturbations depuis qu'on m'a dépêché dans ce pays de forêts débiles aux côtés de cinq cent mille hommes énormes — musiciens — des grands — leur chorale de grenades a tout de l'euphonie — elle sonne juste et partout ça me rappelle de beaux jours quelquefois ça me rappelle aussi le bruit d'un cheval qui fait des bruits — un hennissement mais pas exactement — quant à Duyen je ne sais trop — avec ses cabales sud-vietnamiennes Duyen avec son éventail de sexualités et de manières caodaïstes incompréhensibles il semble hors de tout monde c'est ce qui m'excite beaucoup chez Duyen sa figure de créature jaune-sec se contorsionne — je crois d'ailleurs pouvoir me targuer d'être tout aussi lovelace sans quoi on ne m'appellerait pas Lépine et Duyen ne me violerait pas si furieusement — je sais oh je m'emballe un peu mais l'histoire en fait est toute simple — Duyen et moi beaux gosses de la désertion on avait besoin de quelque chose comme de l'amour-à-deux comme un grand bac d'époxy viril — il fallait qu'on se recolle

- Dieu le veut hasarde Duyen

oui et non bébé je ne connais pas cet homme bébé il m'importe seulement d'éprouver l'orgasme de ta peau qui palpète ça j'en ai joliment besoin après m'être gorgé au front de groupes sanguins négatifs déluges des scalps défoliants Toussaints cocaïne chaussetrappes de fumerolles dragons oranges rouges Khmers et sarbacanes du Nord j'ai vu aux champs sourdre la foudre sa face laide fraternelle ne s'est pas gênée pour me jeter tous ses feux par-derrière les paupières — pareils aux moines mes yeux deux bouddhistes s'immolant — alors on s'est trouvé une chambre — Duyen et moi

* Cégep du Vieux Montréal

— quoi de plus excusable — épeurant — stérile — ma tête commence à me lâcher pour de bon — Duyen trouve fabuleux et hautement lascif de perdre l'esprit pour de bon — peu à peu — on perd le sens des raisonnements ordinaires ainsi que plusieurs autres sens — même ce sixième sens qui jusqu'à présent nous fut très favorable nous ayant conduits sains et saufs Hôtel Thien Phuc chambre 08 sans grand visa bazooka ni sympathie vietcong — ce sixième sens nous a largués — boum — toutefois j'ai confiance cette guerre est froide et couarde à mort notre retraite complètement nulle mais bon je suis malin le ciel augure à merveille et Duyen ne transpire ni ne geint pas trop

c'est juin 1968 en haut dans l'azur hilare les crues de mousson n'advieront pas de sitôt

— le ciel en fait n'augure rien du tout pressent Duyen

me rit au nez Duyen puisqu'étant né en ce pays son cuir est ininflammable tandis que moi radieux G.I. venu de terres où c'est l'hiver et la démocratie j'ai si chaud que je prends forme de torche — chaque fois que passe midi — Saigon au désespoir se couvre de plaques rouges jusqu'en ses moindres lieux d'ombres — anonymes les frituriers de nems distribuent la dynamite décoorent les avenues et l'hôtel du Général Harkins — ah ça les frituriers de nems savent festoyer — en bas une moitié d'homme à l'agonie essaie de boire sa dernière limonade il se barbouille ridicule en plein soleil sa mère ne sera pas fière en voyant ça à la télé mais pas du tout je me prends à siffloter immoralement *get up get on up like a sex machine like a love machine* — je rabats le store coupe les cordons — la lumière pénètre superbement adoucie dans la chambre de ce côté c'est bon — la chaleur par contre c'est l'intransigeance même j'en suis à ne plus remuer d'un poil mais rien à faire je me déshydrate très vite en abreuvant le plancher — par chance Duyen fait du thé toutes les demi-heures — on s'étend sur le matelas de la chambre 08 — grabat dans un état de perfection inexplicable attendu les

obus qui paradedent ici et là — cela ne m'étonnerait pas qu'en réalité le matelas de la chambre 08 soit un cadavre d'ange de paille — c'est ce qui nous a convaincus d'y installer nos sales corps et biens d'autant que les chambres 01 à 07 étaient déjà occupées par un autre genre de corps moins romantique

cette fois il est midi tapant et comme maints G.I. et maquisards dehors éclatent en chœur nous baisons sur le matelas de la chambre 08 — Duyen me complimente relativement à mon interprétation de la torche je réponds trouble-fête que l'idée d'être claquemuré en plein Saigon ne me séduit plus

— écoute Duyen j'aimerais foutre le camp au Cambodge — Phnom Penh est toute proche ensuite la Thaïlande Duyen n'importe où mais quittons Saigon

et ses exhalaisons de chienne terre brûlée — suis-je donc un hus-sard vigoureux pour afficher tant d'insolence

— je pars avec ou sans toi

quand même je crains de l'avoir heurté — Duyen me giflant grif-fant les murs tout à la fois s'excite

— non non *không không* mon joli il nous faut patienter Saigon c'est le paradis sauf que tu ne fais pas beaucoup d'effort pour le remarquer — mortifie ta foi Lépine mortifie-la

coupant court à ses élans je corrige

— *fortifier* ma foi

— ça ne fait rien — là en plein jour de soleil titan sortir serait suicidaire

— d'accord Duyen exister par les temps qui courent est généralement suicidaire — mais de nos longs jours de corps-à-corps se tassant graduellement comme les gerbes de vieux Khmers

et de jeunes Viets morts dans les rues il n'est rien résulté
merde qu'est-ce qu'on fout terrés ici ton soleil va crever de
chagrin et de maladie si on l'abandonne aux griffes des mi-
traillés — mon petit je t'en prie — foutons le camp

Duyen pleure Duyen a le hoquet Duyen blasphème dans sa langue
Duyen regarde son coude et le gratte en me faisant l'amour par la
bouche cette fois il est nuit tombée les tirs ont cessé

la chambre vidée du soleil boa constricteur on allume des bougies
on joue au mah-jong avec — j'ai suggéré le domino mais Duyen a
lâché de grands cris effarouchés un air de biche dans les yeux les
bras tournoyants son kandjar près de me pénétrer le nombril alors
j'ai dû me contenter du mah-jong — j'enfile mon casque oui et non
c'est pure dérision que d'enfiler un casque je dis

– Duyen bouge pas d'ici je descends chercher le manger — on
va se faire une bacchanale de tous les diables puis on va lever
l'ancre

en bas j'entre dans l'immaculée chambre des ravitaillements de
l'Hôtel Thien Phuc remplir ma besace — les grandes chaleurs ont
avarié les viandes mais Duyen leur trouve un goût poivré pas mau-
vais alors je fourre ce que je trouve dans mon sac — et c'est là tout
soudain que les pieds dans un cabas de riz j'entends une voix
s'élever — ahuri je me retourne finalement m'aurait-on surpris
serais-je sur le point de me prendre un barda de plomb dans la
gueule en sorte que la terre s'enivre de mon sang — je pose mes
yeux deux las rougeoiements sur un corps de fillette pas plus gran-
de qu'un lotus — petite pucelle splendide — un regard noir des
cheveux garçons ainsi qu'une brune vulve inconnue inodore encore
— autant dire sacrée — elle est merveilleusement nue nimbée de
ses treize quatorze ans étroite comme une Sainte Vierge elle babille
faiblement « Anh-Anh » son nom d'Anh cependant qu'avec pré-
cautions je lui prends la gorge veux-je dire le poing —

m'agenouillant — quelle adorable Vietnamiennne dégénérée pensé-
je elle est visiblement handicapée n'est-elle pas foutue de taire ses
miaulements

– toi petite venir avec moi — moi pas méchant méchant

un temps

– Anh... rote-t-elle

je la prends dans mes bras — elle plante ses yeux dans les miens
c'est instantané elle fiche un frisson dans ma chair comme jamais
frisson n'y fut fiché

sur le matelas de la chambre 08 Duyen après avoir transmué trois
chandelles et une caisse de papayes en autel caodaïste grommelle
dévotement l'Angélu pour la paix du soleil pour l'absolution de
ses péchés Seigneur étrangle-nous de tes mannes et cetera —
l'enfant plein les bras je rase le minable reposoir d'un coup de pied
tandis qu'un tintamarre de *không không* jaillit de Duyen

– tais-toi ferme ta gueule Duyen et admire ce mignon pétale de
rose

la fillette se tient toutes écumes au menton dans le coin où je l'ai
rangée

– voici Anh l'impotente Geisha dis-je gravement elle est tarée
je l'ai sauvée de sales pattes viettes qui s'affairaient en elle
— oui — je me suis dit Duyen que tu l'apprécierais — une
belle et bonne désaxée de compagnie malgré ses petits ca-
quets je me suis dit voilà une belle et bonne désaxée — je me
suis dit découvrant ce corps il est foutu le soleil l'a tari ses
pères-machettes l'ont estropié — mais le corps ne veut pas se
perdre

Anh l'impotente Geisha depuis longtemps n'émet plus ni mots ni sons — en bonne chatte foudroyée elle a tout compris — le monde n'a pas d'oreilles alors à quoi bon l'injurier — à quoi bon Elvis — boogie-woogie — Alléluia — à quoi bon — on plonge nos dollars au fond de la Vietnamiennne comme dans un juke-box muet non pas pour *Street Fighting Man* mais pour tuer le temps et vivre un peu merde

Duyen bien raide et flegmatique tend les bras la retourne la recouche — il empoigne les reins les cuisses anorexiques de ses mains jaunes dilatées enfourne son sexe — il la caresse tout leur corps bascule il recouvre les yeux de sa gueule chaude et laisse aller sa langue à patiner l'iris tandis que les nymphes de la vulve avalent sa verge — et le petit bout de femme affûte ses ongles de grès et l'étreint ce Duyen et le bétonne contre son ventre jeune — d'un cahot parfait ils se redressent tout soudés tout serpents de mer dans la nuit à coups de feu répercutés Duyen jouit en Anh l'impotente Geisha se déverse en chevauchées sur le matelas de la chambre 08 — au travers du silence Duyen enfonce lentement un chuchotis dans le sein de l'enfant qui écarquille les yeux

– attends du viol qu'il t'apprenne l'amour vertical

la guerre finit — le silence recommence

– tout est de travers le monde n'existe pas ainsi

l'instant qui suit ravage cet univers entre les paumes où pleurer et pleurer car la licorne adolescente s'en retourne chez elle dans la bave et l'apathie Anh l'impotente Geisha n'a plus mouvement n'a plus soupir — jusqu'au prochain rythme d'amour — prête à ce qu'on la range dans son coin de chambre et puis qu'on planque des trappes à souris par les plateaux nus d'Asie — qu'un ange d'Amérique accourt ou non les paradis se défont

dehors non loin c'est première bombe de la journée — deux semai-

nes ont passé mi-juillet crache enfin des Déluges sur la ville — deux semaines de pleines nuits — l'enfant perpétue le Christ voyageant d'un monde à l'autre aller-retour chaque nuit les derniers pêcheurs du Vietnam se font l'amour n'oubliant presque pas la mort sur le matelas de la chambre 08 chaque nuit est un Pâques plaqué noir sperme et napalm — on crie à l'amour tous les trois on crie alors qu'en bas les brancardiers eux beuglent pour enterrer le hurlement des morcelés des sermonnés des vierges sans corps et autres pauvres amants de Dieu aux genoux forcés déjà trop vieux

à baiser autant avec un samurai et une amazone impubère je confonds de plus en plus les choses — je bois des gouttes de cypri-ne ou j'embrasse des Rédempteurs ou je préfère tirer les innocentes à hauteur de poitrine ou je suis perdu ou quoi — j'ai la tête de qui se perd — bien que je sache la simplicité des enjeux oui évidemment l'enfer pétille juste en bas le ciel s'afflige juste en haut et moi salaud j'ai encore la chance de siroter mon thé — c'est ce qu'on appelle le malheur — le mensonge — l'espoir — la fiction — le meurtre — il faudra bien un jour que quelqu'un se sente le courage de clamer *Dieu c'est moi inquiétez-vous pas l'apocalypse c'était juste une joke* parce que le flamenco des moribonds c'est lassant ça ne fait que brailler et puis parce qu'il ne restera plus de thé d'ici peu — que du sang dans la pluie

Duyen s'éveille et passe l'exotique loque de son kimono nous saluant moi ainsi que l'esprit fou du soleil il jette un coup d'œil dehors sous une lame du store et marmonnant entame la reconstruction de son saint reposoir caodaïste — assis la tête lourde clouée dans le stuc je n'ai pas bougé et je l'ai observé car enfin je n'ai rien de mieux à faire que d'observer Duyen excepté m'attrister et prendre une pose attentive en écoutant l'orchestre des flots et des mitraillettes mais ceci me crispe aussi — j'ai rarement vu pareilles ondées — l'eau tombe et les âmes montent — rien toutefois pour démoraliser ces hommes qui courent dans les boulevards inondés

s'envoyant des blagues sur les femmes canardant les civils les fenêtres les colombes et les ennemis

Duyen se déracine les cheveux il en extrait plusieurs touffes de jais bleuté je ris sans rire

– hé Duyen est nostalgique du coco lisse ou quoi

mais Duyen soudain musclé tabasse Anh l'impotente Geisha et se lance dans un solo infini de *không không*

– elle s'est encore uriné dessus encore encore encore

je soupire je grogne *hélas* et *putain* entre mes dents et je me lève et je suis imposant — bien moins efféminé que le Vietnamien

– hé du calme tu n'as donc pas remarqué que primo Anh l'impotente Geisha ne peut pas même avaler sa salive toute seule et que secundo la chambre est déjà quasi-submergée pleine de pluie hé Duyen on a les deux pieds dans l'eau alors qu'elle se pleure dessus tant qu'elle veut — si tu n'y vois pas d'objection je vais moi-même faire ça juste ici — tu vois comme c'est facile et apaisant tu devrais essayer aussi

et Duyen en furie de pisser par terre il lance

– voilà j'urine comme tu veux sur mes pieds et sur toi Lépine même sur cette merde d'autel improvisé — alors est-ce que Lépine est content de mon urine

en effet la caisse de papayes les chandelles ont été rincées grandioses et sombres comme le corps de Dieu Duyen tombe à genoux transi de componction devant son mont Ararat je crois bien qu'il se met à prier car le silence se fait les guns se la ferment on n'entend plus que la pluie qui chiale un vacarme anthracite — de la boue qui revole — des ossatures qui cassent — des orphelins des escadrilles des gibiers de rizière et *goodmorning* aux petits dieux qui se meuvent en masse pour la patrie de leur cul — silence — quelque chose

m'illumine c'est peut-être la paix — la foi — ma tête s'est gorgée de psaumes

lunaire mon regard s'accroche à l'éclaboussure entre les cuisses d'Anh l'impotente Geisha — la fille est carrément pétrifiée dans sa misère de jeune fille handicapée — sans pouvoir me l'expliquer j'ai le pressentiment que l'occasion se présentera de mettre un terme aux choses — l'après-midi commence tout juste mais pas une trace de soleil il y a des torrents et des nuages qui se gondolent là-haut — un poète dirait *comme la pluie a plu et ainsi de suite* — les redoutables de l'état-major eux ne savent que dire *oh God* avec force regards *rednecks* en direction d'où ils pensent trouver le ciel

– c'est gris dehors

tout le monde s'en fout

– Duyen par impossible connaîtrais-tu Jacques Brel

à genoux et piteux comme il est Duyen semble savoir s'y prendre en fait de recueillement — il pivote lentement vers moi ses mains ne veulent pas se lâcher ni ses paupières se desserrer — ce Duyen-là est beau comme un Messie

– non

tout idiot qu'elle soit cette riposte déclenche la désintégration extraordinaire de ma cervelle

parce qu'à son habitude Duyen se borne aux *không không*

parce que perte d'habitude rime avec annonce funeste

parce qu'en fin de compte Duyen ne sait rien de Brel et cela me fait

sentir un peu seul

et puis parce que j'entends des pas furieux des cris de gladiateurs dans le couloir de l'Hôtel Thien Phuc

- Duyen je voudrais prier aussi
- hum
- tout de suite

il ouvre les yeux et regarde la vulve de la fillette

- pourquoi
- j'ai besoin d'être sauvé Duyen j'angoisse — et ton pays d'animaux morts — et cette engrossée de quatorze ans — dis-moi seulement quoi faire — je n'ai rien prié de ma vie c'est maintenant ou jamais Duyen — regarde dehors tu ne penses pas que ces malades-là ont besoin d'être rachetés mais bien sûr que tu le penses sinon pour la santé de quelle illusion passerais-tu tes jours courbé sur une caisse de papayes — dépêche — ils sont là

Duyen continue de fixer la vulve — les granules de plafond vaincu qui tombent en masque sur la vulve — sa figure met au monde des rides incroyables son sang flambe dans le dragon noir de ses veines et dès lors il comprend le sens du feu — il comprend l'insignifiance qui s'empare du monde avant que de disparaître sa voix est d'une beauté

- Lépine tu veux prier — tu sais qu'il faut te rendre à l'intérieur de toi — mais ne sois pas trompé Lépine — tu es tout proche

la porte de la chambre 08 filtre la voix des gardiens de la liberté *here's the sniper boys come on boys boys boys* — la porte de la chambre 08 s'apprête à passer un mauvais moment

- ferme les yeux Lépine et chante pour les sourds du ciel

oui chef sous le noir des paupières je ne vois rien des canons qui surgissent dans la pièce et qui se braquent sur la vermine — je relâche mes muscles je veux m'écrouler au sol me péter les genoux et toucher Dieu de mes supplices comme un mystique — le temps a décidé de prendre un *break* Duyen tu remarques cette sensation d'apesanteur — tu entends ce sifflement — la foudre la parole céleste — majestueuse — je suis tout proche béat comme l'oisillon Jésus dans sa basse-cour j'ai d'instinct gueulé ce qui m'incendiait la langue

- J'ARRIVE

il arrive — le missile avec son gros nez blanc a défoncé le toit de la chambre 08 puis a passé tout droit au travers de Duyen dont les mains pieuses ne se sont peut-être même pas disjointes tellement il y croyait à son intervention divine Duyen a lâché son ultime cri de condor — *le ciel soit loué* — aux approches de son décervelage puis le missile a percuté le plancher pour aller exploser au rez-de-chaussée juste en dessous de la chambre 08 la colonne de feu opaque s'étirait jusqu'au ciel — j'ai alors expérimenté la vie d'archange trompettiste et j'ai plané la rivière était toute mince en bas sur Terre tandis que je chantais mon solo pour les sourds du ciel

- j'arrive j'arrive mais qu'est-ce que j'aurais bien aimé encore une fois remplir d'étoiles un corps qui tremble et tomber mort brûlé d'amour le cœur en cendres

enfin j'ai commencé la descente le vent et l'ironie du sort ont uni leur souffle — je me suis à peine cassé quelques petites choses — la foi par exemple

- ah Lépine vous êtes là ça faisait un sacré temps qu'on vous cherchait vous découchez ou quoi — mais qu'est-ce que vous

attendez relevez-vous où est votre fusil vous êtes pieds nus mais boutonnez donc votre chemise soldat on n'est pas à la piscine sacré nom de Dieu on est à Saïgon avec quatorze mille communistes sur les talons Lépine réveillez-vous où est votre fusil ce n'est pas grave prenez celui qui est très gros juste là à mes pieds

une balle entre dans l'œil du colonel et ce n'est plus après moi qu'il en a — la pluie le sang — la boue c'est le pire — et Duyen — j'essaie d'avoir une bonne pensée pour lui mais je ne parviens pas à me concentrer il y a des bulbes de doigts qui poussent dans les rues c'est très glissant — l'air flambe de toute part on remarquerait presque des ogres et des harpies occupés à rugir du haut des toits si ce n'est qu'il ne subsiste des toits que leurs cendres délicates — c'est un problème parmi tant d'autres — j'avance hardi comme un unijambiste comme une souche comme une violence bref comme une toile de Bosch — ça pue partout l'agent orange — et puis je l'entends — rengaine interminable — je perçois dans le lointain guerroyant les brèves glissades pincées — les guitares brunes de *Sex Machine* — le funk de Dieu jailli de mille mains afro-américaines toutes enfermées sous le grillage des postes radio — Lui — James Brown — toujours pas mort

je me trouve bientôt aux portes du QG d'Hô Chi Minh aux bornes ouest de la ville — personne — j'y entre sans difficulté comme un coutelas de cuisinière dans une gorge de cuisinière je traverse la grande salle contourne les lits c'est tranquille d'atmosphère presque agréable — croisent mon chemin quelques jeunes corps au regard trépassé — on se croirait en Amérique — rien n'a été touché de ma paillasse mes chiffons des cigarettes tout est là grotesque et vivant ça me dégoûte

- Lapine — Lapine en chair et en os voyez-vous ça — t'es juste un peu pâlotte hein mais ça va passer sois pas inquiet

- euh
- inquiet
- ah
- Lapine regarde-moi ça les totos sur le *front page* elles se flattent l'affaire pis toute — tiens vas-y

les toilettes — j'y cours il faut que je dégueule que je hurle — j'envoie mon pied dans le vantail de la porte et tombe sur le lieutenant-général — il n'est pas grand de taille le gradé s'il ouvrait la bouche j'y vomirais sans plus attendre mais la bienséance dont l'idée même risque aussi de me faire vomir veut que je cache mon visage de soldat qui pleure derrière le Playboy — lui renverse la tête m'inspectant par-dessous ses lunettes d'un œil plissé en forme de silex pénétrant il mugit

- LÉPINE — ces femmes — vous m'insultez
- oui et non mon général
- vous laverez les latrines — allez foutez le camp de mon cabinet j'ai des cocos sur le feu

toute la nuit à veiller sur le bol de toilette toute la nuit je me suis masturbé j'ai éjaculé trouée de canon sur trouée de canon dans le visage de Saïgon puis dans celui de Hanoi puis dans celui de Washington puis dans celui de Mao puis dans celui de McCarthy puis dans celui du Pentagone puis dans celui de Chomsky puis dans celui de Dieu de James Brown et de Mère — cette maman rongée dans son fauteuil club en simili elle se pâme devant la télé chaque jeudi anticipant la Starlette son Fiston déserteur se demandant c'est quand donc que je vais jouer le défiguré dans son hostie de série sur les morts du Vietnam — puis fourbu exsudant je me suis visé comme il faut — mes légions d'eau bénite en plein dans les yeux et amen

au matin dans les douches de grands mâles sans chemise se sont attroupés pour tabasser un gai en chantant la messe et je fais pareil j'égrène un pater dont je me fous qu'il soit apocryphe une sorte de fatrasie sans doute pigée dans *Les Provinciales* ou bien chez Bossuet même si je n'ai jamais lu ces affaires-là — qui vont comme suit

mon Père ronçoux du fond des douves

que ton nom de survie janissaire soit rugit et coule à pic dans le Mékong

que tes morphines roses pour consoler les mouches m'oxydent les naseaux dans un cratère de menstrues comme au lit du ciel

pardonne-moi l'agonie des vingt ans

pardonne-moi les Nil de jugulaires découpées

pardonne mes roublardes qui embrasseront des fractures ouvertes et mes dépouilles de fils qui déjà fermentent dansant le baladi

mais délivre-moi du mal car je n'aime pas les femmes je n'aime pas les hommes non plus

je confesserai tout même l'Avenir mais délivre-moi de ça

ça fait des mois de flammes interminables je sens mauvais je sens le sashimi mort et puis je sens qu'une bataille se perd là dans mon cœur ou dans celui du monde

le soir souper à la cantine — riz collant — mastication — celui qui m'appelle Lapine parce qu'il ne laisse pas de rire le jeu de mots est revenu il s'agrippe à moi comme un frileux et frissonne — bouche vide — petites filles brûlées dans les yeux — sans un mot — d'ordinaire cet homme en son attitude guillerette suinte de phrases pornographiques sans ponctuation — encore une perte d'habitude — je vais commencer à m'y faire aux choses funestes allez mon gars va te faire pendre — enfin il lève vers moi des yeux qui ont

l'air d'arborer leur air solennel ou leur air pleurnichard ou leur air philosophe que sais-je — mais déjà il se détourne en lâchanty

– OK Lépine content d'avoir connu tes côtés

lapsus d'adieu il s'en est allé comme ça les doigts pleins de fusil — détonation — voilà — celui qui m'appelait Lapine — Lépine — James Brown — qu'importe — je ne suis plus sûr de rien je désespère — plus sûr de la forme qu'a le Vietnam sur une carte ni de celle qu'a un corps sur le Vietnam ni de celle qu'a la vie sur un corps — mais chose certaine la pluie pisse sans déroutir le ciel est déconnecté de la terre le chemin barré par une épaisse neige grise de cumulus éternels — l'avantage c'est qu'on n'entend plus la mort dans Saigon — le désavantage c'est qu'on se l'imagine bien plus effroyablement et qu'on dort moins — remarquez je parle pour moi

l'astre d'Asie les sanctuaires d'Amérique les guerres saintes les putes je vous aime d'un amour étrange — que vos yeux soient de fleurs blondes que vos mains s'ouvrent royalement — la mort — je glisse dans un sommeil d'affolé parce que déjà il est quatre heures et la diane elle corne à cinq — de fait le réveil sonne déguisé en voiture piégée qui vient se lover dans le cabinet du lieutenant-général — quelle mauvaise farce — mais rien n'est drôle ainsi Dieu commande-t-Il — tu ne tueras point tu ne riras pas — tu ne prononceras pas le nom de Dieu en vain oh non jamais — nom de Dieu en vain nom de Dieu en vain — essoufflement de l'univers en vain — oui et non — le mécanisme est en marche et bien huilé aucune raison de fermer boutique les pistons vont et viennent la grande Machine continue de tourner en tous sens comme une gamine de quatorze ans éclatant son hymen contre un roc angélique comme un Dieu d'hystérie lapidant ses hommes violant bœufs et ânes comme des garçonnets de vingt printemps créchant en leurs sanglots *like a love machine* enfin peut-être comme nous jeunes corps rougis du monde entier jeunes insatiables dont on bourre le crâne d'une seule parole d'évangile

Où est le corps du soleil ?

– faut pas baisser les bras mes chéris — allez un petit effort
faut mettre le canon dans la bou-bouche

détonation — voilà — *J'ARRIVE*

* Les paroles de chanson sont empruntées à James Brown et à Jacques Brel.

Fleuves

Mireille Fournier*

*J'ai commis le pire de tous les péchés,
celui de ne pas avoir été heureux...*

Jorge Luis Borges, Barcelone, 1980

PERSONNAGES

JAREK, *vieillard austère. Mort de sa belle mort.*

PAUL, *étudiant en histoire. Mort de palpitations cardiaques.*

RACHAEL, *femme de carrière. Morte noyée dans l'Hudson.*

LENA, *enfant mignonne. Morte de leucémie.*

HANS, *philanthrope. Mort d'hypothermie.*

ERNESTINE, *employée des postes. Morte écrasée par un bus.*

OLIVERIO, *poète raté. Mort d'un meurtre non prémédité.*

KATHRYN, *fille de Rachael.*

L'INCONNUE

LE BALAYEUR

La scène figure un quai de béton et sa balustrade rouillée, plongé dans la brume d'un éclairage chiche et grisâtre. Il y a un lampadaire allumé et un conteneur couvert de graffitis dans plusieurs langues. Un balayeur vêtu de gris, le visage masqué par un foulard, balaie le quai en silence pendant une bonne minute, gardant les yeux baissés. Six heures sonnent à un clocher invisible. Le balayeur, en sortant, écarte d'un coup de balai un pan de rideau et révèle un banc de ciment sur lequel est assis un vieil homme endormi.

SCÈNE 1 : JAREK, PAUL

Jarek dort. Paul entre en grelottant, outrageusement cerné, un livre d'histoire de la Chine sous le bras. Jarek dort toujours. Paul s'assoit. Le livre lui glisse des mains et s'écrase sur le sol avec fracas. Le vieil homme fait un saut grandiloquent.

JAREK, *avec un accent tchèque ou tout autre accent indéfinissable :
Mais qu'est-ce qui te prend de... !*

PAUL : Je suis désolé, M'sieur, loin de moi l'idée de vous faire une telle frayeur ! Je passais et...

JAREK : Et tu pensais que ce serait amusant de... ?

PAUL : Pardonnez-moi, M'sieur, ce n'était pas du tout mon intention.

JAREK : Il fait toujours si froid !

Silence.

JAREK : D'où es-tu ?

PAUL : Mais... je suis né ici, à Montréal !

* Collège Jean-de-Brébeuf

JAREK, *couvre la réponse d'un bâillement sonore* : Montréal ? connais pas... Moi, je suis de Prague. C'est très froid Montréal ?

PAUL : Vous le voyez bien puisque nous y sommes...

Jarek ne semble pas l'entendre. Paul hausse les épaules et lutte violemment pour ne pas bâiller ; il ramasse le livre et l'ouvre sur ses genoux en frissonnant.

JAREK, *indifférent mais manifestement trop glacé pour rester silencieux* : Il fait sombre. Tu vas t'abîmer les yeux.

PAUL : Les livres sont la lumière du monde.

JAREK : Belle foutaise... Tes lectures sont à quel sujet ?

PAUL, *avec fausse modestie* : Les méandres du système juridique en Chine impériale du XVII^e.

JAREK, *riant fort mal* : Si j'étais toi, je ne gaspillerais pas mon énergie.

PAUL, *offensé* : Qu'entendez-vous par là ?

JAREK, *soupire et prend un air très docte* : Seul le savoir de l'existence nous sera utile pour sortir d'ici...

PAUL, *regarde à gauche et à droite, incrédule* : Et où nous croyez-vous prisonniers ?

JAREK : Tu es un simplet...

Silence.

JAREK : ... nous sommes en Enfer.

PAUL, *réprime un autre bâillement et regarde autour de lui d'un air dubitatif* : Il me semble, à moi, que nous sommes sur un quai de béton.

JAREK : Un quai donnant sur ?

PAUL : Sur le Fleuve évidemment !

JAREK : Non. Plusieurs fleuves. Tu verras...

PAUL, *impatience* : Pour l'instant, si vous le permettez, je vais simplement retourner à mes lectures. *Il replonge dans la lecture du bouquin.*

SCÈNE 2 : JAREK, PAUL, puis RACHAEL, KATHRYN, LENA

JAREK : Toi qui es un savant, je te donne une énigme. Un vieillard devenu aveugle s'entoure d'une bibliothèque...

PAUL : Mais, ça vous dérangerait de me foutre la paix ?

On entend un bruit de clapotis d'eau. Une jeune femme, dans un tailleur noir trempé, escalade la balustrade rouillée et s'y assoit en équilibre précaire. Son épais maquillage ruisselle et lui donne un air défait.

PAUL, *en état de panique* : MAIS... Que faisiez-vous dans le fleuve en cette saison ? Est-ce que ça va ? Vous n'êtes pas blessée ? Voulez-vous que j'aille chercher du secours ? N'avez-vous pas froid ; voulez-vous mon manteau ?

JAREK, *l'air ironique* : Du calme... Ici, tout le monde a froid.

RACHAEL, *avec un accent anglais* : De quoi vous mêlez-vous ? Si ce jeune homme a envie de me témoigner de la sollicitude, à tout hasard, en quoi ça vous regarde ? *À Paul.* Je vous remercie, euh...

PAUL : Paul.

RACHAEL : Je vous remercie, Paul, mais ça ne sera pas nécessaire. *Sarcastique* : Comme notre agréable compagnon l'a dit : ici, on a toujours froid, ça fait partie du charme de l'endroit...

PAUL, *toujours paniqué* : Mais le Fleuve est très dangereux ! Vous auriez pu vous blesser ! Tomber en hypothermie ! Vous auriez pu vous noyer, mourir !

RACHAEL, *bâillement ennuyé* : Encore ? Ça serait plutôt étonnant...

PAUL, *l'interrompant en grande excitation* : HOLA ! Mais je vous reconnais ! Vous êtes Rachael Collins, celle qui plaidait, il y a quelques années à peine, au tribunal pénal international dans une cause concernant le génocide culturel perpétré en Chine méridionale par les autorités communistes contre les...

RACHAEL, *l'interrompant* : Assez, jeune homme ! C'était moi. Mais je ne vois pas quelle peut en être l'importance dans la situation actuelle.

PAUL : MAIS C'EST D'UNE IMPORTANCE CAPITALE ! Nous avons justement longuement étudié votre cause dans le cadre de notre cours de...

RACHAEL, *l'air profondément ennuyée* : Assez, je n'ai pas envie d'en parler...

PAUL : Mais attendez une seconde, pourquoi vous êtes-vous noyée ?

RACHAEL, *l'air tragique* : Pour Kathryn, qui ne m'aimait pas. *Elle fait mine de se relancer dans les eaux.*

PAUL : NON ! NON ! STOP ! Ne faites pas ça. Expliquez-nous plutôt pourquoi c'est arrivé.

RACHAEL : Faut-il donc que je vous fasse un dessin ? Tout sans elle était d'un ennui effroyable...

Jarek émet un ronflement sonore.

RACHAEL : Pourquoi toujours l'obligation de revenir sur ce quai ? La mort ne peut-elle pas me délivrer de son absence ? Eh non, il faut qu'il y ait des gens comme LUI (*geste mou à l'endroit de Ja-*

rek), pour me condamner à l'ennui perpétuel.

JAREK, *bâillant* : Au moins, la raison de votre présence ici est claire : Vous avez commis LE SUICIDE.

PAUL, *bas à Rachael* : Ne l'écoutez pas, c'est un vieillard sénile que j'ai trouvé là ce matin ! Il faut dire qu'ils sont légion sur les quais de Montréal...

RACHAEL : Je n'en sais rien, j'ai toujours habité New York... Puis, ce qu'il dit a un sens ! Seulement, je ne vois pas en quoi c'est un crime que d'aimer et de mourir par amour ! *Fait mine de se rejeter dans les eaux.*

PAUL : EH ! HO ! STOP ! Cessez ce manège ridicule à la fin ! Vous voyez bien qu'une autre noyade ne vous sauvera pas de l'ennui ! C'est répétitif et complètement STÉRILE !

RACHAEL : Très bien ! Donnez-moi une seule, une unique raison de rester assise sur cette balustrade et je reste.

JAREK, *à Paul* : Ne discute jamais avec une femme de tête... elle sait ce qu'elle fait.

RACHAEL : Bon, si vous n'avez rien à me suggérer, alors...

PAUL : Non ! Restez. Racontez-moi. *Jarek et Rachael lèvent les yeux au ciel.*

La lumière de scène s'éteint et seul le lampadaire reste illuminé. Deux silhouettes marchent le long de la balustrade rouillée, Rachael et une femme plus jeune qui marche, l'air décidée.

KATHRYN : Ça va, je m'en vais ! De toute façon, à quoi ça me sert de rester avec toi, hein ?

Silence.

KATHRYN : J'ai bien appris, à mes dépens, que ça ne servait à rien de compter sur toi.

Silence.

KATHRYN, *le ton monte d'un cran* : OUI, t'as toujours été là pour me cajoler quand il m'arrivait des déboires. Mais me DIRE que tu m'aimes, c'est pas assez pour que je te croie !

Silence.

KATHRYN : Peu importe. C'est fini, je m'en vais. J'ai jamais eu de limites ; c'est pas aujourd'hui que tu vas commencer à m'en imposer !

Kathryn s'éloigne d'un pas vif, laissant Rachael au même endroit près de la balustrade.

L'éclairage redevient celui de l'aube glaciale. Jarek dort d'aplomb ; Paul, les yeux exorbités, lutte contre le sommeil, mais ce dernier le gagne peu à peu. Lena, une enfant chauve, mais tout à fait mignonne dans une robe à fleurs, entre par le côté cour. Elle se dirige vers la balustrade et quand Rachael la voit, elle retient son geste de se lancer dans le Fleuve. Lena marche vers l'avant-scène, un gâteau dans les mains. Arrivée près de la balustrade, elle le jette en bas de la scène. On entend le clapotis du gâteau englouti dans les eaux du Fleuve.

LENA, à Rachael : Madame, as-tu vu ma maman ?

RACHAEL : Non, elle n'est pas ici...

LENA : J'ai bien peur d'avoir perdu ma maman. Dis-moi, madame, pourquoi tu pleures ?

RACHAEL : Je ne pleure pas, je suis toute mouillée. Mon nom est Rachael.

LENA : Lena. Tes yeux sont tout rouges, tu as pleuré. Ma maman, je le sais toujours quand elle a pleuré.

RACHAEL : Tu as raison, j'ai pleuré parce que j'ai perdu une per-

sonne très chère.

LENA : Comme j'ai perdu ma maman ?

RACHAEL : Non, j'ai perdu cette personne, parce qu'elle a décidé qu'elle ne m'aimait pas. *Triste.* Moi, j'ai déjà eu une petite fille comme toi, et je l'aimais plus que tout ! Ta maman à toi, elle t'aime, Lena...

LENA : Je sais... Quand je suis tombée malade, elle pleurait tout le temps parce que ça lui faisait de la peine de me voir. *Pause.* Mais si vous avez de la peine, alors c'est votre amie qui vous a perdue. Vous, vous n'avez rien fait...

RACHAEL, *pensive* : Dis-moi Lena, as-tu fait quelque chose de mal dernièrement ?

LENA, *regardant le sol* : Non...

RACHAEL : Si tu me le disais, ça t'aiderait peut-être à retrouver ta maman.

LENA, *regardant toujours le sol* : Euh, j'ai volé un gâteau... Ma maman était très en colère. Elle ne s'était jamais mise en colère et puis alors... Alors, je l'ai jeté, mais j'aurais tellement aimé le manger, il avait l'air si bon ! *Commence à pleurer.*

RACHAEL, à Lena : Ma petite fille à moi, je ne la grondais jamais. *S'adressant vaguement au Fleuve.* Ma fille Kathryn m'a quittée à l'âge de 17 ans, parce que je n'ai jamais su me mettre en colère pour la prévenir ou la protéger. Puis, elle a été portée disparue, et je n'ai jamais su...

Le balayeur entre, son balai sur l'épaule. Il prend doucement la main de Lena, met son bras autour des épaules de Rachael et les guide hors de la scène.

SCÈNE 3 : JAREK, PAUL, ERNESTINE, L'INCONNUE

Jarek et Paul se remettent à bouger difficilement ; ils sortent d'un long sommeil. Paul est furieux contre lui-même et se gifle le visage sans ménagement. Ernestine entre en boitillant, avec un sac de poste vide et son uniforme d'employée des postes complètement déchiré et barbouillé de sang. Elle a du sang sur la tempe.

PAUL, *abasourdi* : Vous, vous n'avez pas l'air bien...

ERNESTINE, *avec un accent suisse* : Mon dieu ! Que dites-vous ? Non, un autobus m'a renversée juste là, devant le 60, rue du Stand. Mais là, ça va, je peux marcher. Je pourrai continuer mon travail. Je vous remercie Mons... *Elle arrête et pose son regard sur le Fleuve, puis sur sa montre.* Où suis-je, Messieurs, nous ne sommes plus sur *Quai de la poste* !

JAREK : Vous êtes...

PAUL : Ne l'écoutez pas ; il est sénile.

JAREK : Assez, jeune homme ! Madame, nous sommes en Enfer.

PAUL : Monsieur n'a aucune preuve de ce qu'il av...

Six heures sonnent à un clocher dans le lointain.

PAUL, *livide* : Monsieur, quelle heure était-il lorsque je suis arrivé ?

JAREK : Il était six heures.

PAUL, *retient tant bien que mal un bâillement en regardant vaguement le Fleuve* : Quoi ? L'Enfer, ce n'est que ça ? Un matin perpétuel !

Silence, pendant lequel Paul rit nerveusement.

JAREK, *d'une voix pompeuse* : Madame, nous sommes ici pour découvrir le péché qui nous rattache au monde !

PAUL : Eh bien, commencez tant qu'on y est !

JAREK, *agacé* : Penses-tu que je serais ici si je le savais ?

ERNESTINE : Allons ! Restons courtois, il n'est que six heures après tout...

PAUL : Allons-y de façon méthodique ; étiez-vous avare ?

JAREK : Non.

PAUL : Gourmand ?

JAREK : Aucunement.

PAUL : Paresseux ?

JAREK : NON !

PAUL : Envieux ?

JAREK : Pas vraiment.

PAUL : Colérique ?

JAREK : Pas davantage.

PAUL : Je ne vous crois pas !

JAREK : Je vous dis que non !

PAUL : Alors je sais ; c'est la luxure. Vous êtes, sans aucun doute, un vieillard libidineux sans vergogne. Quoique vous ayez l'air très austère, je vous imagine tenancier d'un bordel. Il me surprend cependant qu'à votre âge...

JAREK : Restons sérieux, jeune homme !

PAUL : Avouez-le ! Je ne vois pas ce qui pourrait ruiner votre réputation. Un misogyne tel que vous doit préférer que nous restions

entre hommes ! Madame, pouvez-vous... ?

ERNESTINE, *gênée* : Bien sûr, bien sûr.

Elle boite sans entrain vers l'autre côté de la scène et s'appuie à la balustrade, puis elle baille en regardant sa montre. Jarek reste silencieux et Paul est attentif, les yeux exorbités. Un long moment passe. Jarek parle et oublie les deux autres.

JAREK : J'avais cinquante-deux ans et je vivais toujours avec maman. C'est arrivé par une nuit de janvier. Une nuit où les gens sensés restent chez eux pour prendre un thé... Et si j'avais su, cette nuit-là, je serais resté chez moi.

L'éclairage grisâtre s'éteint et seul le lampadaire reste allumé, glauque. Il se met à neiger. Une inconnue en talons hauts et tenue légère entre par le côté cour et prend le bras de Jarek qui sursaute.

L'INCONNUE, *aguicheuse* : Bonsoir, Monsieur, puis-je vous offrir ma compagnie ?

Silence.

L'INCONNUE : Ne soyez pas timide, je pourrais vous faire voir des coins de cette ville que vous n'avez jamais visités, j'en suis sûre.

Silence.

L'INCONNUE : Vous serez mon premier client muet, j'ai toujours rêvé d'un homme qui ne pourrait pas me répondre.

Silence.

L'INCONNUE : Allons-y, c'est par là...

Elle part et Jarek reste à sa place près du banc. L'éclairage redevient celui d'une aube grise et sans relief.

PAUL, *avidement* : Alors ?

JAREK, *mélancolique* : Alors rien !

PAUL : Quoi ?

JAREK : Je l'ai payée mais j'ai refusé ses services... Vous voyez bien que je suis innocent ; je n'ai rien fait... Mais si seulement je l'avais fait, je ne serais pas ici sans raison ! *Il se lève comme s'il parlait à une présence divine.* VOUS M'ENTENDEZ ? JE N'AI RIEN FAIT !

Puis, il se brise et commence à sangloter nerveusement en mâchonnant des paroles inaudibles. Jarek, toujours debout, regarde le Fleuve fixement au-delà de la foule. Ernestine reste figée dans une expression ennuyée. Le balayeur entre en scène et prête son balai à Jarek. Ils sortent lentement.

SCÈNE 4 : PAUL, ERNESTINE, OLIVERIO

ERNESTINE, *sort de sa transe et regarde immédiatement sa montre* : Oh ! Six heures, seulement !

On entend un martèlement sonore en provenance de l'intérieur du conteneur situé au fond de la scène. Ernestine et Paul se regardent avec frayeur. Un jeune homme s'en extirpe avec peine. Il est en bras de chemise et celle-ci, en plus d'être sale, est déchirée de plaies sanglantes sur la poitrine, l'abdomen et dans le dos.

OLIVERIO : DE L'AIR ! ENFIN JE SORS DE CETTE PUANTEUR ! À Paul. Excusez-moi, pouvez-vous me dire quand part le prochain traversier pour Montevideo ? Il faut que je quitte cet endroit au plus vite... Merde ! Mais quelle odeur là-dedans, j'en suis imprégné... *Tente d'essuyer sa chemise pleine de sang coagulé.*

PAUL : Puis-je vous demander ce que vous faisiez dans ce conteneur ?

OLIVERIO : La sieste, imbécile ! Non, on m'y a jeté parmi les bananes ! Ils n'auraient pas pu choisir un conteneur à café pour se débarrasser de moi, non ! Il fallait que ce soit des bananes !

PAUL : Enfin, pour le traversier, vous n'avez pas de chance : nous sommes à Montréal.

ERNESTINE : Mais pas du tout, de quoi parlez-vous ? Je suis employée des postes dans le centre-ville de Genève !

OLIVERIO : Et moi, je suis bien à Buenos Aires... Regardez c'est écrit en esp... *Réalise que toutes les langues sont présentes sur le conteneur.* Enfin, je ne me souviens pas d'avoir été chargé sur un navire. Et puis, j'ose espérer qu'ils auraient pris le temps de décharger toutes ces bananes putrides de ce conteneur avant de l'envoyer à l'autre bout du monde !

PAUL : Mais vous pensez vraiment qu'il pourrait faire un tel froid ailleurs qu'à Montréal ?

Les personnages restent interdits, mais frissonnent.

OLIVERIO : C'est vrai, il faisait plus chaud là-dedans. *Il fait mine de retourner au conteneur, mais se ravise, dégoûté.*

ERNESTINE : Si je comprends bien, nous sommes morts. Nous sommes peut-être nulle part.

OLIVERIO, *avec nostalgie* : Ah ! C'est vrai, je me souviens de la mort ! La nuit de juin, il pleuvait ; le couteau, le métal froid et incolore dans ma chair... Quelle nuit ! On aurait dit un tango... *Commence à fredonner une milonga d'Astor Piazzolla* : « No veo los rasgos. Veo/bajo el farol amarillo/el choque de hombros o sombras/y esa víbora, el cuchillo... »

PAUL : Mais vous êtes complètement cinglé !

ERNESTINE : Un peu de retenue, s'il vous plaît. Cessez ces histoires d'horreur !

PAUL, *adoptant sans succès le ton docte de Jarek pour dissiper le malaise* : Que voulez-vous, Madame, nous sommes des pécheurs...

ERNESTINE : C'est faux, moi je n'ai rien fait !

PAUL : Pensez-y bien... N'avez-vous pas eu, dans votre vie, quelque ambition malsaine ou quelque paresse de l'âme ?

ERNESTINE : Non, rien de cela. Je travaillais simplement pour la poste. Je me levais tous les jours à 4 h précises, parcourais les 8 513 pas qui formaient mon circuit dans le centre-ville, avant de faire une pause à 9 h10 au 60, rue de Stand pour un café au lait, puis j'allais au bureau pour trier entre 5 500 et 6 000 enveloppes et colis ; à 13h, je finissais ma journée et rentrais faire une sieste de 50 minutes. Les dimanches, je...

OLIVERIO, *l'interrompant d'un bâillement sonore* : N'aimiez-vous pas la bonne chair et le bon vin ?

ERNESTINE : Absolument pas. Ce n'était pas dans mes moyens ni dans mes désirs.

PAUL, *jetant à Oliverio un regard entendu* : Aucun désir ? Vraiment ? Pas d'envies, de passions, d'obsessions, de...

ERNESTINE : Tant d'ardeur dans la jeunesse... Mon passe-temps à moi était de compter ma collection de timbres, j'en avais 696 de 47 pays différents répartis sur 98 ans. Pourquoi aurais-je souhaité un tel avilissement de... ?

OLIVERIO, *nostalgique* : Dites-moi, vous qui distribuiez autrefois des lettres, n'entreteniez-vous pas de correspondance enflammée ?

ERNESTINE : Bien sûr que non.

OLIVERIO : Vous n'en receviez pas ? N'avez-vous jamais espéré qu'au moins une des lettres qui passaient entre vos mains soit pour vous ?

ERNESTINE : Non. Les lettres, c'était mon travail. Pour rien au monde je n'aurais eu envie d'en recevoir !

OLIVERIO : Vous n'avez donc jamais connu la délicieuse angoisse d'attendre une réponse à une missive d'amour envoyée un soir de mélancolie ?

Silence. Ernestine regarde le Fleuve plus fixement encore. Un noir bref. Puis un faisceau lumineux tombe du plafond et on voit Ernestine, essayant de percer le mystère d'une enveloppe scellée qu'elle a prise dans son sac postal ; elle la scrute sous la lumière, la renifle... Puis l'aube se rallume et elle cache précipitamment la lettre derrière son dos.

ERNESTINE : C'est si beau, comme vous le dites, c'est vrai... Mais la réponse est non, car je n'en ai jamais écrit une seule. *Elle regarde ailleurs, triste.* Vous voyez, Messieurs, je suis innocente.

ERNESTINE, *pousse un soupir triste et regarde sa montre* : Six heures, déjà...

Paul et Oliverio figent en échangeant un regard désolé. Le balayeur emmène Ernestine.

SCÈNE 5 : OLIVERIO, PAUL, HANS

PAUL, *à Oliverio* : Je suis Paul.

OLIVERIO : Et moi, Oli. Oliverio, mais appelle-moi simplement Oli, je déteste mon nom.

PAUL : Il me semble que c'est un nom convenable, pas vraiment

digne d'être détesté...

OLIVERIO : Il y a des raisons qui s'expliquent mal...

PAUL : Allez, dis-moi !

OLIVERIO : Bon. *Sur un ton sarcastique* : Mon père a toujours considéré qu'il n'y avait qu'un seul grand poète de son siècle : Jorge Luis Borges. Il a cessé de s'intéresser à moi dès que ma mère m'a fait baptiser « Oliverio », car il la soupçonnait de préférer secrètement Gironde à Borges. Bref, je suis une cause perdue depuis mon baptême...

PAUL, *mal à l'aise* : J'étais étudiant en histoire.

OLIVERIO : J'étais personne.

Les lumières de scène s'éteignent et une lueur diffuse de lampe de chevet s'allume côté cour. Oliverio s'assoit au bord de la balustrade et griffonne dans un cahier dont il arrache rageusement les pages pour les jeter en bas de la scène, dans le Fleuve... Une musique de Tango commence à jouer presque imperceptiblement.

OLIVERIO, *murmure alors qu'il écrit* :

Pourquoi me précèdes-tu sans cesse, fantôme de mon destin médiocre ?

Chemin de fange infini sous mes bas de soie
Mes pieds saignent, mutilés de ta méchante rocaille
C'est leur sang qui épanche ton rictus de mépris...

Je suis de ceux qui marchent sur leur ombre muette
Car ils tournent leur dos fourbu au soleil qui se lève
Je suis de ceux qui errent sans faire confiance au jour
Aimant plutôt la nuit qui, au moins, est honnête.

À quoi sert le trait de plume éphémère,
Si les âmes endormies
Préfèrent rêver leur gloire ?

À quoi sert le cri sorti des tripes, amer
Si ce n'est à gonfler la clameur pathétique
Des oubliés du rêve ?

Oliverio arrache rageusement la dernière page et la jette dans le Fleuve. Il revient s'asseoir près de Paul.

OLIVERIO : Bref, le soir de l'attribution des prix pour le concours universitaire de poésie, mon père n'est pas venu et...

Hans entre en scène, interrompant le discours d'Oliverio. Il est complètement ivre, et brandit une bouteille de champagne vide. Il titube jusqu'à la balustrade et fait mine de vomir dans le Fleuve, mais crie.

HANS : SAVEZ-VOUS CE QUE C'EST QUE D'AVOIR ÉTÉ TRAHI ? SAVEZ-VOUS, BANDE D'IGNORANTS, CE QUE C'EST QUE D'AVOIR ÉTÉ TRAHI ET RUINÉ ?

OLIVERIO, *vexé d'avoir été interrompu* : Non, nous ne savons pas, et nous pouvons fort bien nous passer de le savoir, merci.

Hans vient s'asseoir entre Paul et Oliverio et commence à pleurer comme un enfant.

PAUL : Allons, ressaisissez-vous ! Ce n'est rien d'avoir été ruiné lorsqu'on est mort ! Quel est votre nom ?

HANS : Hans. Et vous ne comprenez pas, ce n'est pas pour l'argent que je pleure, mais bien pour celles que j'ai abandonnées...

OLIVERIO, *attendri* : Ne vous en faites pas, vous ne méritez sûrement pas d'être ici.

HANS : Où sommes-nous ?

PAUL : En Enfer à ce qu'il paraît...

HANS : QUOI ? Mais je n'ai rien fait ! Je n'ai tué personne. Je suis mort tranquille, chez moi, dans mon appartement glacial sur la rive

ouest de l'Amstel : c'est mon propriétaire qui m'a coupé le chauffage quand mon compte de banque a été gelé...

Oliverio et Paul ne peuvent s'empêcher de pouffer de rire.

HANS : Vous êtes bien cruels...

OLIVERIO : Allons ! Qui sont ceux que vous avez abandonnés ?

HANS : Celles. C'étaient des femmes, des orphelines, des femmes dans la rue, vous savez.

PAUL, *soupçonneux* : Ah bon ? Quel genre d'orphelines ?

HANS : C'est bon. Je me tais. Si c'est pour me juger que vous m'avez fait parler, allez au diable !

PAUL, *regardant autour de lui* : Nous y sommes.

Hans observe un mutisme boudeur.

OLIVERIO : Allons, c'est cet endroit qui fait de nous des gens méchants et sarcastiques, ce n'est pas notre vraie nature...

PAUL : Qu'en savons-nous, de notre vraie nature ?

HANS : Je sais que ma nature à moi n'est pas celle d'un ivrogne. Je veux bien croire que la vôtre n'est pas d'être cruel.

OLIVERIO : Racontez-nous comment vous avez été trahi. Si cela ne vous aide pas à vous sortir d'ici, ça allègera un peu votre peine.

Un noir complet. Hans, maintenant assis tout au fond de la scène, le dos au mur, recroquevillé sous une couverture, fait craquer une allumette et allume une bougie devant lui.

HANS : CHÉRIE ! TU FAIS CHIER !

HANS, *d'une voix douce* : C'est pas vrai. C'est pas ta faute. Je te pardonnerai ; s'il te plaît, reviens...

Un long silence. Puis on entend une voix aseptisée de répondeur :

Vous avez trois nouveaux messages. *Bip*. « Hans, c'est moi, Tania... » *Silence, puis un autre bip*. « Hans, c'est moi, Tania. C'était pour te dire que je suis désolée d'être partie comme ça avec tes affaires... » *Silence, puis un autre bip*. « Hans, c'est moi. Tu as deviné que j'appelais de ton cellulaire. Ne me cherche pas, je suis en République tchèque, et puis j'ai un nouveau nom maintenant, j'ai entrepris les procédures juste avant que ton compte ne soit gelé. Avec un manque flagrant de sincérité. Tu sais bien que c'est ce qu'il y a de mieux pour nous deux. Je suis encore désolée d'être partie comme une voleuse... Bon je sais que le « comme » était de trop. Enfin, j'espère que tu comprendras. » *Bip*.

PAUL : Seigneur ! Ne me dites pas que vous étiez un psychopathe qui harcelait cette pauvre enfant au point de la faire fuir à l'étranger !

OLIVERIO : Mais réfléchis à ce que tu dis ! Il l'aimait. Il les entretenait, toutes ses compagnes et elle ! Puis, elle est partie et elle a tout pris ! C'est une voleuse ! Une criminelle !

HANS : Ne dites pas ça ! C'était une pauvre enfant, une orpheline. Je lui pardonnerais si elle n'avait pas condamné ses consœurs à l'indigence en prenant tout pour elle.

PAUL, *marmonnant* : Pffff... cause désespérée...

OLIVERIO : Ce que tu peux être intolérant !

PAUL, *hargneux* : Ce que tu peux être complaisant !

HANS : ASSEZ ! Je ne vaux pas une dispute ! Je n'aurais pas dû vous raconter mon histoire...

OLIVERIO : Je ne comprends pas comment vous pouvez prendre la défense d'une voleuse et d'une égocentrique pareille.

HANS : Je l'aimais. Je lui aurais tout donné : seulement, je n'ai pas eu le temps.

PAUL : Pauvre homme, vous auriez pu vous méfier, en mettre de côté, être sur vos gardes...

HANS : Oui, j'aurais pu. Cela aurait mieux valu pour les autres. J'aurais dû...

Le balayeur entre et vient chercher Hans qui s'appuie sur son bras pour marcher convenablement tant il est ivre et défait.

SCÈNE 6 : OLIVERIO, PAUL

PAUL : Je ne comprends plus rien.

OLIVERIO : Moi non plus.

PAUL : Pourquoi sommes-nous ici sans avoir de crime à expier ?

OLIVERIO : C'est vrai. Prends Hans, Ernestine, vois-tu des êtres plus vertueux que ces gens ? C'est peut-être un plaisir sadique du diable que de tourmenter les âmes pures...

PAUL : Penses-tu que cet endroit puisse être un songe ?

OLIVERIO : Impossible. Tu t'es réveillé tout à l'heure, je t'ai vu.

PAUL : Je m'en souviens. *Il réfléchit*. Quelle est la raison de cette attente ? Tous apparaissent et s'en vont les uns après les autres. Existe-t-il d'autres quais ? D'autres fleuves ? Fait-on une ronde perpétuelle ou somme-nous prisonniers ici jusqu'à atteindre la non-existence ?

OLIVERIO : Je n'en sais rien, Paul. Toi, qu'as-tu à te reprocher ?

PAUL : Je ne sais pas, j'étais un gars sérieux, discipliné, dévoué à ses études, correctement impliqué. Mes parents étaient fiers de moi.

OLIVERIO : Impliqué en quoi ?

PAUL : Bof, le sport, le conseil étudiant, l'engagement communautaire, les collectes de fonds, les spectacles bénéfiques, les concours, les parties, la vie, je voulais tout. Impossible de me retenir d'être partout.

OLIVERIO : Puis, qu'est-ce qui s'est passé ?

PAUL : Je ne sais pas. Un jour, alors que je planchais sur mon dernier examen d'histoire de la Chine, mon cœur s'est mis à...

OLIVERIO : Ton cœur a lâché, à ton âge ?

PAUL : J'avais un rythme de vie parfois rapide, c'est vrai. Tu sais, pour des études sérieuses, parfois, il faut pousser la machine. On n'a rien sans rien. Mais mon cœur aurait quand même dû tenir le coup. D'autres le font. J'avais sûrement une faiblesse...

OLIVERIO : Je me suis fait poignarder à mort par des voyous des bas quartiers de la Capitale. Ce n'était pas directement ma faute non plus.

PAUL : Je suis désolé, c'est une mort atroce.

OLIVERIO : Et pour une raison stupide.

PAUL : Comment ?

OLIVERIO : Une erreur sur la personne. Mes assassins ont pensé que j'étais...

PAUL : Et pourquoi ne l'as-tu pas démentie ?

OLIVERIO : C'était la première fois de ma vie que des gens pensaient que j'étais quelqu'un.

PAUL : Comment peux-tu affirmer une chose pareille ? N'avais-tu pas un avenir prometteur, des études ? Un destin à vivre ?

OLIVERIO, *tout bas* : Le destin est un mot stupide qu'ont inventé ceux qui n'ont ni la force, ni la volonté de forger la vie. Rêver

d'avoir un destin, c'est perdre en insomnie ce qu'on peut gagner en fantasme. Je regrette, Paul... J'aurais peut-être dû croire que j'étais quelqu'un. Il est si tard.

Le balayeur entre et montre le chemin à Oliverio qui tente, avec dignité, d'essuyer sa chemise et de rajuster ses vêtements sales avant de le suivre. Paul étouffe un bâillement avec rage.

PAUL, *sans s'être aperçu de la disparition d'Oliverio* : Il n'est que six heures, allons ! Je veux voir, moi ; je veux savoir... *Il se retourne et constate qu'Oliverio n'est plus là.* Si je dois chercher seul, eh bien, soit ! Je veux la vérité. Quelque chose de vrai. Et je n'aurai pas de repos avant d'avoir trouvé.

Il entre dans une attitude exagérément pensive, yeux révoltés dans leurs orbites. Mais ses yeux se ferment d'eux-mêmes ; il s'endort malgré lui. Le balayeur passe en balayant lentement le quai sans que Paul se réveille. Il balaie pendant une longue minute en faisant voler partout les flocons de neige qui jonchent le sol. Six heures sonnent dans le lointain. Le balayeur jette son foulard sur le sol, crache aux pieds de Paul qui ne se réveille pas. Puis, il sort, faisant glisser un rideau qui vient masquer le banc. On entend le vent souffler sur le Fleuve.

Les arbres n'existent plus

Marie-Ève Groulx*

*J'ai passé ma vie à me défendre de
l'envie d'y mettre fin.*

Franz Kafka

* Cégep du Vieux Montréal

Des spirales dans le ventre
lui lacèrent les blancs
martèlent son crâne

ses bleus réprimés
s'échappent d'un souffle rauque
comme cicatrices de dentelle
abandon par sa force décharnée
ses membres ici
là partout

ses bleus et ses blancs
avachis
dans un champ
de nuances
qui fuient hors des lignes d'horizon

détonation dans la bouche
elle se ouf
dans un cri
perce les tympanes des murs
de sa tête jaillit
une autre tête
qui n'est pas la sienne

ses poings se battent
contre ses propres mains
le silence dans une bulle
se fond au plancher

le souffle gèle
et la buée craque
crac
crac

des chiffons en désordre
sur des éclats de verre
éparpillés là

elle se peint les cheveux
pour oublier les bleus, les blancs
sa colonne s'arrache
ses os se fanent
elle est molle et s'oublie
un sourire sur les lèvres

ses envers se virent
dans les scissions profondes
de sa colère
incarnée
jusque dans les ongles
dans les empreintes
et la tête sauvage

ses prétentions
se glissent dans les tréfonds coulants
du mal de son corps
et s'imbibent
de ses couleurs brutes

la forêt dans les yeux
elle ne voit plus les murs
ses cheveux peints
divaguent sur ses joues

lenteur

les blancs dérivent
s'étirent sur ses seins
sur ses bleus amochés
elle est bien.

La main s'arrime
à ses bas-fonds qui s'agitent
sa mer s'anime
et son ventre se tord
elle s'effleure les vagues
son eau est bleue
verte, brune
elle atteint son point de fuite
hors d'elle-même
hors d'haleine
mais repue

une tête est partout
dans la pièce écrasée
elle se moule les sens
pour éclaircir ses blancs

rien ne se passe

un temps
deux temps
mesures intouchables

son attention ne s'y arrête pas
ses frontières piquent
la démangent à la racine

les seins rougis
éclaboussent ses intimités
sa poitrine se soulève
au rythme du rien
se bat et se cache
comme un animal
à qui on coupe une patte
et qui vit encore

cri

elle se *débuissonne*
elle en met partout
sa mémoire flambe
sous son regard noyé
déchu
la tête dissoute
par des sensations imaginées
ses ongles trop longs
se perdent sur son chemin

sa bouche se tord
se replie sur elle-même
lorsqu'elle plante ses griffes
dans la terre
dans le blanc de ses bras
elle *s'écorce*
mutation naturelle
mais déjà flétrie

ça pousse de partout
ça la rend folle
elle y mettrait le feu
maintenant
mais ses allumettes
ont craqué dans le vent
comme le bois de ses doigts
lorsqu'elle bouge ses mains.

S'échapper
ouvrir le mur
et s'y immoler
peut-être
elle le veut, vraiment
mais ses griffes la clouent au sol

elle a trop de bras
de têtes et de cœurs
soudain, elle respire mal
dans sa cage
ses poumons s'entrechoquent
les sons discordent
ses têtes se perdent
dans l'espace blanc

elle arrache les photos sur les murs
pour les enfouir
les faire germer
les voir mourir.

Elle se recroqueville
dans son lit
se tape la tête
contre le mur

elle s'effrite
et se déroule les jointures
pour que brûle son Alexandrie
pour que se rompent les liens
de ses cheveux à ses idées
comme des fautes
qu'elle devrait taire
comme une sagesse
de porte close

le bout de ses doigts grince
elle y prend goût.

Le souffle se tait
les murs se referment
ses cils germent
et retombent sur ses joues
son corps est sec

un blanc
deux blancs
elle ne compte pas
son corps écrase sa tête

elle reprend son esprit
entre ses mains
dans un creux
presque un puits
elle le concasse
en de drôles de fragments
elle rit
et les envoie balader
sur le mur d'en face
qui vacille et perd pied

la fenêtre lui tombe dessus
dans un soubresaut

elle extirpe ses ongles
durcis dans le linoléum
lentement
les yeux entrouverts
elle soupire
ses doigts sont mous
incrustés de tessons
qui la brûlent
un râle
ses bas-fonds la rappellent
l'égratignent

le sol ressemble à un corps
et elle
à quelque chose qui ne se nomme pas.

L'amas se meut en rampant
sur sa paroi interne.

Poser un pied
puis un autre
elle sait faire
elle savait
mais la faiblesse de ses mains
contamine ses points de fuite
les branches sur son crâne se dressent
elle s'y agrippe
se fait un nid
lovée à travers ses égratignures
elle les dénombre

un temps
trois temps
trop marquée, elle s'endort.

Des rêves glauques
où elle se démultiplie
comme des cellules
aux membranes distordues
une flotte prête à couler
une multitude de petites coques habitées

une nouvelle détonation
la surprend dans un cul-de-sac
on l'attaque de tous bords
elle ne peut s'échapper
les bruits s'amplifient
sa peau fendille
comme des ruisseaux à sec
où l'herbe la plus tendre
est morte
où les carcasses d'animaux
sont du bois
que l'on ne touche pas
et qui se fragmente
comme ses doigts.

Le vent emmêle ses membres
elle ouvre les yeux
dans son nid
des morceaux de chair
mélangés à la boue sèche
retiennent le branchage

ses paupières sont fendues
elle cherche des repères sous son nid
mais de ses fentes ne coulent
que des larmes de veuves minuscules
comme des tissus noirs
qui s'allongent trop
et qui vous ensèrent la gorge

aucun appui
pas même ses jambes
alors elle rampe
avalant la poussière
qui l'avale à son tour

elle oscille
sur une ligne
qu'elle a elle-même tracée
du bout des lèvres
avec son souffle gelé
maintenant, il fait trop chaud
elle colle à ses parois
un éclat de rire
elle n'est plus là

sous ses airs télégraphiques
elle a le souffle à la course
mais elle marche
enfin
elle ne comprend pas.

Les arbres n'existent plus
la fumée s'est dissipée
elle sent son corps
devenir structure de bois
yeux baissés, tête close
elle suit ses pieds
automate et mécanique
ses genoux grincent sous son poids

le bois est rugueux
sec
il se mêle à sa peau
les branches sur sa tête
caressent sa structure

des tiges de métal
se soudent à ses membres
et les étirent
les étirent
les déchirent.

Elle attend
qu'on la dévore un peu
que ses poulies tournent, s'actionnent
elle n'observe plus
ses articulations froides
elle se gratte les boulons
sous ses bleus
sans comprendre son écorce

rien ne se passe

accélération du souffle
une, deux, une, deux
elle crie
aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah
pour qu'on l'entende
elle crie
pour sa machine
elle a faim
de couleurs barbouillées
de jambes plâtrées
de son corps rouge
elle n'en peut plus
ses bleus
ses blancs
qu'on la gribouille, la mélange

sous des dehors de femme
elle a l'humus dans la chair
de la terre plein la bouche
et les membres vert-de-gris

se déboîter
se virer à l'envers
trouver le moment opportun
pour parler
non
pour *dire*, gueuler
faire tourner sa machine
la laisser mordre, cracher.

La mécanique a pris
une apparence humaine
ce n'est pas un miroir
ce serait trop facile
maintenant
à travers ses bleus, ses blancs
elle voit bien
que la bête
c'est elle
que ses crocs s'enfoncent
dans l'orbite de ses yeux

dans ses désordres
de chair et de cheveux
de branches et de boue
elle sent qu'on se braque
elle les fixe sans les voir
se tord de plus en plus
pour les provoquer
ses lèvres sont fermées
son corps a le goût
de voir leur bouche
se trousser un peu

dix temps
vingt temps

elle s'accidente
ses spirales vont dans tous les sens
ne sentent pas leurs poings
qui piquent pourtant sa peau
obstruent ses orifices
la cadence défie le métronome
les couleurs s'éparpillent avec fracas

une forme
gît sur le sol
c'est elle qui rit
qui brouille ses pistes
la tête rapiécée
les sens abattus
elle se coupe à blanc
pour faire jaillir
ce qui laboure
les parois de son estomac

elle sent qu'on l'observe
trop de lumière
trop de dents
qui la mordent
en silence
les veuves sous ses paupières
n'ont plus de larmes
à lui donner
alors elle pose
esquissant une moue.

On la bouscule
on l'apostrophe
mais elle ne sait pas dire
qu'elle est femme
qu'elle est belle
comme un dessin au fusain
taché d'empreintes
claires et inconnues
comme un corps nu
dont on trace les courbes
sur du papier revêché

elle voulait qu'on la dévore
qu'on la dévore
mais juste un peu
elle a cru qu'on la verrait
mais sous les lichens
et les vers
elle n'a senti
que la brûlure de leurs pieds
que la corne des talons
lui râper la joue humide

elle compte ses doigts
sa tête est lourde
elle pique à ses mains
les branches de sa chevelure
pour boucher les trous
et corriger
ses airs naturels

ses spirales ne tournent plus
de sa bouche s'écoule
la terre qui s'effrite
les pleureuses dans ses yeux
sont mortes de froid
ses membres sont autour d'elle
rapatriés

Les arbres n'existent plus

on dépose sur elle
un lainage
comme un linceul
silence
lenteur
on la déplore
on la plaint
les morsures
et les dents
se sont déjà enfumées
les esprits sont confus
et le mépris se balance
ainsi qu'un cri
qui retentit entre les arbres

et alors qu'elle devient froide
on arrive, on est là
et on trace sur ses lèvres
un sourire froissé
on bricole son visage
sans toutefois comprendre

c'est ce qu'elle aurait voulu
qu'on ne la reconnaisse
qu'à son sourire
de femme en friche

La plume humide

Nicolas Jodoin*

Imaginez la ville sous la neige. Projetez-vous dans le spleen de Paris, le silence des fous qui n'ont pas de langue pour se faire entendre, la douleur aux tripes qui ronge les entrailles des désireux. Chaque cerceau de lumière au berceau des lampadaires entoure ces marcheurs isolés, les bottes blanchies d'une colle épaisse. Ces cerceaux de lumière, oui, vous les prenez pour des bouées de sauvetage. Chaque pas est un combat, votre oreille est rouge. Imaginez que la maison est loin, que le métro n'évoque en vous que la sudation d'une maladie contagieuse. Vous allez vous y résigner quand le jaune d'une vitrine vient tremper davantage votre visage. Votre lente procession cesse aussi net que votre cœur qui bat. Des cristaux de neige se fendent et fondent sur vos cils, vous inspectez l'affiche avec certitude.

Patricio Gomina — La plume humide

« Cet endroit me dit quelque chose », vous a entendu dire un passant.

Patricio Gomina, ce mot est au bout de votre langue, somptueusement salé, victime déjà de tant d'élans d'imagination. Des couvertures de magazines, de grands titres de journaux se disputent la place de l'iris, vous avez la réminiscence nauséuse, vous vous souvenez du personnage, on a crié son nom quelques fois dans votre jeunesse.

On vous reconnaît dans l'embrasure de la porte, vous offre des bulles jaunes et tièdes qui descendent le long de la gorge comme un

feu. On vous guette dès la première toile. Les réactions sont une pâle copie de celle du voisin. Vous savourez la gêne des habitués du 3^e art qui s'évertuent à qualifier la palette comme si on n'y voyait que de la couleur. Tous ici, les proxénètes de l'art de Gomina, rougissent sans fierté devant le nouveau truc à la mode. La critique l'avait rebaptisé :

Patricio Gomina — Les tropiques charnels

Les galeristes, soucieux du regard du public, ont disposé d'antiques boîtes à musique près de chaque œuvre. La manivelle activée, la musique se fait entendre. Elle est aussitôt accompagnée de Gomina lui-même, de sa voix de tempête d'eau douce, si tendre et songeuse. Si l'on prête l'oreille, on entend les murmures des questions de Marguette Bouvier, envoyée par *Le Figaro* pour rencontrer le peintre effacé qu'était Gomina en 1942. Celle-ci finit par ne pas écrire un mot de cet entretien. On se souvient de la censure nazie, mais on soupçonne aussi Gomina d'avoir laissé une bien mauvaise impression à la journaliste. Elle tousse souvent près du micro. Le peintre referme sa voix sur son œuvre, il aime avec passion chaque pigment laissé sur ses toiles.

Qu'importe au fond que vous y voyiez une fesse ou un coude. Concentrez votre regard en un point, voyez-y la moiteur de la peau, l'humidité, le goût, le sucré-salé, la chaleur. Trouvez-y les frissons de poils de chair, plongez dans le péché d'Ève.

Une porte claque derrière, un flocon mouille votre visage, vous êtes prisonnière, vous aussi. Cette œuvre vous aspire, vous vous voyez la repeindre en couleurs chatoyantes, chaudes. Vous voyez Gomina glisser les poils de son pinceau le long de la toile comme si elle était une femme. Le titre de l'œuvre est aussi un mystère :

Vert épicé, le vernis d'un tendre

* Cégep du Vieux Montréal

Ce sont ces déjections liquides du corps qui occupent toutes les pièces. Le titre, lui, est le goût de toutes ces salives particulières que j'ai étendues sur le lin. Le spectateur attentif sera comblé s'il parvient à percevoir, comme moi, les flaques graisseuses et éloquentes, mais au goût distingué, de mon modèle.

Les murs sont recouverts de fenêtres. Des fenêtres beiges et plissées et moites. Une inondation dans les toiles de Dali, des lacs au milieu d'un désert de Catalogne. Certaines, vous en êtes presque sûre, sont faites de véritables morceaux de viande peints, tendus comme un tambour. Pourtant, on ne lit que :

Peau sucrée à l'air frais automnal

Huile sur toile

On chuchote, on rit fort, le cou penché vers l'arrière pour se substituer à la tentation. Les pieds seuls prennent la décision de s'écarter, curieux, lentement et sûrement vers le fond de l'explosion incandescente. Là-bas, les badauds se tiennent silencieux et médusés, davantage que devant n'importe quelle tempête de sable plastique auparavant admirée. Vous remarquez certains sans-gênes, pressés, courir dès l'entrée vers le troupeau. Soumis à votre curiosité, vous laissez une peinture et sa boîte à musique derrière.

Je ne voulais que le corps sans la pose, l'individu sans l'identité. Je voulais le sourire de la madone partout sur la peau. Mon œuvre est tapissée de souvenirs les yeux fermés. Cela nous frappe dès le premier élan d'imagination.

L'exception à cela vous l'avez désormais sous les yeux. Un tableau huile sur toile représentant une jeune fille étendue sur un divan de cuir rouge supra luxueux. Sa main dressée tient une cigarette molle d'où tourbillonne un champ de fumée grise. Sur son sexe, quelques poils pubères, sur ses seins un voile de sueur tiède. Elle couve le

peintre d'un regard amusé et coquin.

Un homme au front dégarni dit :

— Elle ne doit pas avoir plus de treize ans.

Il n'en a pas l'air heureux.

Ce qui vous frappe avant tout c'est la teinte de beige, celle qui recouvre tous les murs de l'exposition. Et, tout à coup, l'épiphanie ! — vous avez l'intuition que Patricio Gomina n'a peint l'érotisme de l'épiderme qu'avec cette fille pour modèle. Vos sourcils se froncent, décembre n'est plus dehors. Il fait froid.

On crie au scandale, la rage s'élève de la foule, on insulte le peintre avec émoi. Vous remarquez le svastika sur la hanche, le maelström dans les yeux de la jeune fille vous arrache une larme. Vous voilà tout d'un coup prête à laisser libre cours à un flot d'émotions dévastatrices, on s'apprête à jeter la toile par terre pour la piétiner, pour consommer cet outrage, mais un vieil homme devance la foule. Sa barbe est clairsemée, il brille d'une belle folie, ses yeux sont le vert de la forêt. Quelques années plus tard, son discours vous laissera une impression de déjà-vu.

— Pourquoi ?

Vous vous taisez à l'unisson, comme sous l'effet d'une note de silence sur vos octaves de haine.

— Pourquoi tant de haine pour l'inconnu qui vous plaît ? La passion du Christ, c'est cela. Votre âme est coupable d'admirer Anna dans toute sa jeunesse dénudée et vous voulez conspuer son maître, que dis-je, vous voulez le crucifier sur place ? Je vous vois, oui je vous vois avec l'indulgence d'un curé de paroisse, et j'ai en horreur votre dégoût. N'avez-vous pas remarqué le trait d'art, la maîtrise de la palette ou le tourbillon qui reste dans la tête lorsque l'on ferme les yeux ? N'aimez-vous pas les flaques

graisseuses de Gomina comme on aime une femme que l'on sait nous aimer ?

Un cri :

— C'était un pédéraste !

Une réponse :

— C'était un génie, Monsieur. Un sensible et un poète qui ne peignait pas des yeux mais du bout des doigts les vices et les délices que le Seigneur a cachés. Il est temps que cesse la condamnation de la passion : je m'en vais vous raconter l'histoire de Patricio Gomina et de sa Anna, car même la plus insensible des oreilles n'a pas assez de cérumen pour servir de barrage au sensible.

Blotti, le silence attend.

— Tout cela a commencé le 11 octobre 1940.

Patricio Gomina avait pour véritable nom Esteban Marcitoine quand je fis sa connaissance à Paris. Immigrant étranger sous le régime de Vichy, il avait adopté ce nouveau nom malgré les recommandations de ses amis qui lui disaient que, bien que français, il était si peu usité qu'il éveillerait les soupçons. Gomina, insensible à cette remarque, levait alors son chapeau en l'air pour afficher un sourire rayonnant. Il habitait Paris depuis moins de cinq ans et vivait, comme il devait le faire jusqu'à son dernier jour, au hasard de la chance. Il peignait peu, buvait beaucoup. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'eut jamais la passion des femmes. Pour autant que je sache, il n'aima aucune femme dans sa vie. Seulement une jeune fille qui portait le prénom d'Anna.

Anna, j'ai gardé les traces de ses empreintes rondes et tendres comme elles ne le seraient jamais plus.

Le peintre fit la connaissance d'Anna à une soirée d'artistes donnée chez les Berthelot. En octobre 1940, Gilbert Berthelot en avait déjà par-dessus la tête d'entendre « ce sale accent allemand » et faisait tout en son pouvoir pour faire rougir de fureur l'Allemagne en entier en organisant des veillées nocturnes destinées à accélérer le processus de la libération. Ses efforts ne donnèrent jamais de résultat, la majorité des invités étant des immigrés illégaux.

Parmi ceux-là, Théogile Vermeer mâchonnant un mégot de cigarette du bout des dents à la table d'entrée, David Gauthier et Fernand Demterre¹, occupés à la fenêtre et discutant sur la hausse de contenu hautement journalistique depuis la prise de Paris, étaient les principaux contacts de Gomina en ville. Mais quand Patricio entra chez les Berthelot ce soir-là, c'était Gilbert lui-même qu'il venait chercher. Son dernier mécène était mécontent de son travail, le jugeait bâclé et mal abouti et lui avait coupé les vivres tout en le menaçant de le dénoncer à la milice si le peintre ne lui donnait pas plus de peintures sur ses toiles. J'avais treize ans quand Gomina me prit sous son aile pour m'enseigner la peinture, mais ni lui ni moi n'avions alors la flamme qui donne à créer. Nous n'avions tous deux que nos haillons pour faire notre gloire. C'est la mort dans l'âme et l'ébriété pour courage que nous nous dirigeons vers Le Marais.

Quand l'on vint nous ouvrir, Albert nous a dit, dans un frisson je m'en souviens : « Il y a eu trop de morts dans ce pays, maintenant on les sent ajouter au poids de la vie. Entrez, mes amis, ce froid est peut-être contagieux. »

¹ Auteur du désormais célèbre *Voyage au bout des Espérides*.

Nous acquiesçâmes d'un signe de tête et entrâmes.

Les paroles de tout le monde en ce temps-là ressemblaient à des requiem. Chacun se faisait un plaisir de chanter ou de chuchoter ses derniers moments. Quelqu'un jouait du violon, d'autres buvaient un thé fade, un Andalou s'exerçait à la calligraphie au milieu de retailles de cigarettes et de boules de haschich.

Gomina répondit au salut de Théogile de cette façon : « Jamais je ne me réveillai la tête aussi en désordre que la nuit dernière. J'ai bien peur d'y avoir rêvé d'un destin. Je tuai ton père et puis le mien. »

C'est dire l'état du peintre quand il entendit la peinture pour la première fois.

Cette nuit où j'entendis pour la première fois la peinture, je ne reconnus pas tout de suite cela comme une musique. J'entendais comme un carillon dans le vent, une demi-note essoufflée qui s'étire. Les premiers souffles de l'hymen.

Sitôt attablé avec nous pour une partie de poker, le peintre se leva d'un bond, le nez en l'air, et chercha avant même de comprendre. Et cet état de frénésie ne le quitta que lorsqu'il la vit.

La porte ouverte à la volée, il se retrouva nez à nez avec l'arôme. Elle avait le visage noyé, mais elle n'en était pas la victime. Son maquillage gris avait coulé, elle était un tourbillon acrylique. Un drame vivant.

« Êtes-vous l'artiste de mon oncle ? »

« Oui. Oui. »

« J'ai aimé vos toiles. »

Elle reniflait toujours.

« Merci, Mademoiselle. »

« Je m'appelle Anna. Je veux que vous me dessiniez. »

Anna avait bien des raisons de pleurer en octobre 1940. Ses parents étaient décédés en Pologne au début de la guerre en lui ordonnant avant de mourir d'aller à l'Ouest et surtout...

« Surtout oublie que tu es une fille d'Israël. »

Elle ne prit pas cet ordre à la légère. On l'a retrouvée deux ans plus tard régnant sur son oncle, nazie jusqu'aux dents. Alors que les garçons de son âge étaient effrayés par sa fascination pour le Führer, Gomina ne vit en elle que des toiles humides, les secousses sismiques de ses mains quand il sentait la pression du regard de la jeune fille.

« Je ne peux pas » dit-il quand, assise devant lui, il tira son premier trait. Ses mains tremblements de terre lui avaient tracé une joue aux allures de montagnes russes. Et il ajouta, me rapporta-t-il plus tard : « Je ne suis pas nerveux, mais mes mains ne le sentent pas. »

On en serait sûrement resté à ce stade si Anna n'eût été secouée d'un nouveau raz de marée. C'est là, j'en suis certain, que Gomina a senti la mise en abyme.

J'ai senti sa peine dans ma peine. Je me suis mis à peindre la peau parce que tout le reste m'exaltait à un point tel que je n'ai jamais pu repeindre les sentiments humains sans en ressentir tous les effets au bout de mes doigts.

Et Gomina esquissa une hanche. Il traça le creux au ventre d'une fille à l'œsophage capricieux. Il aimera assez le svastika pour en imprégner ses toiles des nuits durant, mais ce premier dessin fut celui d'un bassin inondé d'un sang coupable, d'Anna et de ses coupures chirurgicales qui feraient taire le mal droit au ventre.

Gomina avait l'oreille musicale, il entendit tout cela et le peignit de cette façon que l'on peint les femmes dont nous sommes amoureux. Et si je le sais c'est que j'en fus témoin. Ce moment, condamné

sans moi au secret des portes closes, je ne peux le raconter aujourd'hui que parce que ma curiosité me fit porter le regard à travers le trou de la serrure. Le peintre dessinait, sans regarder, ses tsunamis de pastel gras en ne cillant presque jamais sur les formes galbées des cuisses adolescentes. Il s'imprégnait de sa jeunesse, je le sentais déjà au cœur d'enfant. Ce faisant, Anna le nourrissait de peine humide en lui racontant le plus librement du monde les travers de sa vie sensible. Elle poétisait à voix haute pour apostropher le désir.

« L'amour, le ciel, le futur sans conditionnel, j'y croirai. J'oublierai mes tragiques si vous chassez les peines de la guerre dans vos yeux de misère. »

Elle le regardait la regarder et de dos, et même si je ne percevais que sa silhouette, j'ai compris les éclats de lumière dans les yeux de Patricio. Le cou qu'il peignait en un lent ballet dégageait de loin les odeurs de Florence, Venise ou Naples. Il y avait dans les pigments de la peau le miroir des ailleurs qui lui rappelait son ailleurs. Elle avait le cou allongé d'une oie blanche.

« Ce monde soyeux s'est écrit de nous deux. », ai-je entendu souffler le peintre.

« Je m'interroge comme une criminelle, répondit-elle. Étais-je Jeanne quand elle fut peinte par Modigliani ? »

À la seconde où le vieil homme cesse de parler, à la seconde où la flamme lèche le tabac au fond de sa pipe, quelqu'un l'interroge sur les sentiments d'Anna pour le peintre. Un bonhomme au teint cireux et au nez long, se croyant sûrement important, s'interpose pour répondre :

« Certes, non ! À cet âge on confond l'amour et le mensonge du cinérama ou de Shakespeare. À cet âge, l'amour est aussi réel que le jeu. Patricio Gomina reste un pédéraste qui a abusé de la jeunesse naïve au profit de la concupiscence. Car il n'y a pas de passion du Christ comme on nous l'avait promis, le peintre est coupable et non martyr. »

Personne autour de vous ne sait s'il faut prendre le pédant au sérieux. Le vieil homme à la pipe regarde les visiteurs et les capture un à un. Il a repris l'attention, il étire ses lèvres en un sourire satisfait.

Ce matin, toutes les Juliette se souviennent de Roméo. Chaque peintre a retrouvé sa muse. Ma peau écorce souple étendue sur paumes et ongles, j'ai enfermé le monde à double tour et chaque amnésie est en connaissance de cause. J'ai Anna droit au cœur.

Un soir de décembre à l'atelier où je rêvassais à regarder la neige, comme ici, saupoudrer Paris, j'entendis dans la pièce voisine un cri aigu qui se coinça dans le fond de la gorge. Et, aussitôt, ce fut comme si le monde était passé en avance rapide. La porte parut exploser, Gomina m'ordonna de me cacher.

« Ils nous ont trouvés. », dit-il à demi-voix.

Il y eut trois petits coups secs sur la porte d'entrée qui eurent presque raison de mon cœur. Je me souviens, c'est la première fois où j'ai pensé véritablement à ma mort. Le peintre mit un genou à terre et colla son front contre le mien. Il m'offrit le reflet de ma peur, dans ses yeux, je me suis vu me vider de mon sang. En silence, il

glissa sa main sur ma joue, comme un adieu, dans un instant qui parut une éternité, puis il disparut vers le hall. Mon cœur battait si fort que j'en haletais. Je m'attendais à une armée de tuniques grises prête à nous colleter comme des chiens. Ma tête plaquée contre le mur, mon œil droit seulement dépassant de la porte entrouverte, j'avais les cheveux blonds frémissant sur le crâne.

La porte fut ouverte sur Anna vêtue de pied en cap d'un gris nazi, d'un béret où elle avait brodé les lettres SS sans pudeur. Il y eut une surprise sur mon visage qui ne passa jamais sur le visage de Gomina. La petite était élégante, mais aussi trop différente de moi, trop proche de Gomina pour qu'elle appartienne jamais à mon univers. À cette pensée, j'ai refermé la porte sur leur intimité. Je n'avais pas besoin de plus. Je connaissais assez mon peintre pour savoir toute la tendresse qu'il aurait à son égard, celle qu'il lui aurait réservée pendant son absence.

De cette histoire, je ne connais que des bribes. Je sais qu'à compter de ce jour, Gomina cultiva la chair de sa chère sur le lin. Quand il n'était pas sorti au café avec elle, il l'incubait à l'atelier. Il refoulait tout son désir pour elle dans l'alibi de la peinture. Quand, un jour, je lui ai demandé s'il l'aimait, il m'a dit qu'un écrivain peignait son âme en catastrophe mais que le peintre étalait la causalité : les marques de frein avant l'impact. Il m'a dit : « Je le fais pour photographe celle qui a baptisé mon état de cœur. Je ne suis qu'Anna et, dans l'impossibilité de succomber, je la peins. » Il y avait dans Patricio la sagesse vigilante du condamné. S'il a peint Anna, ici, entièrement nue, c'est par amour pur. Pour ne pas avoir à échanger les touchers qu'on lui reprocherait.

La foule aphasique se disperse lentement après le récit du vieil homme. Vous n'êtes pas si facilement contentée. Quand votre index lui tapote gentiment l'épaule, il soupire :

— Il me semblait bien que je ne pouvais pas vous bernier, vous.

Sans un mot, comme les moments parfaits entre le peintre et son art, celui-ci vous guide à l'extérieur dans la tempête. Cigarette au coin des lèvres, vous suivez cette procession qui vous ramène dans le temps. Dans ce *Voyage au bout des Espérides* de 1940, vous retracez le passé.

Imaginez la ville sous la neige, chaque cerceau de lumière au berceau des lampadaires, la silhouette d'une maison froide aux pignons blanchis d'une colle épaisse. Le vieux s'arrête, vous regarde et vous fait signe d'entrer.

À l'intérieur, chaque son est un craquement et, au bout du couloir, on découvre un vieillard. Il peint en aveugle un grand drap blanc monté au mur. En vous entendant arriver, il s'excuse de ne pas pouvoir vous voir.

— Je ne vois plus rien depuis 1941. Ce qui reste de Patricio Gomina c'est une peau molle qu'on ne pourrait plus tendre, séchée et blanche.

Il vous raconte un accident : une balle perdue tirée par un révolutionnaire parisien qui s'essayait contre la milice. Quand le vieil homme à la pipe le presse de raconter tout ce que, lui, avait omis de dire à l'exposition, Gomina s'illumine.

— Jamais je n'ai pu peindre Anna sans en ressentir tout le désir dans mes doigts. À une exception près : ce soir de décembre où elle est arrivée chapeauté comme une allemande. En la voyant ainsi accoutrée, j'ai compris que ces vêtements pour elle étaient comme les marques qu'elle portait au ventre : des douleurs permanentes d'enfant troublée qui ne sait comment garder des tra-

ces de ses parents. Je l'ai aussitôt aimée, aimée d'un amour fugace.

Le peintre vous entend dire :

— Et cette histoire, comment se termine-t-elle ?

— Le jour de ses quatorze ans, Anna revint me voir à l'atelier. Ses seins étaient gras, elle avait une tache de rousseur sous l'œil droit et de l'acné sur les joues. Sa peau sentait le malt et l'eau croupie. Sa voix prenait des accents importants. Je n'ai pu lui parler comme je lui parlais auparavant. Pour elle, je n'étais plus Gomina. Pour moi, elle n'était plus Anna. Nous bavardâmes autour d'un thé froid de choses et d'autres qui ne faisaient pas plus de sens que les chroniques nécrologiques sans contexte. Elle partit et oublia de me dire au revoir.

Vos lèvres se crispent. Le peintre fronce les sourcils comme pour reconnaître votre visage. Après avoir incliné la tête, vous vous apprêtez à quitter la pièce, mais avant de partir quelque chose vous retient. L'éclat dans les yeux du vieil homme. Les empâtements sur le drap blanc. Une rivière de cheveux sombres huilés par la moiteur, les traces de votre vie sensible. La plume humide entre vos doigts signera sur le drap ce que le peintre murmurerà en un souffle.

Anna.

Le dragon à sept têtes

Miro Lagueux*

C'est en me hissant hors de cette bauge, que je m'appropriai préalablement, que je fus en position de constater le pathétique de ma situation. Je sentis une violente contraction de la poitrine, exactement comme lorsqu'on m'administra de l'adrénaline pour me sauver de ma dernière surdose, et une profonde inspiration me fit réaliser que l'évier dans lequel j'urinais n'était pas celui de mon appartement ! Une vive brûlure rétrosternale me fit bientôt extirper de mes entrailles une partie encore reconnaissable de ce que j'avais dégluti massivement toute la soirée et qui contribuait à mon état physique précaire. Je défaillis, à moitié nu, exposant les multiples hématomes résultants d'antagonismes entre bibi et le reste du monde.

Comment un organisme doté d'un télencéphale hautement développé ainsi que d'une pseudo-intelligence faisant la fierté humaine peut-il en arriver à mourir en se noyant dans une substance qu'il a antérieurement abhorrée ? Mort de peur que la mort le morde, mon corps me fit reprendre mes esprits en continuant d'acheminer de l'air aux organes invaginés à moitié fonctionnels qui donnaient une allure proéminente à mon buste bleui par le froid et l'anoxie. Les yeux écarquillés, environ 20 secondes plus tard, pouvant toujours percevoir le remous créé dans le fluide recouvrant le plancher lors de ma dernière résistance, je songeai à crier au secours de toutes mes forces, mais je n'avais nulle idée de l'endroit où je me trouvais. Il serait d'une naïveté incroyable pour un homme perdu en pleine jungle de crier à l'aide, révélant ainsi sa position aux préda-

teurs ; il était donc hors de question que je coure à ma perte en faisant ainsi.

La solution aqueuse dans laquelle mon crâne reposait d'une part sur sa mandibule et de l'autre sur son os zygomatique avait un goût amer et une senteur ammoniacale issue de la décomposition de matières organiques et excrémentielles. Je toussai pour expulser de mon mou un morceau dont la texture m'était étrangère, mais dont je reconnaissais l'odeur cadavérique que j'associai aisément au jour où je découvris ma grand-mère octogénaire ayant rendu l'âme 13 jours plus tôt. Le décès de mon paternel avait grandement affecté la doyenne de la famille à qui je rendais parfois visite. Après tout, nul ne connaît l'amour avant d'avoir eu des enfants ! Enfin, c'est ce qu'elle me disait avant de perdre son fils.

Tableau 1 : le démon de la gourmandise

N'étais-je jamais sorti de ce stade oral des 18 premiers mois de ma vie ? Ne pouvais-je m'empêcher de sans cesse ravitailler cette cavité buccale où je déversais une quantité astronomique de produits alcoolisés, pharmaceutiques ou de nature inconnue ?

Ma mère m'admonestait à tout coup lorsque je pétunais de la marijuana et que je biberonnais de la bière sous son toit tel un veau naissant plutôt que d'étudier, ce que je ne concevais pas plus que le fait qu'il y ait un problème avec l'ivresse au volant : « C'est bien plus l'un de chauffer saoul ! » prétextais-je. Avec un peu de recul, je me souvins que ce raisonnement, je l'avais servi au juge qui m'avait fait incarcérer avec d'autres récidivistes de crimes routiers environ quatre ans après que je quittai l'école, soit six mois après les avertissements de ma génitrice. Debout comme des statues de Xiang dans nos cellules, avec de la poussière sur les épaules, l'idée

* Collège François-Xavier-Garneau

nous semblait être à l'épreuve du temps. En quelque sorte j'étais libre de ne pas l'être ; si votre désir est de vivre auprès des fous, c'est que vous n'êtes pas si différent d'eux ! Libéré après ce qui me sembla être une éternité, telle une roche que le laboureur soutire du sol, j'arrivai chez moi en serrant fortement mes proches à qui j'avais négligé, tout au long de ma vie, de laisser savoir l'amour que j'éprouve pour eux. J'en bavais comme un immense Bullmastiff en manque d'affection, qui saute de tout son poids sans se soucier du fait qu'il est plus gros que sa cible, par manque d'intelligence ou par insouciance.

À l'instant même de cette pensée, quelques mouches noires se mirent à pénétrer par la serrure de la porte ancestrale qui m'isolait du monde extérieur. Puis, ce fut plusieurs, jusqu'à ce que finalement un bourdonnement invraisemblable m'empêche de ne serait-ce que cogiter de façon cohérente. Je pus tout juste distinguer un faible faisceau lumineux, provenant du système d'éclairage de la pièce, percer à l'aide de toute son énergie le dense nuage d'insectes qui prenait lentement une forme propre à sa composition, soit celle d'un géant de l'ordre des diptères ! Une angoissante sourde voix qui semblait en ce lieu irréaliste lança sur un ton tranchant :

Belzébuth — « Avez-vous oublié ce qu'est le bonheur, nostalgique et faible créature ? Oublié tous ces sentiments que vous apportent ces drogues que vous ingurgitez ? Sachez que votre vie ne vaut rien, mortel. Vous devriez vous contenter du plaisir éphémère que cette ingestion procure, car au prochain tournant, il ne sera plus de la partie ! »

C'est aussi promptement qu'elle s'était constituée que la nuée d'insectes volants commença à se dissiper dans la pièce alors que chaque membre de la volée cherchait frénétiquement à s'éloigner de la flatulence carrée où sont censées se dérouler des opérations

d'hygiène corporelle. Un second haut-le-cœur me fit dégomber l'équivalent de deux longueurs de bras de minuscules asticots qui furent les lieux plus efficacement que leurs cousins volants, soit par le drain au centre de la pièce. Teint blême, ventre joufflu, je titubai aveuglément jusqu'à la sortie du logement qui était déserté. La rue semblait se rire de ma présence en se déformant sous mes pieds avachis, si bien que chaque pas sur cette toile nécessitait un effort que mon corps ne désirait pas offrir.

Après maintes chutes et ecchymoses, j'aboutis chez ma vieille où m'attendaient quelques résidus de marijuana que je déposai dans ma pipe. En inhalant cette dernière bouffée d'espoir, je regardai l'ouverture béante où avait été disposé le téléviseur que j'avais vendu pour me défoncer aux méthamphétamines la veille. Je poussai un cri de désespoir, une expression antiphrastrique qui n'avait aucun sens. J'avais le choix entre l'amour, la drogue et la mort, mais il n'y eut que les deux premières que je choisis. La troisième allait décider à sa guise l'heure à laquelle elle allait me choisir. Entre les murs capitonnés de ma chambre, je réalisai vite que la came isole de force ! C'est à cause de l'emprise tentaculaire de la prison qui se faisait toujours sentir que je mis un terme à toute communication avec ma mère, souriant pour oublier que je n'avais pas de raisons de le faire. Mon beau-père n'avait aucune estime pour moi ; jamais il n'aurait voulu que l'on fasse une activité ensemble comme si les racines de la honte s'agrippaient à ses jambes et l'empêchaient de sortir avec son faux fils. L'ironie du sort voulut qu'il se suicide quelques mois plus tard, laissant seule au bord des larmes ma créatrice qui avait déjà vécu la même situation avec mon père biologique. Après tout, le suicide est l'ultime acte d'un homme pour montrer qu'il a le contrôle sur sa vie.

Tableau 2 : le démon de la paresse

Cette mégère était elle-même une profonde toxicomane. Je ne pouvais plus vivre ainsi. Elle travaillait de plus en plus de façon à pouvoir consommer et terminait le boulot très tard, pour constater en arrivant à la maison que je lui avais volé une autre de ses possessions. Je la voyais dépérir de jour en jour ; elle semblait avec l'âge échapper le haut de son corps comme un saule pleureur. Est-il vraiment plaisant d'épuiser la confiance des gens qui t'aiment, après avoir vendu leurs biens article par article ? Étant donné que ma principale aspiration était de devenir « godzillionnaire », comme le disait si bien Forest Gump, je prisais et baisais des vedettes hollywoodiennes dans mes rêves, rêves qui nourrissent les âmes perdues comme un pigeonnier. C'est en flânant dans la ville qu'un jour mon esprit s'envenima, comme si de mon corps voulait s'échapper mon âme, retenant mon crâne entre mes mains pour garder mon calme. Sans écouter mes propres valeurs, bien qu'élevé dans une famille croyante à l'époque, je commençai à vendre des petits sacs dans un arrondissement de la ville tout en m'adressant maladroitement à des jeunes filles qui m'apporteraient peut-être une autre source de revenus dans le futur. C'est fou ce que les gens peuvent faire pour quelques bouts de papier, tentant de retenir leur être pour qu'il ne perde pas pied. Dieu pour moi était devenu la même chose que mon voisin d'au-dessus : je ne l'avais jamais vu, mais lui, il est certain qu'il m'avait déjà entendu ! Malheureusement, il ne m'a jamais aidé dans quoi que ce soit. Asservi au matériel et au luxe, il est très difficile de mépriser l'argent lorsqu'il est absent. Néanmoins tous les pauvres du coin prétendent que la fortune ne fait pas le bonheur, quelle arrogance !

Une cliente se présenta à moi pour acheter une roche, ce que je lui fournis. Elle s'empressa d'en inhaler une bouffée titanique et m'offrit d'en fumer avec elle. Il s'agissait d'une magnifique jeune

femme aux joues roses qui me faisaient penser à celles d'une poupée. Elle était nimbée de fumée bleuâtre, ce qui la faisait ressortir du lugubre décor. Ses yeux clairs et honnêtes contribuaient à la confiance que je lui accordais, et chaque mot qui venait de sa bouche m'était vérité absolue. Son odeur colorée m'enivrait et emportait mes songes en un meilleur endroit que celui auquel je m'étais accoutumé. Elle me parlait d'affaires, avait de bonnes idées et pouvait m'apporter plus d'argent que ce que je gagnais à l'époque. Je la suivis jusqu'à sa chétive bande de crapules locales qui hésitaient à me faire confiance. Nous nous mîmes à marcher ensemble, suivant la jeune fille dont je ne cessais de regarder le fessier. La femme ayant pris un peu d'avance, un autobus passa et la sépara du reste du groupe. Elle disparut derrière la bête hurlante qui avalait le pavé à un rythme effrayant, ne l'épargnant pas. L'odeur de diesel et le vent mouillé, qui de connivence suivaient le monstre, firent revivre mes maux de cœur. L'individu qui semblait être le chef de bande me dit :

Belphégor — « Savais-tu que n'importe quel pauvre con peut vendre de la drogue, mais que n'importe qui ne peut pas défendre sa business ? Il n'y a que les vrais durs qui peuvent poignarder quelqu'un à mort, en le regardant droit dans les yeux pendant qu'il crève. Il n'y a que ces mêmes lascars qui peuvent faire feu sur une pauvre femme, et la violer dans le trou de la balle jusqu'à ce qu'elle rende l'âme et que son corps refroidi n'offre plus de plaisir. Je te propose un marché : si tu veux nous prouver que tu es un vrai et pas une couille molle, tu devras violer une fille et la tuer. On l'a tous fait. »

J'avais désormais le choix de revenir à ma vie de pauvre vendeur de quartier, ou de réaliser mon rêve de faire partie du vrai business. J'avais toujours voulu être un requin et non une sardine, avoir le pouvoir et non être sujet ; je pris donc le rendez-vous proposé :

Belphégor — « Ce mercredi à trois heures du matin sois ici. Et ne sois ni en retard, ni absent ou la conséquence sera pour toi néfaste. »

Tableau 3 : le démon de l'avarice

J'étais assis sur un banc du parc près de chez moi un de ces lundis soir où seule la friction de l'air sablant lentement les vitrines d'abribus pouvait se faire entendre, et où les gens fuyaient l'austérité du froid de l'hiver approchant hâtivement. C'est en cette conjoncture que mon cauchemar recommença. Un intense faisceau lumineux m'aveugla, et apparut sur la table en face de moi un renard portant un petit sac d'or au cou. Je vérifiai autour de moi si quelqu'un d'autre contemplait cette créature inusitée, mais la vie suivait son cours et personne ne semblait remarquer la présence d'un être apparemment irréel qui donnait l'impression de vouloir s'entretenir avec moi. J'étais rendu barjot, c'était indéniable. La créature toussa un coup sec pour dégager ses parois respiratoires enrouées et me dit :

Mammon — « Que faites-vous jeune homme ? Vous vendez votre âme ! Ne savez-vous pas que le respect ne passe pas par le matériel ? Les objets n'ont jamais acheté le respect, jeune fou ! »

C'est alors que le renard sortit une arme à feu de sa bandoulière et me la tendit avec un regard pressant :

Mammon — « Voilà, jeune homme, comment devenir riche et respecté ! C'est la terreur dans laquelle tu plongeras ton entourage qui t'apportera le pouvoir que tu désires. Le matériel et le luxe ne sont que les artifices de ceux qui n'ont rien pour nous faire croire qu'ils ont réussi. Prends ce revolver et va chercher ce qui te revient de droit ! »

Le renard frotta deux pièces d'or l'une contre l'autre et disparut aussitôt.

Les sept derniers jours de ma piètre existence furent à peu près les mêmes que les sept qui les précédèrent. À bien y penser, semblables aux cinquante-deux groupes de ce type qui constituèrent l'année qui venait de s'écouler sous mes yeux sans même que je m'y attarde. La différence résidait dans le fait que j'hallucinai désormais des créatures maléfiques qui dirigeaient ma vie, et que je ne pouvais plus attendre jusqu'au mercredi, jour fatidique où ma vie finirait par changer à jamais. Ce fennec, je l'emmerdais au plus haut point. Ce pauvre bouffeur de volaille croyait vraiment que j'allais laisser tomber mes plans et toutes ces possessions qui m'attendaient. Après tout, il ne réinventera pas la roue ni le rôle que le matériel a eu dans la rue : l'argent est si peu présent dans cette basse-cour que les poulets connaissent la ruse !

Tableau 4 : le démon de l'envie

J'allais enfin pouvoir acheter un téléviseur, des journaux, faire des activités, vivre avec ma mère tous ces moments de joie que nous n'avions pas eu la chance de vivre. Je ne peux m'empêcher de penser à la maison où j'inviterais celle qui m'a donné le sein à venir vivre, à l'automobile de luxe que j'allais m'acheter d'ici peu, à toutes ces choses que les gens normaux possèdent ! Il me fallait à tout prix obtenir ce que nos idoles ont dans leurs cours, car à mes yeux, il s'agissait de la seule raison de nos attachements à ces marionnettes médiatiques. L'amour est une de ces choses que même les riches caressent du regard ; j'aurai les deux. Je marchais d'un pas lent aux abords de la rivière qui séparait ma ville en deux, bien sûr du côté des pauvres. Je ne pouvais m'empêcher de regarder avec haine les immenses résidences qui bordaient le cours d'eau.

C'est à l'instant même où je bottai, en me déplaçant, un caillou qui aboutit dans l'affluent de la mer que mon corps surplombait, que la terre où mes pieds étaient ancrés se mit à remuer violemment. Les carreaux des immeubles se brisaient, les arbres défunts auxquels l'homme avait attaché ses installations électriques craquaient et bougeaient en tous sens, des vagues d'environ un mètre fouettaient les murs de béton qui empêchaient la rivière de quitter son lit et d'envahir la ville tout entière. Le ciel prit une teinte rouge vif, ce qui me terrifiait au plus haut point, et pourtant, tous les gens déambulaient paisiblement sur les trottoirs comme s'ils ignoraient tout du cataclysme qui était en pleine motion. Un monstre marin reptilien dépourvu de membres dont j'estimai la longueur à 15 mètres jaillit des profondeurs et serpenta rapidement en ma direction. J'étais apeuré et complètement seul vu l'absence d'intérêt des autres membres de ma race. J'essayai de m'enfuir à toutes jambes, mais un sentiment gluant collait à mes chaussures, m'empêchant d'échapper à ce prédateur, telle une gazelle en pleine brousse. Je sortis l'arme du renard fictif qui tira de façon bien réelle sur la créature des eaux qui saignait abondamment vu la précision de la trajectoire du projectile qui l'atteignit en pleine carotide. La tête du monstre frappa durement le sol juste devant moi, juste une seconde avant ma mort certaine. À mon grand étonnement, la bête utilisa son dernier souffle pour me confier un message :

Léviathan — « J'étais aussi un humain autrefois. Bien que planifiée minutieusement, ma vengeance a échoué. En te tuant, j'aurais gagné ton corps d'homme que je convoite depuis si longtemps. Ne ruine pas ta vie comme je l'ai fait, fils, tu jouis d'une chance énorme. »

Tableau 5 : le démon de l'orgueil

Au bord des larmes, mon âme souhaitant à nouveau quitter ma personne, je fuis finalement les lieux en courant du mieux que ma condition physique me le permet. Arrivant à bout de souffle à la résidence de maman, je me dirigeai vers la pièce qui me servait de logis sans même répondre à l'accueillante voix qui me souhaitait bon retour. De toute façon n'est-il pas le devoir de toute mère d'abriter son enfant, bien que majeur, jusqu'à ce qu'il arrive à se sortir de la misère ? Mais non ! Je pris mes choses et quittai les lieux sans donner signe d'une quelconque reconnaissance à la tenancière. Après tout, le peu qui m'appartenait ne provenait que du fruit de mes efforts. Ce n'était certainement pas mon beau-père qui m'avait aidé à obtenir quoi que ce soit ; il refusa d'aider sa conjointe à payer pour mon éducation et fit en sorte qu'elle le découvre avec la langue sortie de la bouche, pendu à l'entrée de leur chambre. Il avait attaché une corde après la poignée de la porte et l'avait ensuite entourée de haut en bas jusqu'à ce que le nœud coulant se retrouve à la hauteur désirée. Il aurait pu facilement se retenir lors de la strangulation, mais il se laissa mourir comme un sale lâche ou comme un crétin rempli de courage.

J'étais désormais maître de moi-même et de mon destin. Ma mère, pour sa part, arrivait toujours de travailler au beau milieu de la nuit et donnait peu de nouvelles. Bien qu'elle l'ait fait pour subvenir à nos besoins, je n'avais plus besoin d'un tuteur pour pousser droit. Il m'était même difficile de le faire à l'ombre des arbres, ce qui justifiait amplement mon départ. La vie de débauche est comparable à la rougeole ; il vaut mieux la vivre jeune parce que plus tard le mal est sérieux ! À la sortie de l'habitation, deux pattes d'aigle de taille dinausorienne s'agrippèrent à mes épaules, ce qui me fit pousser un hurlement de douleur causé par la perforation de mes muscles pectoraux et dorsaux. Les gigantesques griffes m'empalaient juste au-

dessus de la première paire de côtes, se servant de la résistance qu'offraient mes clavicules pour soulever ma personne. L'immense homme volant m'avait pris comme proie et m'emportait avec lui vers les cieux. C'est en plein vol au-dessus de la ville vers laquelle mon sang coulait abondamment qu'il s'écria :

Lucifer — « Ton intelligence et la finesse de tes sens n'ont été développées que par toi-même, ce sang qui coule est le tien, celui de personne d'autre... »

Le reste de la phrase me fut impossible à comprendre puisque j'étais rendu faible et près de l'évanouissement. C'est alors que je m'éveillai, dans le lit que j'aurais juré avoir quitté quelque 5 minutes plus tôt. À ma grande surprise, j'étais toujours chez moi. Je repris la clef des champs de façon absolument identique à la précédente.

Une journée passa.

Tableau 6 : le démon de l'impureté

La nuit de mercredi était froide. Je me souviens que les rues étaient très calmes et assombries par l'épais brouillard qui masquait la pénombre des ruelles adjacentes. J'attendais impatiemment mon rendez-vous en grelottant de façon systématique au contact fréquent de la brise hivernale qui me rendait paranoïaque. Les nerfs à vif et sans argent en ce lieu où ma schizophrénie atteignait son paroxysme, je ressentis un vent chaud qui frappait par un tel contraste qu'il était impossible d'en faire abstraction. Un grondement violent couvrant partiellement un lointain battement d'ailes géantes retentit dans une dimension qui dépassait celles qui sont interprétables par nos sens. La sonnerie de ma montre retentit, il était trois heures du

matin. Une immense créature munie de cornes et d'une épaisse fourrure s'adressa à moi :

Asmodée — « Vois-tu cette femme qui approche dans l'obscurité ? Elle est seule, frêle et marche d'un pas épuisé. C'est la victime parfaite pour que tu prouves ta force. Ne me déçois pas jeune recrue, ou tu mourras ! »

Voyant la silhouette de la femme approcher à travers la fumée grise et mourante de la brumeuse rue, je me dévêtis de mon anorak et attendit patiemment l'arrivée de cette chançarde. Elle se mouvait d'un pas tarabiscoté par l'asthénie de l'épineuse journée. Il s'agissait d'un gibier facile. D'un mouvement âpre, je m'élançai dans le dos de la femme et entourai sa tête de mon raglan tout en gardant mon genou appuyé contre sa région lombaire. Avant même qu'elle n'eût le temps de pousser un cri à travers sa cagoule de fortune, je lui brisai la mâchoire contre le coin de brique de l'édifice qui constituait l'entrée de la ruelle. La pauvre femme gémissait en expulsant du sang qui traversait déjà le manteau bien que le coup fut porté depuis peu. Je la projetai par terre dans l'ombre de la venelle, puis l'agrippai fermement par les cheveux qui dépassaient du tissu souillé et la traînai jusqu'au fond de l'allée. C'est en cet endroit que je m'adonnai à la plus grande perversité en frappant l'humaine violemment à grands coups de pied dans les côtes ; je finis par en briser la majorité. Je tirai la victime vers le haut par la crinière et la fit pencher sur un transformateur dont le son camouflait le crime en cours. Je déchirai ses vêtements en regardant Asmodée impassible et sans expression. Les gémissements de souffrance de l'objet que je venais d'accaparer m'empêchèrent de maintenir une érection convaincante, ce qui ne m'empêcha pas de le violer sans contenance. À chaque mouvement animal de bassin que je prenais un plaisir sadique à donner à ma possession, un appel de désespoir et de profonde tristesse tentait de me faire regretter

l'irréparable. Je me retirai de ma victime en éjaculant une semence qui devenait rose en se mélangeant au sang qui recouvrait son dos, puisque redirigé du visage à cet endroit par le manteau. N'ayant plus d'autre choix que d'achever le travail que j'avais si professionnellement entamé, je brandis mon pistolet en direction de la boîte crânienne de la femme au moment où je constatai que j'étais désormais seul avec elle, sans démon complice. Pourtant, ces créatures avaient l'habitude de m'accompagner jusqu'à ce que je sorte de ma crise, ou du moins m'aidaient à m'en sortir. La liberté que je possédais cette fois-ci souleva plusieurs désirs : je voulais voir le visage de la vie que j'allais prendre. Je savais très bien ce que je faisais et le meurtre de cette femme allait m'ouvrir une place dans le groupe et me donner accès à la vie dont je rêvais. Sur cet élan de folie, je soulevai le manteau qui reposait toujours sur le visage de cette personne qui respirait faiblement ; le temps s'arrêta brusquement. Je contemplais le visage meurtri d'une jeune femme, belle, terrorisée, les yeux en pleurs, mais l'expression la plus lisible était celle d'un vif étonnement accompagné d'une peur extrême. Je fixais le corps dénudé d'une créature semblable à moi ; il s'agissait d'un être évolué muni d'un pouce préhenseur ; il s'agissait d'un humain. Je voyais l'intense chagrin et le dégradant manque d'amour en elle, j'étais terrorisé et vaincu par l'écrasante défaite de ce combat dont j'étais pourtant ressorti physiquement vainqueur. En regardant ma mère droit dans les yeux, je reculai de quelque pas puis dirigeai le canon de l'arme vers sa poitrine, où ma première gourmandise eut lieu, et j'appuyai sur la détente. La balle qui sortit du canon de mon nouveau calibre 22 eut à peine le temps de refroidir durant sa course de trois mètres avant d'aboutir directement au cœur de celle à qui j'avais donné le mien, ce qui crispa l'expression de douleur qui était visible sur son visage de façon morbide. Elle était pâle, puis cessa de respirer.

Tableau 7 : le démon de la colère

Je venais d'enlever la vie à celle qui me l'avait donnée, sous les yeux accusateurs de la lune à qui je devais une fière chandelle. Je repris l'arme du crime pour en perpétrer un dernier ; je ne nous laisserais pas retourner en prison. J'étais un animal, une bête à sept visages.

Je te porterai sur des kilomètres

Gabrielle Martin*

1.

Ce n'est peut-être pas la première fois. Je dois être en train de devenir fou.

J'enfonce mon poing dans le sable et il me semble reconnaître la neige. Le froid, et puis l'engourdissement, je les sens jusqu'au creux de mes veines, Maggie. Je sens la neige et puis je te sens toi. Je te sens toi.

Nous avons dû marcher des kilomètres, aujourd'hui. Des milliers de mètres de silence. Le petit marche toujours avec la même insistance, la tête haute, le regard noirci par la peur. Il ne parle pas, moi non plus d'ailleurs, nous marchons sans rien dire et ce n'est qu'à travers le contact de nos mains que je comprends sa colère, que j'aspire sa honte, ce n'est qu'à travers cette préhension de nos muscles que se transmet notre désespoir, et si ce n'était de lui je serais déjà mort, Maggie, je serais déjà mort.

Tu sais ce qu'il m'a dit, aujourd'hui, il m'a dit *ouhibbouka*, je t'aime en arabe, il m'a dit je t'aime avec tout le mépris que peut avoir un petit enfant et moi qui ne pleure jamais, moi qui préfère toujours me taire, j'ai détourné le regard pour retenir mes larmes. Je suis un monstre et il le sait, il me le crache au visage chaque fois que je vois nos mains liées par cette machinerie infernale. J'aurais dû rester en Amérique. Avec toi. Avec toi et cet enfant qui se gonfle en toi. J'aurais dû revenir à temps pour te dire que je ne suis

* Collège Jean-de-Brébeuf

qu'un lâche qui aime se faire croire qu'il peut jouer à la guerre.

J'avais tort, Maggie.

On ne peut que vivre la guerre de tout son corps.

2.

Bonjour Madame la préposée, c'est Magalie, je m'appelle Magalie et je voudrais vous parler un peu car je ne sais plus où m'échouer, Madame, je ne sais plus où me décharger de cette peur qui triture mes nuits, et à qui parler sinon à vous, une parfaite inconnue que j'ai appelée deux heures plus tôt pour parler sans rien dire, pour prendre un simple rendez-vous, et du coup vous avez appris la plus belle chose qui soit, une vie qui se dédouble et se multiplie en moi comme un poison, est-ce un poison, Madame, est-ce un vrai bonheur, ce qui grandit au creux de mon corps ?

Il devait partir huit semaines et puis les semaines se sont transformées en mois, je lui ai téléphoné trois fois, bonsoir Samuel c'est Magalie, c'est Magalie. Je suis enceinte, Samuel. Je suis enceinte de quelques cellules qui bientôt deviendront milliers, je porte en moi l'espoir d'une vie nouvelle et par cette vie j'ai compris que je t'aimerai jusqu'à ce que la mienne s'éteigne. Je t'aime, Samuel. Je voudrais réduire le monde en cendres pour pulvériser les milliers de kilomètres qui nous séparent, et ces mots que tu m'as dits avant ton départ, je ne sais plus, je ne sais plus.

Je l'ai appelé encore, une fois, et puis une autre, l'adjudant Demers n'est pas disponible, peut-être cet homme aurait-il dû le dire tout de suite, l'adjudant Demers ne veut pas vous parler, il se cache de vous et puis de cet enfant dont il n'a jamais voulu, il se cache, il se terre. L'adjudant Demers est un lâche. L'adjudant Demers ne vous aime plus.

Lorsqu'il m'a répondu c'était par lettre, quelques lignes tout au plus, bonjour Maggie c'est Sam, je suis ici et je ne reviendrai plus. Je suis désolé. Je suis le plus détestable des hommes.

Ne garde pas cet enfant.

3.

Et puis cela m'amusait d'imaginer un monde criblé de balles, à mon image. Un monde percé à vide, desséché, amovible. Une vie que je saurais bâtir et déconstruire chaque jour, un non-lieu, sans attente et sans promesse.

J'ai donné mon corps à la guerre. Elle m'a rendu le désert, immense et sans vie.

Je croyais pouvoir m'oublier dans ce terreau infertile, me laisser mourir, me laisser pourrir, je croyais pouvoir y laisser s'agglutiner ma misère, et pourtant je me souviens de la première fois où je t'ai revue à travers les brumes de mon hallucination, la chaleur et aussi la colère, je me souviens de ma colère, Maggie.

Il y avait la sueur qui perlait sur mon front. La soif, la canicule. Je t'ai vue, toi, le ventre boursoufflé jusqu'aux yeux, je t'ai vue dans toute ta solitude et je n'ai pas pu t'enterrer sous mes kilomètres de sable brûlant. Je n'ai pas pu.

Peut-être est-ce toi qui as mis le petit sur ma route. Comme un miroir de mon propre abandon. Après tout, tu étais là, ton souffle sur ma peau, tu étais là lorsque je l'ai trouvé.

J'avais pris la route jusqu'au puits pour remplir les gourdes alors que les hommes se reposaient au village. Le soleil miroitant à travers une brume de poussière.

C'est là qu'il était. Minuscule, presque avalé par sa tunique trop ample. J'ai d'abord vu la peur, celle de me voir là, puis celle d'un enfant pris en flagrant délit. J'ai surtout remarqué ses yeux.

Il tenait dans sa main gauche un dispositif qu'on m'avait entraîné à reconnaître en une fraction de secondes, le temps de tirer son arme pour pulvériser l'ennemi qui le tenait, et pourtant on m'avait averti que c'était affaire courante, que ce serait un enfant ou alors un vieillard, un paysan ou bien sa femme, ce qui est sûr c'est que ce serait un innocent, forcé de trimballer la mort pour faire sauter des contingents en entier, on m'avait averti des dizaines de fois et pourtant j'ai vu son regard embué d'effroi et j'ai senti le sol se dérober sous mes pieds.

À tout coup faut tirer, Demers. Laisser fondre la peur comme un miel.

Laisser fondre l'horreur.

4.

Dehors, c'est la tempête. L'hécatombe. Je suis prisonnière des quatre murs de notre appartement. Échouée, immobile. Je crois que j'attends quelque chose, une catastrophe, ou bien la certitude que mon cauchemar prendra fin d'une manière ou d'une autre, j'attends depuis trois jours et je n'ai plus la force de dire un mot. Je préfère ralentir. M'ordonner de disparaître.

Dans ma tête, la léthargie s'installe. Dans mon ventre, la vie s'enhardit, prend son expansion, force le fonctionnement de mon système. Je porte les aliments à ma bouche machinalement, comme contrôlée par une force invisible. Mon enfant a pris possession de mes muscles. Pendant ce temps, je me laisse mourir.

Je porte en moi le souvenir de cette nuit où j'ai fait l'amour comme on fait la guerre, comme on s'ancre à une terre ; je suis là, j'existe dans mon désespoir d'aimer. Je suis tout ce que j'ai à donner.

Mais à quoi bon vivre de souvenirs asphyxiés, morts de l'abandon d'un seul homme, à quoi bon porter cet enfant qui aura le visage de celui qui a voulu tuer mon amour, Samuel, Samuel. Tu m'as livrée aux loups de ma propre conscience. Je porte en moi le souvenir. Je suis pleine de toi, de ton corps charcuté quelque part au milieu du désert. M'as-tu oubliée, Samuel ? As-tu pensé que je gisais dans la tempête, et le froid qui me fige dans mon inertie, je crois que je ne me relèverai plus. Je suis dévorée par ce ventre qui m'envahit.

5.

Je regarde le petit garçon dormir. Sa poitrine se soulève et puis s'affaisse, un rythme régulier, parfois saccadé, souffle de vie au plus creux de ce désert mourant. Je sens la fatigue qui crispe mes muscles, alourdit mes paupières. Je n'ai pas dormi depuis deux jours, ou du moins pas plus de quelques minutes, celles où mon corps ne pouvait plus lutter contre l'engourdissement, quelques minutes d'un sommeil noir, cauchemardesque. Je préfère encore veiller. J'ai peur de voir le ruban se casser dans notre sommeil.

Je remets plusieurs couches de ce ruban gris chaque jour, parfois même en soirée. Je pense à nos mains liées sous ce ruban. Nos deux vies liées à un fil, ce contact de nos paumes, le seul que le petit puisse tolérer. Si je tente de le prendre dans mes bras, il se hérissé de colère. Je ne crois pas que j'aurais été un bon père pour notre enfant.

Il me parle très peu, je ne connais presque rien de lui, ou bien si, quelques bribes, il s'appelle Ahmed et habite une ferme avec sa mère, il me dit : *Je voudrais voir maman*, ça il me le dit souvent,

maman, il le murmure dans son sommeil, je réussis à en détacher chaque syllabe et tout ce qu'elle porte de solitude. Toutes ces années de formation, et je ne comprends presque rien de ce qu'il tente de dire, seulement les évidences qui se découpent dans chacune de ses phrases. Pour l'instant, je décède, comme si ma mémoire n'avait rien retenu des formations. J'écoute, je bafouille quelques mots. Le poids de mon impuissance me pèse jusqu'au creux du ventre.

Sa mère s'appelle Fathia. Il m'a dit qu'elle aimait Allah et aussi le rose, mais qu'elle ne pouvait porter qu'un voile gris. Il dit qu'il ne croit pas qu'Allah serait fâché si sa mère portait un voile rose. J'ai répondu que non, moi non plus je ne crois pas qu'il serait fâché. Notre conversation s'est arrêtée là.

La nuit prochaine, nous atteindrons enfin la frontière du camp.

6.

Aujourd'hui, j'ai vu une femme au marché. Immense, voûtée, soutenant son ventre à bout de bras, elle souriait de tout son corps, une étoile, la radiation d'un bonheur dédoublé se propageant d'un bout à l'autre du commerce. Elle étouffait la grisaille, les néons, étouffait le monde entier par sa lumière. Soudain, les gens levaient la tête. Lui proposaient leur aide. D'une minute à l'autre, l'épicerie, plongée dans son propre désespoir, se déterrerait de ses cendres. Je suis restée là. Je n'ai pas souri.

J'ai vu cette femme et je me suis vue, gonflée, alourdie, éteinte. Le reflet d'un monde que j'aurais pu atteindre. Si ce n'était des quatre murs de notre appartement. Se refermant sur moi tel un étai. Notre appartement vide de son immensité.

Je crois que mon enfant se ratatine en moi. Qu'il ose à peine gruger mon souffle. J'avance dans l'allée du marché. Je la vois, son bon-

heur, son sourire, j'ai la nausée et l'envie sourde de m'avancer pour plonger ma main dans son ventre. Lui arracher ce qui la comble d'amour.

La femme s'est approchée du comptoir caisse. Un homme l'a prise par la taille. Le rayonnement m'a brûlé les yeux. Depuis, je ne vois rien, je tâtonne, aveuglée par la vision de mon amour toujours vivant.

7.

J'ai agrippé le téléphone de frontière. Ma main valide tremblait, s'ébrouait sous le choc du soulagement qui m'envahissait à chaque respiration, le téléphoniste a décroché, allô, oui bonjour, oui, ici l'adjudant Demers, à l'aide, je vous en supplie, à l'aide, et puis derrière moi un homme a crié mon nom et j'ai laissé tomber le combiné sans dire un mot.

8.

L'infirmière a les yeux pers. Ils doivent changer de couleur, mais aujourd'hui ils sont bleus, reflètent la couleur des murs de ma chambre, bleus comme la mer, ou comme tes yeux, Samuel, c'est comme si tu y étais, tes yeux posés sur moi, je dois rêver.

L'infirmière a le regard grave. Je ne sais plus pourquoi. Peut-être est-ce le sang qui coulait sur la cuvette, le sang qui a souillé mes mains et puis mes jambes, j'ai cru que je mourrais et j'ai pleuré. Ils m'ont amenée ici. Le sang a continué de couler.

J'ai compris plus tard que mon enfant voulait naître trop tôt, qu'il voulait mourir, peut-être, qu'il voulait vivre pour ne plus pouvoir grandir, s'atrophier, rester un amas de chair et de sang, un mollusque privé de nerfs, j'ai compris que mon enfant s'éjectait de moi, de mon ventre desséché, de mon corps sans amour. J'ai vu le sang

perler sur mes jambes et j'ai compris que je ne suis plus qu'une incapable, que sans toi je n'ai pas de courage ou de dignité, que j'ai laissé tomber ce qui aurait eu tes yeux, cette promesse qui maintenant n'est plus.

Je regarde l'infirmière, j'aimerais que tu sois elle, que tu ouvres la bouche pour cracher des excuses, j'aimerais que devant moi ton corps se transperce de mille balles, que tu reprennes le cadavre que j'ai mis au monde et que tu le serres contre toi, que tu constates la mort, l'abandon, la trahison, que tu serres contre toi les débris de mon désespoir, regarde, Samuel, regarde ce que tu as fait de mon amour, mort-né, notre amour est mort-né.

Je te hais, Samuel. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que ta guerre en a valu la peine.

9.

L'adjudant Demers est entré, le corps en lambeaux. Son visage enflé par la morsure du soleil, le regard vide, hagard. Il m'a regardé sans rien dire. Je n'ai pas eu à parler.

À son bras pendait ce qui ressemblait aux vestiges d'un cadavre. Un enfant. Boursofflé, noirci, disloqué. Le crâne percé d'un trou béant. L'adjudant était hypnotisé par son cadavre. Il l'observait en hochant la tête doucement, comme pour acquiescer à une quelconque parole, il hochait la tête de bas en haut en souriant béatement malgré l'odeur et les lambeaux et l'horreur, et je n'ai pas su quoi dire ni quoi faire en voyant l'adjudant sourire à son amas de chair pourrie. Je suis resté là. Immobile devant l'innommable.

— Restez pas là. Vous voyez bien qu'il ne va pas.

Il me regardait, à présent. Secouait son bras, sa main liée à celle du cadavre comme pour démontrer une évidence.

— Vous êtes idiot ? J'ai expliqué la situation au téléphone. On n'a pas mangé depuis trois jours. Le petit a très soif. Faut nous désamorcer cette saloperie au plus vite.

Oui. Je comprends.

— Alors on va où ?

L'adjudant souriait toujours au cadavre. Le sommat doucement de se taire. Le trou béant dans le crâne de l'enfant, couvert de sang sec et noirci. L'éclat de la balle qui défigure son visage.

J'ai rédigé un rapport d'une page pour le Capitaine. Quelques lignes décousues, le fil perdu à travers l'inutilité de mon geste, écrire un rapport, pour qui, pour quoi, à quoi bon écrire un rapport discutant les causes de la folie d'un homme, la folie ne s'explique pas, la douleur et les mots, que peuvent des mots secs et sans vie pour sauver un homme de son propre désespoir, me direz-vous, je n'en sais rien et puis ma rencontre avec l'adjudant m'a brisé les os. J'ai tout de même remis le rapport. L'adjudant Demers en état de choc. L'adjudant Demers en psychose. Samuel Demers confronté à l'horreur de sa guerre, et à la violence aussi, à la violence qui ne s'explique pas même par Dieu, pas même au nom d'une force céleste qui distinguerait le Bien du Mal, le péché de la bonne action, non, rien n'explique l'horreur d'un enfant abattu au nom de quoi, au nom de la guerre, au nom de la violence pour la violence. Je ne suis pas soldat. Je ne suis qu'un ingénieur échoué ici par la force des choses. J'ai tout de même vu la guerre et je crois bien qu'elle ne s'explique pas.

Je me souviens d'un homme qui était revenu au camp il y a de cela plusieurs mois, son arme souillée de sang, son compagnon avait défiguré une femme à coups de poignard, qu'il disait, *j'ai pas pu endurer alors je lui ai fait exploser la tête, j'ai pas pu endurer,*

qu'il répétait. Le sang et les cris, c'était trop, ses mains avaient agi d'elles-mêmes et maintenant son ami mourait et il ne savait plus qui était devenu le bourreau de qui. Il avait pleuré, puis s'était résigné à ce que Dieu ne lui pardonne jamais. Il en a tué beaucoup d'autres par la suite. Personne ne lui en a jamais tenu rigueur.

Peut-être est-ce la guerre elle-même qui finira par juger de ces choses. La guerre qui décide de la vie ou de la mort des autres, comme guidée par des forces célestes. Peut-être sera-t-elle responsable du jugement dernier. Après tout, Dieu semble nous avoir abandonnés depuis longtemps. S'il existe vraiment, il n'a pas de cœur, ou alors il est aveugle face à toute cette misère. Insensible aux pleurs de la femme, aux cris du soldat, à la folie de Samuel Demers. S'il existe, Dieu doit être enseveli sous sa propre lâcheté.

J'ai longtemps hésité à dire quelque chose. Puis, doucement, j'ai fait un pas vers lui. Vous pouvez me suivre, Monsieur Demers. Vous pouvez me suivre et je tenterai de vous aider, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir et je vous donne ma parole, adjudant, je vous promets que d'ici quelques heures, vous n'aurez plus à porter votre fardeau.

C'est terminé. Votre combat s'arrête ici.

In nomine Patris

Vincent Paquet*

Il m'a dit tout doucement : Là, là, fiston, tout va bien, pleure pas. Je pleure pas, j'ai dit, je suis un grand garçon. Mais je pleurais. Alors mon papa m'a dit que tous les jours il y a des gens qui deviennent morts et que personne sait pourquoi. C'est comme ça, c'est les règles. Et puis il est redescendu.

Howard Buten, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*

Je continuais à me blottir contre grand-maman en essayant de ne pas manquer une seconde du spectacle féerique qui s'offrait à moi. On était en plein mois d'août et il neigeait de gros flocons grisâtres. Les cristaux virevoltaient en l'air et dessinaient toutes les formes imaginables et inimaginables en passant devant les immenses réverbères. On se serait cru au Canada, je vous le jure ! Maman disait tout le temps que là-bas il neigeait toujours.

C'est vrai que d'ici, il faut prendre l'automobile et monter vers New York et sa grosse pomme pour la voir, la neige, quand c'est l'hiver. Des fois on y allait, quand Maman elle était encore là pour en vouloir à Virginie – ça c'est d'où Papa vient et où Maman l'avait suivi quand elle vivait assez pour l'épouser – de ne jamais neiger sur nous.

Quand la neige finissait par nous tomber dessus, cela devenait moins drôle, si je peux me permettre un peu de sérieux. Dans la bouche elle avait un goût âcre – trois points pour ce mot-là dans ma dictée. Il fallait selon grand-maman garder la bouche fermée car le silence est d'or dans des moments comme celui-ci. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de doré à ne pas ouvrir la bouche mais – et puis quoi encore ! – elle goûtait mauvais, alors tant pis. Franchement, que Papa neige comme ça sur nous, c'est une chose. Mais il aurait pu au moins se forcer à goûter bon, le tannant. J'en ai fait part à grand-maman, d'ailleurs, mais elle ne voulait rien savoir et elle m'a dit : « Bon Dieu laisse les morts tranquilles ! » S'ils sont morts qu'est-ce qu'ils en ont à foutre d'être tranquilles ou pas ? Et puis d'abord c'est lui qui neigeait sur moi et pas le contraire. Qui est-ce qui dérangeait qui alors ? Moi des fois les vieux...

On ne peut pas dire *Papa neigeait*. On doit dire *il neigeait Papa*. Le verbe neiger, comme le verbe pleuvoir et le verbe falloir, n'est pas trop copain avec d'autres sujets que Il. Ça perd de son sens, si je peux me permettre. Un jour quand je serai un nminent auteur j'irai à l'Académie française et je leur demanderai avec le même accent hautain qu'eux : « Quand ton Papa devient de la cendre et tombe du haut du ciel, on dit Papa neige ou il neige Papa ? » Et vlan !, un à zéro pour moi.

Je me rappelle quand Papa m'a annoncé qu'il voulait neiger. Je faisais des miennes et lui faisait de grandes simagrées et il disait : « Bon Dieu mais c'en sont des manières ! ». Je ne comprenais pas. J'avais pourtant demandé à ma professeure comment devenir un nminent auteur et suivi à la lettre la solution qu'elle m'avait prescrite comme une docteure, mais sans l'uniforme : l'immersion dans les livres dès un jeune âge. C'est un Papa en furie qui m'a appris la différence entre immerger et immersion et la raison pour laquelle c'était con, et je cite, d'avoir renversé la bibliothèque pour nager

* Collège André-Grasset

dans les bouquins. Il a fini par dire en prenant l'accent français de Maman : « Grandis Putain ! ». Dieu du ciel... même Gandhi n'aurait pas fait long feu avec toi ; il faudra bien qu'on lance mes cendres dans le Gange comme pour lui. Le Gange, je ne suis pas un débile, je sais que c'est au même endroit que naissent les cochons d'Inde. Le Dieu du ciel aussi, je le connais. Mais Grandis Putain et Gandhi... alors là, aucune idée. Ils devaient être frères. Des niments auteurs comme moi, peut-être.

Avant d'aller voir Papa s'incendier puis avant de le lancer du haut du Richmond Cremation Crèmerie comme je l'appelais en me bidonnant de donner des noms drôles aux choses, il a fallu m'acheter un costard, comme on dit. Et ça, Monsieur, c'était moins drôle. Il a fallu y aller avec Grand-maman parce qu'à ce moment-là, Maman mangeait déjà les fleurs du mal par la racine, comme aurait dit Baudelaire. Grand-maman, je la trouve moche, elle ne veut jamais rire. Même quand j'ai décliné le nom du crématorium jusqu'à crème à raser, elle n'a pas trouvé ça drôle. Moi des fois les vieux...

C'est donc Monsieur Costaud qui m'a vendu mon costard et je n'ai pu réprimer un rire d'éléphant lorsque j'ai pensé à ce jeu de mot digne de Shakespeare au moins. Il m'a traité d'insolent, j'ai levé les mains et crié : « Mais non je suis innocent ! » Molière aurait été fier de mes calembours subtils, Dieu du ciel qu'il aurait été fier. Monsieur Costaud a épinglé un lys sur mon costume lisse et ma grand-mère lui a donné une liasse de billets.

J'aime bien les lys. Lys. Le bruit que ça fait sur ma langue, il chatouille. Lys. Avant à la maison on en avait plusieurs car ils étaient les fleurs préférées de Maman. Maintenant si j'en ai c'est pour aller les porter sur Pierre, les dimanches. Pierre c'est un gros caillou qui tient compagnie à Maman au jardin des morts, plus communément appelé cimetière. Il me parle, des fois. Un peu timide, le coquin, si

vous voulez mon avis. Il est écrit sur Pierre : *On n'oublie jamais*. Alors ça c'est vrai qu'on n'oublie jamais. Sauf les mauvais films, moi je dis qu'eux on les oublie.

Le seul mauvais film que je n'ai pas oublié c'est *Des rats et des hommes* ou quelque chose du genre. Il y avait un gros taré trop con pour comprendre ceci ou cela qui était tué par son seul ami parce que cet ami l'aimait à mourir. Pourquoi je m'en souviens, c'est que Papa était encore blagueur ce soir-là. Quand il titube et qu'il a le nez rouge, c'est son personnage. Son personnage il parle anglais parce que Papa vient d'ici, de Virginie. D'habitude par contre il respecte les origines de Maman et il parle en français comme il se doit.

En tous cas quand il a bu il est drôle mais à bonne distance, si je peux me permettre, parce que sa grosse bedaine déménage en s'il vous plaît et qu'il peut vous mettre sa grosse patte n'importe où et vous transformer en 101° dalmatien comme ça paf ! Quand Papa est Papa, il appelle Maman *chérie* et quand Papa est blagueur, il appelle Maman *salope*. Eh bien oui elle porte des salopettes, et moi aussi d'ailleurs. Pourquoi je n'ai pas le droit d'être salope moi aussi ?

Trêve de jalouserie, comme on dit. Le Dieu du ciel il n'aime pas ça de toute façon la jalouserie, alors à quoi bon, hein ? Reste que ce soir-là, quand Maman a crié plus fort qu'à l'habitude quand ils jouent à la chamaille, j'ai su que le numéro de Papa avait dépassé les bornes fontaines, alors j'ai couru vers le téléphone rouge qui depuis le dernier incident du genre a été installé pour appeler le sheriff et son étoile et son revolver comme dans les films, d'un coup que Monsieur Papa récidive. L'idée du téléphone ne vient pas de moi ; pour les plaintes et tout le tralala adressez-vous au juge et à ses cheveux bouclés à la con.

Il n'y avait ni preux sheriff chasseur de hors-la-loi ni revolver quand j'ai ouvert la porte. On n'a plus la police qu'on avait, si je peux me permettre. Moi quand je serai un imminent auteur, dans mes histoires les personnages en détresse se feront sauver par des soldats armés de mitraillettes cracheuses de feu. Et ils les défonceront les portes, bon Dieu, pas comme le gros agent armé d'un calepin qui se tenait devant moi. Depuis quand les héros sont-ils censés sonner à la porte ? Hé, ho, Caporal !, ça barde, ici, que je lui ai dit ; veux-tu prendre le temps d'enlever tes souliers et de les cirer, tant qu'à y être ? Et puis tu fais quoi avec ton calepin, tu veux prendre des notes ? Veux-tu une visite guidée, un coup parti ?

Il a dit oui, le cabotin. Alors là... On a fait tel que Monsieur le désirait le tour du domaine et moi un tour de bagnole à flics après que Monsieur ait fait des oh ! et des ah ! et puis appelé les renforts pour Papa enfermé dans la salle de bain et Maman sur le sol qui grimaçait en se tenant le flanc gauche. J'ai dit avant de partir : « Maman décidément quand tu as peur tu deviens blanche comme un linge à vaisselle » et puis ensuite j'ai regretté d'avoir été importunant avec elle.

Elle puait la rôtisserie, la voiture du gros agent. En exhibant un carton sur lequel on lisait *quart de poulet poitrine*, j'ai pris ma voix de truand et j'ai dit : « Hé ma poule tu fais rien pour qu'on cesse de t'appeler poulet ! » Puis j'ai ri. Mais j'ai arrêté de rire quand j'ai compris où on allait. Oh là là !

Rendu au poste j'ai saisi l'ampleur du piège qu'on m'avait tendu. Saperlipopette, Arsène Lupin n'aurait pas été fier, oh non ! Pris en cage comme un amateur. Le gros agent me regardait à travers la baie vitrée comme si j'étais dans un bocal, sauf qu'il n'y avait ni eau ni poisson mais seulement un papier et un crayon et un bureau et moi. Quand il est entré j'ai encore pris ma voix rauque d'acteur

de film noir et je lui ai dit : « Hé l'ami t'aurais pas une clope à me passer ? » Je crois que je lui ai fait peur ; il est reparti un instant. Sauf qu'après mûre observation de la chaise en métal qu'il a ramenée avec lui en faisait tout un fracas, j'ai compris que j'avais eu tort. Eh bien ça arrive, même aux plus durs des criminels.

À ce que j'ai cru comprendre il voulait que j'utilise son matériel scolaire. Elle est bien bonne, celle-là. J'ai dit : « Vous vous prenez pour Madame la professeure ? » Il a régurgité de quoi avec son jargon de flicaille et j'ai compris que non, ça n'avait rien à voir avec l'école. D'après moi, le gros agent, c'était une connaissance de Pierre la roche à Maman, parce qu'il répétait : « On n'oublie jamais, on n'oublie jamais. »

On n'oublie jamais c'est vrai, mais ça fait mal des fois de penser à ce qu'on a oublié ou à ce qu'on veut oublier ou à ce qui s'est glissé dans l'oubli sans pour autant être oublié mais qu'on pense être oublié. J'avais un crayon, une feuille et une mémoire. « Dessine, écris », qu'il disait. Un coup parti j'aurais pu sculpter peut-être ? Non mais ça va faire les manières grossières ! Je ne voulais pas penser à ce que j'avais vu sans quoi j'aurais encore fait des miennes et je n'aime pas faire des miennes alors je n'ai pas pensé à ce que j'avais vu. Tiens, un raisonnement impeccable. Deux à zéro pour Socrate alias moi.

« Rappelle-toi, rappelle-toi », qu'il disait, comme au rythme d'un métronome. « Na na na, na na na », que je lui répondais sur le même tempo. « Tu ne pars pas sans que tu aies fini ta déclaration », qu'il me rétorquait. Elle est bien bonne celle-là, ma Déclaration ! Monsieur me prend pour Benjamin Franklin. Hé !, ho !, je suis un enfant et j'ai un vocabulaire hors pair, mais à vingt-deux heures j'ai l'habitude de voyager au pays des éléphants et de la princesse du Temps, okay ? Ce que mes racines anglophones ressortent, quand je

m'emporte. Mais mes connaissances linguistiques ne l'ont pas dompté, le gros. J'ai voulu l'appeler señor pour faire drôle, mais j'ai laissé tomber. J'ai plutôt dessiné un gros rat et un gros monsieur en disant : « Tiens voilà ce que je me rappelle de ma soirée : un film de merde. » Il m'a donné un carton et dit : « Recommence ».

À vingt-trois heures on n'était pas plus avancés, lui et moi. J'ai dit : « Hé mon pote si tu veux retrouver ta femme et tes enfants tu ferais mieux de me relâcher sinon gare à tes fesses ! » Rien à faire. Décidément, c'est qu'il était décidé à ce que je me décide à dessiner, le fin renard. Alors je l'ai dessiné, lui, avec un chapeau de cowboy comme tout sheriff se respectant et une mitrailleuse cracheuse de feu et je lui ai dit : « Tiens tu demanderas ça au Père Noël, Caporal. »

Mauvaise réponse, qu'il m'a dit, tu devrais plutôt me parler des bêtises de ton Papa.

Il me fixait avec ses gros yeux de graisse de bacon comme on dit, alors je me suis emporté et je lui ai crié et crié et crié que selon le Dieu du ciel – qu'à ce moment je pointais avec mon crayon – jamais on ne devait trahir son Papa, jamais. C'était écrit dans la Bible et dans le ciel et dans notre cœur, dixit Monsieur le curé.

J'ai pris un autre de ses papiers sur lequel j'ai griffonné pendant qu'il me regardait d'un air de carpe. J'ai dessiné un gros barbu et un rocher comme Pierre sur lequel j'ai écrit : *Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent dans le pays...* Et puis bon je ne me rappelle plus de la fin.

Je lui ai tendu mon chef-d'œuvre et il s'est tu. Croyez à mon air sidéral quand je l'ai vu empoigner une feuille et se mettre à y des-

siner. Sa grosse patte avalait littéralement le petit crayon.

Il m'a tendu une feuille avec un jumeau de mon rocher sur lequel était écrit : *Tu ne tueras point.*

Il m'a ordonné de réfléchir à ça et il a quitté la salle.

Sur le coup de l'émotion j'ai crié victoire, mais ça c'était avant que trente minutes plus tard Grand-maman fasse éruption dans la salle comme un volcan habillé d'une jaquette fleurie. Elle m'a dit : « C'est beau mon grand, mon Dieu que je m'en suis fait pour toi. » Mon grand, c'est déjà flatteur, mais qu'elle m'appelle mon Dieu, je n'en demandais pas tant. D'après moi les journaux font déjà grand cas de mes exploits de hors-la-loi.

En tout cas en arrivant chez Grand-maman j'ai vu les couteaux de cuisine et tout a commencé à se gâter parce que ce que je disais tantôt qui s'oublie, mais qui ne s'oublie pas réellement, est sorti de mon oubli pour rentrer dans ma mémoire ou quelque chose du genre et puis merde. Ensuite j'ai fait des miennes et je ne me rappelle plus de ceci ou de cela pendant quelques minutes. Je me suis réveillé dans un lit qui sentait la boule à mites et je me suis dit *ah bon voilà le lit d'invités*. Nenni, Monsieur, c'était le lit de Grand-maman. Là tu parles, moi qui avais cru depuis toujours que les vieux dormaient dans des cercueils pour économiser du temps. Eh bien. Eh bien.

J'ai passé une nuit d'enfer, mon ami, mais pas d'enfer comme dans mon champ lexical d'enfer ; d'enfer comme dans *Kandahar, c'est l'enfer*. Cultivé, hein ? Je n'ai pas rêvé à la princesse du Temps ni à ses amis les animaux mais à des lys qui brûlaient. Lys lisse ça sonne bien mais lys en feu ça sonne mal alors je pleurais et pleurais. Mes mains s'enflammaient quand je tenais les fleurs ; ça faisait mal et je criais. Les fleurs elles devenaient des lames et les flammes

dans mes mains, du sang. Papa prenait un couteau et courait vers moi alors je criais de plus belle mais de près ce n'était finalement rien et il me prenait dans ses bras et les lys n'étaient plus qu'une volée de cendres qui tombait du ciel sur mon visage en pleurs et Papa disparaissait.

Le lendemain j'ai demandé à Grand-maman si le Dieu du ciel dans sa paperasse de commandements il avait donné un ordre quelconque, parce que moi je préférais honorer Papa que de ne pas tuer et puis le rocher aussi, il mettait cette phrase avant, comme moi.

Elle a eu l'air de ne pas trop saisir puis m'a dit que tous étaient égaux dans le cœur du Dieu du ciel, alors sûrement que ça allait de même pour les phrases. C'était con, comme raisonnement, moi je vous dis. Ah les vieux.

Avec tout ça, quand la journée même on a visité l'hôpital, j'étais d'une humeur de corneille – c'est-à-dire mauvaise. Ils se prennent pour qui à m'empêcher de poursuivre mon parcours de n imminent auteur à l'école, hein ? Comment je vais faire, moi, pour écrire des *The Sound and the Fury* et des *La vie devant soi*, dites-moi, si je ne vais plus à l'école ? En tout cas on a attendu et attendu et attendu et attendu et finalement pu entrer voir Maman dans sa chambre.

Oh la vache ! Non, pas Maman la vache, mais l'état général de Maman. Les tuyaux et tout, de toutes les couleurs. On aurait dit un sapin de Noël, si vous me permettez. Et puis il y avait le machin-chouette-cardiogramme qui faisait un petit bip bip bip bip. La médecin, elle est venue et elle a parlé à Grand-maman à propos de débrancher un appareil quelconque. J'espère que ce n'était pas la lumière qu'ils voulaient éteindre ; j'ai certes peur des lames, mais du noir aussi, vous savez. Je me suis approché de Maman et j'ai dit : « Allo le sapin comment ça va ? » Elle n'a pas répondu alors

j'étais fâché et je l'ai boudée pendant que Grand-maman, elle parlait à la médecin. Elle faisait des oui, oui et des bien sûr, je comprends, en hochant la tête comme le joueur de hockey en plastique sur le tableau de bord de la voiture que Papa conduisait. La médecin elle a dit : « Désolée d'avance et bonne chance pour les épreuves », et je me suis dit *mais les Jeux olympiques ne sont pas avant un an et demi : quelles épreuves ?*

En tout cas j'ai vite compris qu'on ne parlait pas du 100 mètres crawl, non mon Michael, mais plutôt de mort de deuil de funérailles et de pleurs. Parce que oui bon ! ça m'arrive de brailler surtout quand Maman décide de mourir. Puis j'ai décidé que je poignarderais Grand-maman vu qu'elle avait débranché la machine de Maman et parce que je devais honorer Maman autant que Papa. Ensuite j'ai pensé à *quoi bon, je ne pourrais même pas, les couteaux me font flipper maintenant.*

Le jour suivant il fallait l'enterrer dans le jardin des morts qu'on appelle cimetière pour qu'elle puisse mieux repousser, vivre son autre vie comme les chats et ensuite remourir comme toute personne qui se respecte. Je me demandais si en renaissant elle allait avoir changé. Je l'aimais bien comme elle était, Maman, mais entre nous des cheveux bruns, peut-être que ça l'aurait avantagée dans la vie.

Ensuite il y a eu la messe et la cérémonie et tout le tralala qui ont passé assez vite parce que j'ai encore fait des miennes en entendant des gens dire que Papa avait été un méchant dans l'histoire et j'ai crié en plein office que je tuerais quiconque prononcerait encore une idée du genre.

J'ai passé le reste du temps sur la banquette arrière de l'automobile à Grand-maman.

Je me demande comment ils font les vieux pour conduire ; ils n'ont

pas peur de mourir au volant ? Moi chaque fois que je suis dans la voiture à Grand-maman je mets mon casque de bicyclette, on n'est jamais trop prudent.

En tout cas, une fois calme j'ai au moins pu aller me présenter à Pierre, parsemer d'engrais l'endroit où Maman a été plantée et puis arroser le tout. Sacré pouce vert que je suis. J'ai aussi découpé son visage de notre photo de famille et puis j'ai dit : « Pierre conserve bien ce cliché, je reviendrai le recoller une fois que Maman aura repoussé. » Et j'ai souhaité bonne nuit aux deux.

Le lendemain tout recommençait. Pas l'école, oh non !, parce qu'ils avaient encore dans l'idée de bousiller ma carrière de n imminent auteur. Je suis plutôt retourné au poste voir le gros agent qui n'avait ni bougé ni changé de chemise ni brosse ses dents. Il m'a dit : « Ce qu'il est intéressant ton dessin de rat et de monsieur, dis-m'en plus. » Je lui ai répondu que je ne me rappelais plus du nom du film exactement et il m'a dit : « Regarde petit. » J'ai regardé ; il avait amené un tout petit écran. J'ai vu clair dans son jeu et j'ai caché mes yeux comme la première fois et la seule où j'avais vu cette scène du petit monsieur qui tue son meilleur ami taré qu'il aimait à mort. Ce soir-là, quand dans notre téléviseur le petit a tiré sur son ami Lennie, j'ai entendu Maman en même temps qui criait et aujourd'hui là maintenant j'ai réentendu Maman hurler ; et pendant que Lennie, il s'affaissait une seconde fois sur le sol dans le petit écran, Maman je l'entendais s'écrouler sur le tapis de la chambre. Je me suis levé pour courir vers le téléphone rouge avec mon visage rouge de colère et de larmes et le gros agent m'a attrapé et dit : « Ça y est c'est fini mon grand. »

Une seule seconde, une seule, et la fatigue m'a fait oublier les commandements. Quand il a réussi à m'asseoir, Caporal il m'a dit : « C'est bon tu te souviens ? » Et j'ai fait oui de la tête, sale con que je suis. Je voulais sortir de là, aller regarder Maman pousser dans

son jardin et écrire ma prose et devenir un imminent auteur. Caporal m'a dit que c'était compréhensible que je veuille partir et que pour ton bien, Papa, il fallait que je parle. Il a dit que ce n'était pas ta faute comme le petit qui tuait son gros taré d'ami, il l'avait fait par amour et puis que je t'aiderais en écrivant puis en témoignant puis en disant que tu étais ton personnage ce soir-là et non toi-même et que donc ce n'était pas ta faute et le jury serait et je cite *clément* avec toi.

À l'instant où j'ai signé ma Déclaration, j'ai su que j'étais aussi coupable que toi.

Ils m'ont ensuite refoutu sur le banc de la bagnole à flics et on est partis vers un grand immeuble qui ressemble à un bunker et qu'ils se bornent à appeler « palais ». Palais, palais, ils ont le palais facile je te dis Papa. Sur la route je me suis imaginé mon exécution. Mon meurtre. Mon parricide.

Dans leur palais ils m'ont encore fait signer des stupidités et moi je ne voulais plus, je voulais plutôt mourir, mais ils m'ont forcé et c'est à ce moment, quand j'entrais main dans la main avec Caporal dans la salle qui sentait la Justice à la con, que je t'ai vu assis dans ton petit compartiment de bois. Tu as levé les mains pour me saluer, mais j'ai vu qu'elles étaient menottées comme dans les films de gangsters, mais je n'avais plus envie d'être un gangster. J'avais envie d'être Superman, Batman, peu importe Papa, pour venir te sauver des méchants avec leurs perruques de juge et leurs Déclarations. Au lieu de ça je t'ai crié : « J'ai péché, Papa, j'ai péché, je t'ai trahi ! » Ton regard a tout de suite changé. On aurait dit que tu ne voulais plus être sauvé et tu m'as lancé un regard comme on fixe un être pitoyable, abject. Un coupable. Tu ne me reconnaissais plus.

Puis tout s'est déroulé très vite et je n'ai rien saisi sauf lorsqu'ils ont appelé mon nom en rappelant que j'étais ton fils. Ils m'ont dit : « Parle petit parle » et j'ai refusé. Refusé comme j'ai refusé ensuite qu'ils t'emmènent pour te brancher, toi, contrairement à Maman qu'ils ont débranchée. Ironie. Refusé parce que j'ai pensé au gros agent avec sa chaise de métal dans l'aquarium de mon interrogatoire, seulement qu'elle était branchée à une prise de courant où j'aurais voulu courir pour y mettre mes doigts et partir en fumée à ta place. Ils ont décidé de lire ma Déclaration et j'ai entendu mes écrits au loin débités par un gros monsieur en toge. Je voulais devenir un imminent auteur et être lu partout dans le monde Papa, sauf ici. Ici mes mots signifient ta mort.

Je t'ai tué. Je l'ai su à cet instant.

Mais tu vois Papa on n'oublie jamais ; ce qu'ils ont récité à ton procès est le témoignage de ma mémoire. Et quand le courant aura parcouru tes veines et fait exploser ta tête, quand ton corps sera retombé tout flasque sur le siège en métal, quand on t'aura incendié, je prendrai tes cendres, je les jetterai du haut du crématorium. Tu iras dans le vent chercher Pierre et Maman et tes cendres se poseront ici, sur la tombe où j'achève mon œuvre digne d'Homère et où Maman poussera bientôt et où tu pousserai avec elle, et je vous cueillerai tous les deux, et tout redeviendra comme avant.

Tout redeviendra comme avant.

Je suis sept

Karine Poirier*

* Collège Jean-de-Brébeuf

IMPUR

Voici ma femme immense aux jambes ouvertes
comme une fleur éclatée
elle vous invite de ses sourires
et de ses jupes absentes

voici ma femme aux dents luisantes et au cuir épais
elle vous aime comme un roi
à l'aube de son règne
voici ma femme offerte

son cœur est un oiseau de sel, amer et figé
las de se battre il ne bat pas plus
c'est une forme vide et mécanique
qui dort sans rêver
voici ma femme austère

*les draps bavent sur le parquet
épuisés de la nuit
usés à la corde de corps qui s'entrechoquent
les draps coulent par terre
l'amour coule par terre
la chair chauffe jusqu'à en brûler
et les corps coulent par terre*

sa peau est un tissu de fièvre
tendu sur l'horreur de ses os
comme une robe absurde :
elle ne croit en rien

elle vous aime comme elle peut
de ses lèvres gauches
de ses doigts brisés
de sa peine énorme
elle vous aime comme elle peut
prenez-la comme il faut

*le soir est rouge
les ongles tracent des sentiers entre les épaules
petites joies aiguës
cambrées et sans souffle*

voici ma femme mauvaise

VORACE

J'accumule en mon ventre le sucre de tes rêves
des certitudes plein l'estomac
je me sens nauséux
je recrache en morceaux des sourires disloqués
que tu cueilles comme une denrée fragile

je te ronge au mieux de ma mâchoire
pour que tu ne sois plus
qu'un crâne debout sur un os
avec contre la gueule
un fantôme d'éclat de rire

j'ai en vrac dans les gencives quelques molaires couleur de terre
qui sont comme de petites pierres mortes
et qui mâchent avec paresse
des restes de fantaisie

des reliefs d'ambition me traversent le corps
engluent les organes
irritent les parois
il me remonte dans la gorge un goût atroce de miel

je pisse des utopies mal digérées
qui s'échouent par à-coups
et que les enfants boivent pour faire briller leurs yeux

il te reste une image pâle de ce que tu aimais
un souvenir qui goûte l'eau
et par terre
une crasse épaisse de gaieté rance

LÂCHE

Vous m'avez vue détruite
les genoux coulés dans le carrelage
les genoux détruits
vous m'avez vue petite réduite pulvérisée
je ne bougerai pas

vous auriez voulu que je construise des mondes nouveaux
pour qu'ils soient dans vos yeux
vous auriez voulu que je ramasse vos désastres
que je replace vos cœurs tombés
vous auriez voulu que je sois autre
mais je ne bougerai pas

vous vouliez les caresses de mes mains vides
les faveurs de ma bouche
mais j'y broie du silence
je colmate les trous que l'horreur a creusés dans mon ventre
jamais je ne bouge

*tout a un goût de monde déjà conquis
à quoi bon
agiter les bras
si ma dépouille est sauve
et si ma tête résonne sans bruit
à quoi bon marcher face contre orage
vers une vie sans contours
si on peut se couler dans les choses en suspens*

j'aimerais me perdre sans visage
me cacher longtemps et n'être plus rien pour rien
j'aimerais être une disparue
vous regarder accomplir des choses qui sauront vous réjouir
combler vos esprits lourds
je ne bougerai pas je ne serai rien je ne bougerai pas
je ne ferai rien
je ne ferai plus rien

JALOUX

Sarah a le droit
de fondre ton torse dans le moule de ses paumes
d'user ta peau avec sa peau
jusqu'à être rouge contre rouge

elle peut compter les souffles que tu échappes dans son cou
cou plié pour mieux s'offrir
corps en courbes mendie tes doigts
doigts fébriles sèment leur envie
en parcourant son ventre

j'aimerais pouvoir être autre
pour comprendre comment tu aimes
sécher mes lèvres au sel de tes baisers
j'aimerais être pour toi

Sarah est belle
quand elle s'éteint pour n'être plus
qu'une flamme unique
presque hors de portée
quand elle finit par se donner

Sarah belle quand elle s'agite pour toi
et toi
muscles ouverts pour accueillir
déliés et grands pour elle
muscles qui se tendent et qui brûlent
et puis moi qui ne suis rien
ou du moins pas grand-chose
autre qu'une forme qu'on oublie

je pense aux cris qui naissent dans sa poitrine
pour finir sur l'oreiller
j'ai la bouche qui pleure et qui s'énerve
avec pour l'emplir une langue raide et fiévreuse
des yeux fanés sous un front en peine
et un sexe crevassé

je suis une chair qu'on ne nomme pas

FIER

Vous m'aurez dégoûté de vos rires plastiques
de vos mots tellement blancs
de vos corps qui ne parlent pas
j'ai pris ce qui de moi n'avait pas croupi de vous
j'ai broyé vos mensonges en chemise
et je suis parti

j'ai grimpé jusqu'à ce que plus rien ne grouille
je ne vois plus en bas
les belles choses se figent et ne s'effritent pas
le sol est sans crevasse
la mer est sans remous
et je m'aime mieux que tout

vous êtes petits dans un monde qui tombe
vous êtes horribles sales et guettés de nausée
le front sillonné par des inquiétudes d'imbéciles
et des gouttières dans les joues
quand on vous tire la peine des yeux :
petits monstres fragiles et secoués de hoquets,
petits monstres pitoyables
je vous oublie

vos corps brisés ont pris la place du néant
votre douleur est claire
vous jetez des cris en l'air et ça me fait sourire
massés au fond de la gorge d'un abîme de roc
peaux dépareillées, on ne sait pas
où finissent les uns où commencent les autres :
moquette de suppliciés
hurlant sans paroles

je vous oublie

l'or a pris son temps
mais il m'est apparu
je resterai grand loin de votre image
je resterai bien
et vous vous effacerez

CUPIDE

Je vis sur le fil d'une musique
immense et douce comme une croupe de femme
j'ai pour me plaire le rythme de l'infini
j'y calque ma vie pour mieux être

l'orage a grondé quatre fois
sur vos têtes immondes
j'ignore le son de vous qui hurlez
collés à votre peur

j'ai pour me plaire des jardins tellement verts
qu'ils en délavent le ciel
le son des enfants qui jouent
à ramasser les pierres
la lumière sur la neige
vivante et douloureuse
l'horreur qui s'étouffe avant même de poindre
le sourire d'une fille au-dessus de ses seins
des colliers de joies
suaves et rêches
accrochés à mon cœur
et qui pendent d'être lourds
à mon cœur si léger

je vous vois diminués
piteux tristes et chétifs
je n'ai rien à offrir
j'attends de vous regarder cesser de trembler
vous ne cessez pas

je n'ai pour m'occuper aucune sorte de remords.

des pleurs en rafale dans la gorge
il y a vos mains qui implorent
et sous mon front sévère
des genoux qui n'osent prier

j'ai pour me plaire les cris d'une ville sous un ciel blanc

RAGEUR

J'aurais pu faire des traits énervés sur ta figure
des châteaux de poussière avec tes cheveux vieux
crépiter avec rien en oubliant la forme de toi
crépiter avec rien, rivaliser d'ombre
avec mon sommeil
j'aurais pu m'inventer des soucis
ou des épouvantes
quelque chose de fragile
loin du monde

il n'y a pas beaucoup de choses vivantes
je suis seul un peu triste soumis
grand parmi les squelettes
de souvenirs affaissés
le dos fatigué,
je suis seul

j'ai bientôt trop vécu
trop d'images sous les paupières
des griffures colère à la surface du monde
des crachats goudron dans la nuit sur le sol
la nuit est froide et j'en ai fait le tour,
comme un mendiant

ma femme méchante je l'ai quittée
en même temps que le soleil des matins phares

j'ai tracé des chemins de ma vie jusqu'au bout
la tête comme un cheval désarçonné
j'ai nié très longtemps mes batailles contre quoi
je ne suis allé nulle part

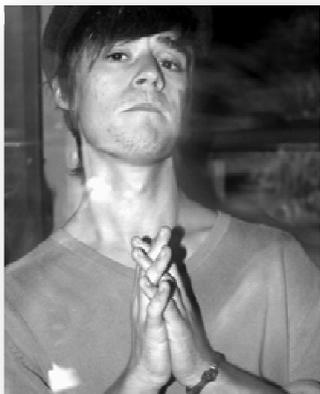
arrêtez de faire des paysages que je n'habite pas
je suis à l'endos de ce qui reste
mais il ne reste rien
je n'ai rien que j'adore
une grosse fille détestée
pendue comme une putain
je n'ai rien
il fait sombre
arrêtez de gémir avec ma voix
de vous battre avec mes bras
et d'imiter le monde
quand j'ai les yeux baissés

Présentation des lauréats

Jonas Fortier

Cégep du Vieux Montréal

Jonas Fortier est né le 22 mars 1992 à Montréal, où il a toujours vécu. C'est à l'école alternative Le Vitrail, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, qu'il a fait ses études secondaires, et qu'il a eu l'occasion de développer une passion pour les livres. Ce sont eux, dit-il, qui lui ont donné le courage de se risquer à l'écriture et qui ont constitué pour lui une intarissable source où puiser son inspiration. Il allait donc de soi, pour ce jeune auteur en herbe, de poursuivre son cheminement artistique en création littéraire au Cégep du Vieux Montréal. L'avenir allait d'ailleurs lui donner raison, puisque cette année, il a su se tailler une place de choix au palmarès des lauréats du Concours littéraire Critère dont il a remporté le troisième prix, d'une valeur de 700 \$. Une brillante façon s'il en est de souligner la fin de ses études collégiales !



« Dès le secondaire, [nous dit-il,] un prof de sciences nommé Philippe Savard m'a appris à m'intéresser et à m'enthousiasmer. Je lui dois beaucoup : par nos conversations, j'ai appris à m'ouvrir et à réfréner mes préjugés. » Pas étonnant, alors, que le jeune homme soit perpétuellement en quête de nouveauté ! Curieux de tout, il cherche à approfondir sa connaissance de l'art et à percer

les secrets de la nature. La part de mystère de chaque chose l'interpelle au plus haut point. C'est sans doute la raison pour laquelle il aborde la littérature avec autant de recueillement. À ses yeux, celle-ci constitue quelque chose de sacré, une porte ouverte sur l'introspection. « C'est en lisant *Paroles*, de Jacques Prévert, que j'ai entrevu pour la première fois les possibilités innombrables qu'offraient la poésie et la littérature », raconte-t-il.

Au cégep, deux de ses professeurs allaient aussi l'initier aux théories entourant les langages littéraires. Luc Bouchard, d'abord, puis Luc Courchesne. Ces derniers l'ont beaucoup marqué et lui ont fait découvrir une pléiade d'auteurs qu'il prend plaisir à lire encore aujourd'hui. Il a également eu la chance de bénéficier des conseils et de la passion contagieuse de M. Courchesne qui l'a accompagné dans un projet d'écriture.

Dans ses temps libres, Jonas Fortier aime écouter du jazz et jouer de la guitare, mais contrairement à ce que font beaucoup de gens, qui profitent de leurs loisirs pour prendre congé de leur travail, le jeune homme n'est pas sitôt sorti de la classe qu'il éprouve à nouveau le besoin de s'entourer de livres ! Chez lui, le dilettante et l'étudiant-chercheur sont intimement liés.

Et que lit-il donc, pour être aussi absorbé ? « J'ai depuis peu découvert [...] deux auteurs qui me chavirent [, confie-t-il] : Paul-Marie Lapointe et Gaétan Soucy. À leur manière, lyriquement ou narrativement, ces écrivains ont façonné des mondes de mots qui se laissent observer, mais jamais apprivoiser. [...] [En lecteur exigeant, Jonas aime particulièrement sentir] que l'auteur est présent, qu'une pensée [lui] est offerte, qu'un livre n'est pas qu'une chaîne de mots. »

S'il adore, en voyageur immobile, voir du pays en compagnie de Jack Kerouac, le jeune homme prend parfois aussi le large à pied ou à bicyclette, en forêt ou dans le dédale des rues de Montréal ou de Québec. Pour le plaisir de se promener, mais aussi pour réfléchir à son avenir. Il compte bien poursuivre ses études littéraires à l'UQAM ou à l'Université de Montréal, mais son insatiable goût de la découverte l'incite à ne pas se contenter d'une seule discipline... « La musicologie, la philosophie, la linguistique... [Que] choisir ? », se lamente-t-il. Telle est la question.

En attendant d'y trouver une réponse, Jonas Fortier lit, écrit, se prélassé en sirotant un café, attentif au déclic, au grand raz-de-marée qui l'emportera bientôt vers de nouveaux horizons...

Mireille Fournier

Collège Jean-de-Brébeuf

Les enseignants du Collège Jean-de-Brébeuf ont de quoi être fiers : une de leurs étudiantes de première année, Mireille Fournier, a fait rejaillir les honneurs sur son *alma mater* en méritant le premier prix du Concours littéraire Critère 2010-2011. Et ce n'est pas peu dire : plus de 350 jeunes auteurs issus de 39 cégeps de la province lui ont fait compétition, rivalisant d'imagination et de rigueur formelle. En réussissant à se démarquer par la qualité de son travail, Mireille Fournier s'est montrée digne de la tradition d'excellence prévalant dans la maison d'enseignement qu'elle fréquente, où la promotion de valeurs humanistes est de première importance. Des valeurs qui, de toute évidence, habitent déjà la lauréate. En effet, on remarque tout de suite chez elle un sens aigu du dépassement et une passion de la connaissance qui l'incitent à repousser sans cesse ses limites.



Et que dire de son esprit indépendant? Au risque de faire sourciller les pères Jésuites, fondateurs de son collège, c'est en composant un texte de fiction portant sur le thème du péché que cette jeune femme talentueuse a mérité une bourse de 1000 \$. On ne saurait toutefois lui en vouloir : le thème était imposé. La créativité et la grande maîtrise

de la langue dont a fait preuve la jeune auteure ne pouvaient que susciter l'admiration.

Mireille Fournier est née le 24 novembre 1992. Elle est originaire de Brossard, en banlieue de Montréal, où elle vit toujours. Après avoir complété ses études secondaires au Collège Durocher Saint-Lambert, elle choisit de s'inscrire au Baccalauréat international en Sciences humaines, au Collège Jean-de-Brébeuf, au cœur de la cité universitaire de Montréal. Ayant toujours eu un grand intérêt pour l'Histoire, elle privilégiera le profil de cours axé sur cette discipline, un parcours mettant l'accent sur les relations internationales en Asie et en Océanie.

Toujours à la recherche de nouveaux défis intellectuels, elle sera bien servie par son programme d'études qui propose une approche du monde riche et nuancée. Elle apprécie tout particulièrement son cours d'actualité internationale, à mi-chemin entre la géopolitique et le droit international, qui encourage les étudiants à poser un regard critique et éclairé sur les événements qui marquent les temps modernes. Analyser en profondeur pour mieux comprendre, considérer les choses sous un angle nouveau, remettre en question ses convictions personnelles, voilà qui stimule la jeune femme au plus haut point. Dans son cours de Théorie de la connaissance comme dans sa vie en général, le choc des idées est une inépuisable source de découvertes.

Mireille Fournier avoue volontiers que son amour du débat et son intérêt pour les structures de la pensée lui viennent d'un professeur de philosophie avec lequel elle a longtemps correspondu. Elle a aussi été influencée par une enseignante d'Histoire du Québec, Michelle Renaud, qui avait l'art de captiver son auditoire et de donner à ses étudiants des outils qui allaient leur permettre de devenir de meilleurs citoyens. Enfin, elle doit beaucoup à Martin Guajardo, un

professeur d'espagnol qui lui a ouvert les portes d'un univers fascinant : « À force de longues conversations littéraires dans des classes vides et des cafés de la rue Laurier, il a su me convaincre que je devais m'exercer à la littérature [, dit-elle.] Son cadeau ultime, l'anthologie personnelle de Borges, n'est qu'un grain de sable du monde qu'il m'a offert : Cortázar, Sábato, Benedetti, Garcia Marquez, Neruda, Rulfo, Allende, Bioy Casares, Castellanos Moya, Arenas... À cela s'ajoutent le cinéma et la musique : les films d'Almodovar, de Subiela, de Solanas, d'Arristarain et de Saura, et la musique d'Astor Piazzolla, de Carlos Gardel et de Mercedes Sosa. Ce monde, pour moi, est une source inépuisable d'imaginaire. »

Mais il n'y a pas que les êtres qui ont marqué son chemin. Les livres ont, eux aussi, aidé à façonner la jeune femme qu'elle est devenue. Comme beaucoup d'enfants de sa génération, Mireille Fournier a été initiée à la littérature par ceux qu'elle a accompagnés dans leurs aventures : Harry Potter, le petit sorcier, les trois mousquetaires de Dumas, les elfes, les druides et les Hobbits ne sont que quelques-uns des personnages qui lui ont fait aimer les livres pour le plaisir qu'ils procurent. Plus tard, elle s'intéresserait aux aspects plus techniques de l'art d'écrire, deviendrait sensible au ton, au style, à la lucidité d'auteurs comme Gil Courtemanche, par exemple, qui n'hésite pas à dénoncer les travers du monde et à montrer l'horreur sans artifices. Cela ne l'empêche pas pour autant d'apprécier l'humour d'un Danny Laferrière dont les descriptions colorées de Petit Goave ou de Port-au-Prince sont autant de tableaux surréalistes qu'on savoure comme des glaces en été. Enfin, la jeune lauréate apprécie la complexité des œuvres de Robert LePage qui « construit un enchaînement narratif à partir d'éléments et de personnages apparemment hétérogènes, mais [qui, en fait, sont] clairement liés à leur insu par la symbolique et le thème central. » Une technique de création dont elle se promet de s'inspirer...

Entre ses emplois d'étudiante et ses travaux scolaires, elle se permet bien, à l'occasion, d'égrener le temps et les mots sur une terrasse avec des amis, mais n'allez pas croire pour autant que Mireille Fournier est de ceux qui s'assoient sur leurs lauriers et choisissent la voie facile. Des défis et des projets, la jeune femme en a plein la tête ! Avant de s'inscrire en droit à l'Université McGill, elle compte bien, entre autres, visiter l'Égypte. Mais pas comme la plupart des touristes. Dans ses temps libres, voyez-vous, la jeune globe-trotter réapprend l'alphabet et la lecture pour s'approprier les bases de l'arabe égyptien moderne. La pratique de cette calligraphie nouvelle, dit-elle, est un exercice particulièrement reposant qui l'aide à se détendre... Et dire qu'il y en a qui font du yoga !

Marie-Ève-Groulx

Cégep du Vieux Montréal

Marie-Ève Groulx est née le 30 novembre 1992. Elle a grandi à Montréal, où elle vit toujours. Après des études secondaires à l'École d'éducation internationale de McMasterville, elle fréquentera le Cégep du Vieux Montréal, où elle vient de terminer son DEC en Création littéraire. Interrogée sur les raisons qui l'ont poussée à choisir ce programme, elle avoue que c'est « le goût des mots justes » qui l'a menée sur la voie de l'écriture. C'est au cœur du Quartier Latin, dans un milieu de vie dynamique, qu'elle a eu l'occasion de développer ses acquis, de compléter sa formation préuniversitaire et de mettre à profit son énergie créatrice.

Le cégep est souvent synonyme d'expériences nouvelles et marquantes qui interpellent les jeunes adultes qui le fréquentent et les amènent à mieux définir leurs valeurs. C'est un moment charnière où s'effectue une transition parfois délicate entre l'enfance qui s'attarde un peu et la vie adulte. Pour les étudiants comme Marie-Eve, l'approfondissement de la pratique artistique permet parfois d'adoucir les chaos de ce chemin de vie en apprenant à mieux se connaître. La jeune auteure avoue d'ailleurs aimer la littérature, une de ses ma-



tières favorites, notamment parce que celle-ci permet de sortir de soi en épousant le parcours de différents personnages, pour mieux poser par la suite un regard nouveau sur sa propre vie. Cette fréquentation des livres a l'avantage, selon elle, d'aider le lecteur à « s'agripper d'une poigne plus ferme au monde concret ».

Si c'est avant tout sa grande curiosité qui a poussé Marie-Ève à s'intéresser à la littérature, c'est aussi à cause d'elle qu'elle a du mal à choisir parmi ses coups de cœur... Il y en a trop ! Toujours portée vers de nouvelles découvertes, elle avoue que la liste de ses auteurs préférés varie en fonction du contexte, de l'état d'esprit dans lequel elle se trouve lorsqu'elle les aborde.

Pour s'y retrouver dans cet univers riche et parfois déroutant, elle a toutefois pu compter sur de bons « guides ». Parmi les professeurs qui l'ont le plus influencée jusqu'à présent, elle mentionne Luc Courchesne, qu'elle admire pour son ouverture d'esprit, sa capacité d'émerveillement et sa passion. Elle garde aussi un bon souvenir de Marie-Dominique Cousineau et de Luc Bouchard, « pour son jugement sûr ».

La jeune femme se passionne également pour l'histoire de l'art. Les arts visuels, notamment, constituent pour elle une source d'inspiration. « Je crois que les œuvres qui transitent d'un médium à un autre meurent, en quelque sorte, pour permettre une renaissance [, dit-elle]. L'art est un cycle qui va de création en création, qui se transmute, qui doit bouillonner. »

Marie-Ève Groulx ne compte pas cesser de sitôt son exploration artistique. Elle aimerait poursuivre ses études à l'université, mais elle n'a pas encore arrêté son choix quant à l'institution et au programme qui l'accueilleront.

En attendant d'être fixée, elle se consacre à ses activités préférées : « aller au musée, préparer des salades, gribouiller avec des pastels gras sur un mur de brique, monter sur les toits, croquer dans un bagel chaud, gratter les oreilles de [son] chat, boire de l'eau gazéifiée à même la bouteille »... Vivre, quoi !

Nicolas Jodoin

Cégep du Vieux Montréal

Nicolas Jodoin est né le 2 décembre 1990 à Longueuil. Il a passé son enfance à Lachenaie, avant de déménager à Repentigny où il habite toujours. Après des études secondaires à l'école Jean-Baptiste-Meilleur, Nicolas passera un an au Cégep régional de Lanaudière à L'Assomption, puis, attiré par l'effervescence du centre-ville, il s'inscrira au Cégep du Vieux Montréal où il vient de compléter sa deuxième année en Création littéraire.

Il s'agit-là d'un programme qui rejoint parfaitement bien les intérêts du jeune auteur. Celui-ci dit d'ailleurs qu'il s'y sent chez lui comme une huître dans sa coquille ! Il faut dire qu'avant de la pratiquer lui-même, Nicolas avait depuis longtemps des affinités avec

la littérature, sa matière favorite. Il l'apprécie notamment parce qu'elle lui permet de découvrir le monde en adoptant un certain recul, mais aussi parce qu'elle est propice à l'introspection. « Vous savez, [dit-il,] j'ai voulu devenir écrivain dès mon plus jeune âge. Au début, c'était surtout pour les histoires. Je voulais inventer des histoires folles, drôles ou profondément angoissantes. Après j'ai compris le pouvoir des mots bien choi-



sis et aussi ce que c'était [que d'] « avoir du style » et, là, je suis devenu un exalté. Je ne comprends pas comment on pourrait ne pas aimer la littérature tellement il y en a pour tous les goûts. »

Au fil du temps, le jeune homme s'est aussi découvert une passion pour l'interprétation théâtrale. Il y voit beaucoup de similitudes avec la littérature : « l'expression du sentiment, les figures de style (qui sont maintenant physiques, toutes dans le langage corporel) », entre autres. Pour lui, les deux disciplines sont liées et c'est pourquoi il s'est attaché à l'une autant qu'à l'autre.

S'il lui arrive parfois de regarder un film ou de sortir avec des amis, dans ses temps libres, Nicolas Jodoin se consacre principalement à trois choses : il fume, il lit et il écrit. Beaucoup, même. Denis Vanier, le poète québécois, est indiscutablement l'un de ses auteurs favoris. C'est lui qui lui a donné envie de créer à son tour. « Sa poésie est si légère et douloureuse à la fois ! Souvent, c'est une poésie qui grince des dents et aux thèmes atroces [, mais c'est justement pour cette raison que cet homme] réussit à nous toucher autant [, précise Nicolas]. Je me doute bien que c'est un amour d'adolescence, Denis Vanier séduit beaucoup plus la jeunesse, mais je sais aussi que je l'aimerai encore longtemps et qu'il évoquera pour moi des centaines de souvenirs. »

Le jeune lauréat apprécie aussi Kurt Vonnegut, un auteur américain qui, selon lui, a vraiment du génie. Son imagination fertile et son humour frisant l'ironie l'ont séduit à un point tel qu'il a lu presque tous les livres de cet ancien soldat et prisonnier de guerre.

Amélie Nothomb, enfin, par sa folie, son style unique et la richesse des symboles présents dans ses œuvres, a su elle aussi gagner l'estime de Nicolas Jodoin. « Ses personnages sont tous excentriques et imprévisibles, ce qui accentue le drame dans chacun de ses

livres. À première vue, on peut penser que c'est une lecture légère, mais [il n'en est rien]. »

Ce lecteur passionné compte bien poursuivre ses études de lettres, et ce, sans doute à l'Université de Montréal, mais pour l'instant, il s'accorde du temps et de la latitude pour y réfléchir encore un peu, entre deux bouquins, en regardant danser les volutes de fumée de ses cigarettes...

Miro Lagueux

Collège François-Xavier-Garneau

Miro Lagueux est né à Québec, en octobre 1986. Il a grandi dans la Vieille Capitale et il y réside toujours.

Son histoire en est une de persévérance et d'introspection, car le moins qu'on puisse dire, c'est que ses études secondaires se sont déroulées de façon chaotique. En effet, de l'École secondaire Roger-Comtois aux collèges Saint-Charles-Garnier et Jean-de-Brébeuf, en passant par Les Compagnons-de-Cartier et De Rochebelle, le jeune Miro allait connaître un véritable parcours du combattant avant de trouver sa voie. Luttant contre son penchant pour la délinquance et évitant de justesse le décrochage scolaire, il eut du mal, au début, à s'intégrer à son milieu, son comportement jugé



inadéquat l'obligeant à changer régulièrement d'établissement d'enseignement. Mais le vent a tourné et, s'il fut une époque où l'adolescent a eu maille à partir avec le système scolaire et tout ce qu'il représente, le jeune homme a aujourd'hui de quoi être fier : on vient de lui remettre une mention d'honneur et une bourse de 500 \$ en récompense pour l'œuvre en tableaux qu'il a soumise au Concours littéraire Critère 2010-2011.

C'est dire à quel point l'enfant solitaire a fait du chemin et combien l'adulte qu'il est devenu a su tirer profit de ces années pourtant difficiles. Celles-ci semblent en effet avoir développé chez Miro une grande résilience. À sa sortie du secondaire, ne sachant pas exactement dans quel type de carrière il souhaitait s'investir, mais néanmoins décidé à développer ses aptitudes artistiques, il opta d'abord pour une discipline qui lui serait toujours utile et s'inscrivit à un cours professionnel de cuisine qui allait lui permettre par la suite de gagner sa vie. L'art culinaire semblait à cette époque la seule matière pouvant susciter durablement son intérêt.

Six ans plus tard, soit à l'âge de 23 ans et après avoir travaillé comme cuisinier pendant un certain temps, Miro se rendit à l'évidence : s'il souhaitait suivre son cœur et devenir artiste, il lui faudrait à l'avenir trouver une autre source de revenu, le milieu de la restauration n'offrant souvent que des conditions d'emploi précaires.

C'est alors qu'il entreprit des études collégiales en sciences humaines au Collège François-Xavier-Garneau, dans le but de s'inscrire ensuite à l'Institut maritime de Rimouski pour y étudier la navigation. Outre son attirance pour l'eau et sa soif de liberté, Miro confie que des raisons d'un autre ordre ont aussi motivé son choix. C'est que, explique-t-il, « une carrière artistique est très risquée et [...] le calme et la solitude sont indispensables à tout créateur ».

Il serait donc marin. Mais avant de pouvoir à nouveau contempler les splendides paysages de Charlevoix et du Bas-Saint-Laurent qu'il aime tant, il lui faudrait ouvrir à nouveau ses livres, ce qui n'était pas pour lui déplaire, cette fois.

Pour quelqu'un qui, comme lui, aime autant s'exprimer sur plusieurs sujets et partager ses opinions, les cours obligatoires de philosophie se sont avérés une tribune de choix pour défendre ses idées, même les plus controversées. L'influence de François Dion, qui lui a enseigné la philosophie en première session de collège, n'est sans doute pas étrangère non plus au fait que Miro apprécie tant cette matière. Le jeune homme garde le souvenir d'un professeur passionné qui semblait vraiment mettre ses enseignements en pratique.

Ses cours de français lui ont aussi beaucoup plu, pour les découvertes qu'ils lui ont fait faire, mais aussi parce qu'ils lui ont permis de raffiner toujours plus un des moyens d'expression qu'il privilégie : l'écriture. « La littérature, c'est la liberté », dit-il. J'écris principalement pour vider ma tête ». Cela dit, il n'hésite pas à la remplir à nouveau avec les mots de Jean-Jacques Rousseau, William Shakespeare et Val Valerian, des auteurs d'exception, selon lui.

Claude Albert, qui lui a enseigné le français au Collège François-Xavier-Garneau, a su lui aussi mériter toute son admiration : « Sa vive passion pour la langue française et l'enseignement, sa facilité à communiquer et la grande estime qu'il [porte aux] jeunes générations, ne sont que quelques-unes des qualités qui font [de] Monsieur Albert un enseignant de haut niveau, à qui l'on [accorde] son attention de façon inconditionnelle », raconte Miro. Puis, se souvenant de l'étudiant turbulent qu'il a déjà été, il a également un bon mot pour Jean Lampron, qui lui a enseigné le français en troisième secondaire au Collège Jean-de-Brébeuf : « Il fut un des seuls enseignants capables de [me] contenir et [de m'] intéresser à la matière enseignée [...], en cette période trouble de l'adolescence. »

Pour l'instant, le jeune auteur n'envisage pas de fréquenter l'université. C'est qu'il est déjà bien occupé : quand il n'écrit pas,

Miro Lagueux compose de la musique, chante, écrit et travaille à vendre le tout. C'est sous le pseudonyme d'Emael qu'il signe plusieurs projets musicaux comme la production et la vente de compositions instrumentales (www.emael.ca) et de compilations « underground » dans le milieu hip-hop. Miro a d'ailleurs remporté la partie musicale du concours d'animation « La lanterne magique » à Rimouski et s'est rendu en finale du concours hip-hop « Boom 2010 ».

En preux chevalier de la langue, il trouve important de se porter à la défense du français et de préserver la qualité de sa langue maternelle, à l'oral comme à l'écrit. Suivant l'exemple et les conseils de son père, il lutte contre le plagiat et goûte à la liberté que lui procure la création. Il s'affaire à multiplier ce qu'il y a de beau en lui et l'exprime grâce à toutes les avenues que l'Art lui fournit. Un talent à surveiller !

Gabrielle Martin

Collège Jean-de-Brébeuf

Gabrielle Martin est née le 31 août 1992 à Montréal. Après des études secondaires au Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, à Outremont, Gabrielle s'inscrit au Collège Jean-de-Brébeuf en Arts et Lettres « pour l'aspect multidisciplinaire du programme, qui permet de se spécialiser dans une matière tout en gardant l'esprit ouvert sur des domaines tels que le cinéma, la photographie, les communications et l'histoire de l'art. Pour [sa] part, [Gabrielle a] choisi le profil Lettres et Théâtre [qui lui a] permis d'aller en profondeur dans ce qui [la] passionnait, tout en élargissant [sa] culture artistique. »



La littérature, sa matière favorite, a toujours fait partie de son quotidien. Ce n'est pas vraiment quelque chose qui s'explique, avoue-t-elle ; c'est une partie d'elle-même, une force vive, une représentation du chaos qui l'habite. « La littérature semble m'avoir choisie, puisque l'acte même d'écrire m'est devenu vital. C'est la seule façon pour moi de canaliser mon énergie et de passer à travers les étapes de la vie. Peut-être n'est-ce pas le cas pour tout le monde, mais pour

moi, les livres sont une bouée infaillible ; si tout venait à s'écrouler, je sais qu'ils me permettraient de me raccrocher », explique la jeune auteure. « Si je le pouvais, je choiserais d'habiter mes livres. »

Sans nul doute, elle logerait alors à la même adresse que Réjean Ducharme, un de ses auteurs favoris. « Dès la première phrase [du roman *L'Avalée des avalés*], l'auteur nous aspire littéralement dans cette œuvre poignante dont la poésie nous coupe le souffle. Son œuvre théâtrale est également très intéressante, car elle diverge complètement des courants habituels », explique Gabrielle, qui se dit aussi bouleversée par les œuvres d'Albert Camus et d'Anne Hébert. Cette dernière « est une écrivaine qui aime plonger dans le côté sombre des choses, et qui réussit à [conférer à celui-ci] une beauté dérangeante grâce à son incroyable maîtrise de la langue. [L'étudiante admire le style de cette femme de lettres, une écriture forte qu'elle qualifie de] violence poétique. »

Ce fascinant pouvoir des mots, Gabrielle allait aussi y être éveillée grâce au théâtre qui, lui, permet d'entrer en contact avec le public de façon instantanée. La jeune femme apprécie cet aspect de l'art dramatique, le fait qu'il puisse interpeller directement le spectateur, le déstabiliser sans crier gare, le déranger dans son confort. « C'est ce qui, [à ses yeux, rend le théâtre] si unique ; cela et puis les amitiés qu'on forme sur une scène, les fous rires, l'effervescence d'une première représentation... »

C'est qu'elle a eu l'occasion de monter sur les planches au cours de ses études collégiales, et d'y vivre ses premiers émois de comédienne. Une passion qui, depuis, ne cesse de grandir. Bientôt, le théâtre sortira d'ailleurs du cadre parascolaire pour devenir plus qu'un loisir pour elle, puisque la jeune femme a choisi d'en faire une carrière. Dès l'automne, elle poursuivra ses études en interprétation théâtrale au Conservatoire d'art dramatique de Québec, où

elle aura enfin l'occasion de vivre son rêve à temps plein.

Si l'art dramatique a permis à Gabrielle de trouver sa voie et d'affermir sa confiance en elle, c'est beaucoup grâce à l'influence d'une de ses enseignantes du secondaire, Lyne Durocher, « sans qui [elle] n'aurai[t] jamais découvert le théâtre, et sans qui [elle] n'aurai[t] probablement jamais tenté de montrer un seul mot de [ses] écrits à [son] entourage », ce qui, avouons-le, aurait été dommage. « Elle a su me redonner confiance à cet âge où toutes nos certitudes s'écroulent. Je lui serai éternellement reconnaissante de m'avoir poussée à sortir de ma coquille », raconte la lauréate.

Pendant les deux années qu'elle a consacrées au cours collégial, Gabrielle dit avoir également eu la chance d'être accompagnée par deux femmes exceptionnelles, Nathalie Loignon et Brigitte Deslauriers, qui lui ont toutes deux enseigné la littérature. Mme Loignon a aussi été son professeur de création littéraire et elle l'a encouragée dans l'élaboration de son texte destiné au Concours Critère. On connaît la suite...

En attendant de venir s'installer dans la Vieille Capitale, Gabrielle Martin prend une pause bien méritée et profite de l'été en lisant, bien sûr, mais aussi en grattant sa guitare dans ses temps libres. Pour garder la forme, elle fait de la course à pieds, pratique la natation et s'adonne à des sports nautiques. Avec un tel entraînement, gageons qu'elle brûlera les planches à la rentrée !

Vincent Paquet

Collège André-Grasset

Vincent Paquet, un finissant au DEC en sciences humaines du Collège André-Grasset, s'est brillamment illustré dans le cadre du Concours littéraire Critère 2010-2011 dont il a remporté le deuxième prix, d'une valeur de 800 \$. Celui-ci vient souligner l'excellence de son texte de création, portant sur le thème du péché. Il s'agit là d'un succès digne de mention, puisque plus de 350 jeunes auteurs des quatre coins de la province lui ont disputé les honneurs lors de la sélection en plusieurs étapes menée par les membres du jury.

Vincent Paquet est né le 6 avril 1992 à Montréal. Il a grandi dans l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve, mais aussi dans celui de Rosemont-La Petite-Patrie. Après des études secondaires au Collège Jean-Eudes, ce passionné d'histoire et de politique opte pour le profil « International : le monde contemporain » du Collège André-Grasset afin de compléter sa préparation aux études universitaires. Il s'agit en effet d'un programme qui convient bien à quelqu'un qui, comme Vincent, souhaite faire carrière en Droit international.



De toutes les matières qu'il doit aborder dans le cadre de sa

formation, c'est à l'Histoire que va sa préférence. L'histoire de l'actualité, comme l'histoire de l'art, le fascine notamment parce qu'elle n'est jamais terminée. Elle nous donne l'occasion de poser un regard toujours renouvelé sur le monde qui nous entoure, ce qui permet de mieux comprendre les enjeux contemporains.

Vincent aime aussi particulièrement ses cours de français, et ce pour deux raisons : « D'abord, explique-t-il, parce [que cette langue] est difficile à dompter, mais qu'une fois maîtrisée, elle nous donne accès aux plus grands écrivains et à une créativité infinie. Ensuite, [étant donné qu'il vit au Québec, il est d'avis qu'il appartient à] chaque élève de s'efforcer de l'apprendre et de la protéger, pour ensuite la [transmettre] à ses enfants : c'est une question de préservation culturelle, tout simplement. »

S'il apprécie tant cette matière généralement boudée par les étudiants, c'est notamment grâce à certains de ses professeurs. L'influence qu'a exercée sur lui M. Dominic Désilets, un enseignant de français au secondaire, responsable des classes enrichies, n'est pas à négliger. « C'est [...] lui qui m'a fait découvrir les particularités de la langue française, qui font d'elle un joyau culturel plutôt qu'une simple langue difficile à apprendre », relate le jeune auteur. M. Michel Trépanier, professeur de français au collégial et écrivain, l'a, quant à lui, encouragé dans la voie de la création en le conseillant sur la rédaction de textes littéraires. Il lui a également enseigné la littérature québécoise et le théâtre. Enfin, le jeune homme se souvient d'une remplaçante de 5^e année qui l'avait marqué ; chaque semaine, elle faisait rédiger à ses élèves ce qu'elle appelait des « défis d'écriture ». Ces derniers auraient contribué à faire naître chez Vincent « une passion pour la création d'univers fictifs ».

Le fait qu'on puisse s'inspirer d'un moment qu'on a vécu, d'une sensation bien réelle, pour ensuite les amplifier jusqu'à en faire une œuvre nouvelle, est quelque chose que cet étudiant au talent prometteur trouve particulièrement intéressant. Il admire d'ailleurs Romain Gary et Daniel Pennac pour leur habileté à donner vie à des personnages qui sortent de l'ordinaire. Cela dit, entre *La vie devant soi* et *La Saga Malaussène*, il réserve une place de choix dans sa bibliothèque aux œuvres de Boris Vian. Pourquoi ? « Pour sa folie qui réussit chaque fois à trouver des mots. Pour ses métaphores filées doublées d'humour. Son univers [...] surprend [à tout coup] », avoue-t-il.

Ce fragile équilibre entre réalité et douce folie, Vincent Paquet le connaît bien. Quand il n'est pas occupé à étudier ou à coucher sur papier de nouveaux récits, il se détend lors de soirées d'improvisation où il est tour à tour spectateur et participant. Dès l'automne prochain, il prévoit poursuivre des études en Droit coopératif à l'Université de Sherbrooke, mais parions qu'il trouvera toujours un créneau dans l'horaire pour son passe-temps favori ! D'ici là, il profitera de la belle saison en flânant avec des amis sur la rue Mont-Royal ou en faisant du camping et des activités de plein-air, histoire de faire provision d'énergie avant la rentrée...

Karine Poirier

Collège Jean-de-Brébeuf

Karine Poirier est née le 29 septembre 1992. Elle a passé une partie de son enfance à l'Île-Bizard, dans le nord ouest de Montréal. Après avoir complété ses études secondaires au Collège Charlemagne, à Pierrefonds, elle s'inscrit au cégep en Arts et lettres, profil théâtre, se sentant plus d'attrance pour ces disciplines que pour le multimédia ou les arts visuels. Elle passera donc deux ans au Collège Jean-de-Brébeuf pour y poursuivre son parcours scolaire et son cheminement de jeune adulte.

Interrogée sur les cours qui lui ont plu au cours de cette parenthèse préuniversitaire, Karine mentionne entre autres l'histoire de l'art (elle a notamment apprécié la découverte de la statuaire grecque) et l'analyse cinématographique, la matière qui, dit-elle, « a réussi l'exploit de [la] tenir éveillée les lundis matins à 8 h 30. »



Récipiendaire d'une mention d'honneur du Concours Critère pour son texte à facture poétique, la jeune auteure avoue toutefois ne pas chercher à s'expliquer son intérêt pour la littérature. Elle le développe, elle l'approfondit, un point, c'est tout. Parmi ses influences, l'écrivain américain Jonathan Safran Foer, par exemple, est

l'un des auteurs qu'elle apprécie parce qu'il la fait sourire. Boris Vian, quant à lui, grand rassembleur d'esprits ludiques s'il en est, lui permet de se faire de nombreux amis. Guillaume Apollinaire, enfin, « provoque chez [elle] un vif enthousiasme à la moindre évocation de son nom. » On devine que l'éclectisme de l'homme y est pour quelque chose. Ce poète et écrivain français qui a soutenu toutes les avant-gardes artistiques, s'est aussi démarqué par sa propre démarche empreinte de singularité. Une prise de position qui ne pouvait que plaire à Karine Poirier, elle-même résolument originale. À preuve, à une question simple que vous lui posez, elle vous fournira une réponse pour le moins inusitée et étonnante. Demandez-lui, par exemple, à quoi elle occupe ses loisirs, et elle vous dira qu'elle se plaît dans ses temps libres à « [se] moquer du strabisme de Jean-Paul Sartre, [à] sauver l'Amérique d'une destruction imminente [et à] traiter abondamment les gens de sophistes » !

Son DEC en poche, la jeune femme compte bientôt poursuivre sa formation en études cinématographiques et en littérature comparée. Gageons qu'elle ne passera pas inaperçue dans les couloirs de l'Université de Montréal !

Répartition des prix

En 2010-2011, le Concours littéraire Critère a permis de distribuer des bourses à huit jeunes auteurs pour un total de 5 000 \$. Toute étudiante ou tout étudiant de niveau collégial, y compris celles et ceux du Service de la formation continue, est admissible à ce concours. Le thème retenu pour l'édition 2011-2012 est celui de L'utopie. Les auteurs sont libres de développer le sujet en adoptant la forme qu'ils jugent opportune, à savoir celle du récit, de l'essai, du théâtre ou de la poésie. Les textes versifiés doivent contenir de 1500 à 3000 mots ; les textes en prose, quant à eux, compteront entre 3000 et 5000 mots. Les gens intéressés à participer peuvent consulter le site internet www.cegep-fxg.qc.ca/critere pour obtenir les instructions détaillées, le formulaire d'inscription et tout autre renseignement utile.

Le présent recueil est disponible dans la plupart des bibliothèques collégiales, ainsi que plusieurs bibliothèques publiques. Un exemplaire du Livre des lauréats 2010-2011, en vente au prix de 10 \$ (incluant les frais de poste), peut être commandé en écrivant à critere@cegep-fxg.qc.ca.

Les textes des lauréats pourront être consultés en ligne pendant deux ans sur le site internet du Concours Critère (www.cegep-fxg.qc.ca/critere), en accédant à la page des lauréats.

Premier prix

Mireille Fournier, *Fleuves*
Collège Jean-de-Brébeuf

Deuxième prix

Vincent Paquet, *In nomine Patris*
Collège André-Grasset

Troisième prix

Jonas Fortier, *Où est le corps du soleil ?*
Cégep du Vieux Montréal

Mentions d'honneur

Marie-Ève Groulx, *Les arbres n'existent plus*
Cégep du Vieux Montréal

Nicolas Jodoin, *La plume humide*
Cégep du Vieux Montréal

Miro Lagueux, *Le dragon à sept têtes*
Collège François-Xavier-Garneau

Gabrielle Martin, *Je te porterai sur des kilomètres*
Collège Jean-de-Brébeuf

Karine Poirier, *Je suis sept*
Collège Jean-de-Brébeuf

Finalistes

Pierre-Olivier Bergeron-Noël, *La confession*
Cégep Limoilou

Jean-Pascal Bilodeau, *Douze coups de silence*
Cégep Limoilou

Alexandre Chapdelaine, *La dynamique du péché*
Séminaire de Sherbrooke

Nathan Murray, *L'impossible chimère*
Collège François-Xavier-Garneau

Jonathan Vaudry, *Bilan d'un cafard vert et bleu*
Cégep de Saint-Jérôme

